

BELGIQUE - BELGIË

P.P. - P.B.

1099 BRU X

BC 1528

Ateliers d'écriture

Écrire pour construire sa pensée,
modifier son rapport au monde

JOURNAL DE L'ALPHA N°183

MARS - AVRIL 2012

Périodique bimestriel - Ne paraît pas en juillet-août - Bureau de dépôt : Bruxelles X - N°d'agrégation : P201024

Éditeur : LIRE ET ECRIRE Communauté française - Rue Charles VI, 12 - 1210 Bruxelles

Ateliers d'écriture

Écrire pour construire sa pensée,
modifier son rapport au monde



Le **Journal de l'alpha** est le périodique de **Lire et Ecrire**.

Créée en 1983 par les mouvements ouvriers, **Lire et Ecrire** agit au quotidien, en Communauté française de Belgique, pour :

- attirer l'attention de l'opinion publique et des pouvoirs publics sur la persistance de l'analphabétisme, sur l'urgence d'en combattre les causes et d'y apporter des solutions ;
- promouvoir le droit effectif à une alphabétisation de qualité pour tout adulte qui le souhaite ;
- développer l'alphabétisation dans une perspective d'émancipation, de participation et de changement social vers plus d'égalité.

Le **Journal de l'alpha** a pour objectif de produire et de diffuser réflexions, débats et pratiques de terrain sur des thèmes pédagogiques et politiques liés à l'alphabétisation des adultes.

RÉDACTION	Lire et Ecrire Communauté française a.s.b.l. Rue Charles VI, 12 - 1210 Bruxelles tél : 02 502 72 01 - courriel : journal.alpha@lire-et-ecrire.be www.lire-et-ecrire.be/journal.alpha
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION	Sylvie-Anne GOFFINET
COMITÉ DE RÉDACTION	Catherine BASTYNS - Cécilia LOCMANT Véronique MARISSAL - Véronique RAISON Christian PIRLET
ÉDITEUR RESPONSABLE	Catherine STERCQ
PHOTO DE COUVERTURE	« L'alphabétisation, parlons-en ! », atelier écriture et arts graphiques, La Marlagne, avril 2010 (photo : Lire et Ecrire Communauté française)
MISE EN PAGE	PIEZO
ABONNEMENTS	Belgique : 40 € - Étranger : 50 € À verser à Lire et Ecrire a.s.b.l. - Compte n°001-1626640-26 IBAN : BE59 0011-6266-4026 - BIC : GEBABEBB
DIFFUSION EN LIBRAIRIE	Weyrich Diffusion tél : 061 27 18 23 - courriel : contact@weyrich-edition.be

Sauf demande de l'auteur, le Journal de l'alpha est écrit en nouvelle orthographe avec l'aide du logiciel Recto/Verso développé par le CENTAL/UCL (www.uclouvain.be/cental) et de l'ouvrage Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée (Chantal CONTANT, De Champlain S.F., 2009).

Dépôt légal : D/2012/10901/05 – ISBN : 978-2-930654-08-9

Sommaire

N°183 - mars 2012

Édito : Mettre l'écriture au centre du processus d'alphabétisation.....	7
Catherine STERCQ – Lire et Ecrire Communauté française	
Le choix de produire ensemble.....	10
Suivi de	
- « Les mots gardent la mémoire »	
- « L'imaginaire des frontières »	
Odette et Michel NEUMAYER – GFEN Provence	
« Par-delà les coins ».....	22
Karyne WATTIAUX – Service pédagogique de Lire et Ecrire Bruxelles	
Les mots appartiennent à tout le monde.....	31
Veronika MABARDI, écrivain	
« À la belle étoile ».....	39
France FONTAINE – Collectif Alpha Saint-Gilles	
Témoignage d'un parcours en ateliers d'écriture	
L'atelier d'écriture aussi au service de l'évaluation.....	51
Véronique BONNER – Service pédagogique de Lire et Ecrire Bruxelles	
L'atelier d'écriture, c'est penser ensemble.....	58
Pascale LASSABLIÈRE – Lire et Ecrire Verviers	
« Il est comment ton Bruxelles ? ».....	71
Karyne WATTIAUX – Service pédagogique de Lire et Ecrire Bruxelles en collaboration avec Mariska FORREST – Les Ateliers de la Banane	

Parlécriture

Pour devenir sujet de sa parole, pour se confronter à la parole de l'autre..... 96

Vincent TROVATO – Alpha Mons-Borinage

Craquelures : liens entre difficultés d'écriture et violence 106

Yolande VERBIST, formatrice en alphabétisation

Sélection bibliographique..... 118

Myriam DEKEYSER – Centre de documentation du Collectif Alpha

PROCHAIN NUMÉRO

Questions de genre

La mixité en alphabétisation

Edito

Mettre l'écriture au centre du processus d'alphabétisation

« *Les mots appartiennent à tout le monde. C'est une valeur non marchande, non négociable. On ne s'appauvrit pas lorsqu'on la partage.* » (Veronika Mabardi)

Les auteurs de ce numéro partagent leurs pratiques d'atelier d'écriture et leur conviction qu'atelier d'écriture et alphabétisation sont indissociables, témoignent de la puissance de l'écriture pour la construction de sa pensée et de son rapport au monde, s'interrogent, comme formateurs, écrivains, plasticiens, sur leur place dans le processus.

*par Catherine
STERCQ*

Travailler en atelier d'écriture, comme le soulignent quelques titres, c'est faire le choix de produire ensemble, de penser ensemble, de devenir sujet de sa parole pour se confronter à la parole de l'autre, d'analyser les liens entre difficultés d'écriture et violences.

Un atelier, c'est d'abord un lieu dans lequel se tisse du **lien social**. Lien entre apprenants. Lien entre artistes, formateurs et apprenants. Lien entre ceux qui 'croient savoir' et ceux qui 'croient qu'ils ne savent pas'. Lien avec 'l'extérieur' : quartier, ville, bibliothèque, librairie, maison d'édition,... Mais aussi lien avec le monde et son histoire au travers des multiples récits et autres supports utilisés au cours des ateliers.

Dans un atelier, c'est le fait de **produire ensemble** qui permet la relation. Produire, c'est-à-dire penser, agir, échanger, évaluer, philosopher,... à partir d'un matériau, la langue. Mais c'est aussi le fait de

mettre les mains à la pâte en liant écriture et arts plastiques. Ensemble, dans un collectif qui doit dès lors être 'éthique' et 'apprenant'. Un collectif dont fait partie l'animateur. En atelier d'écriture, l'animateur n'est pas un expert de la langue. Il anime. Son expertise se situe dans la dynamique du groupe, dans la capacité à créer des démarches, dans la capacité à se mouiller lui aussi.

Produire ensemble sans réduire l'écrit à des codes et à des normes. L'atelier d'écriture donne sens aux questions de grammaire et d'orthographe qui deviennent des outils au service du projet d'écriture, de la pensée. Il permet de ne plus jamais proposer d'exercices d'orthographe, de grammaire ou de conjugaison.

Un atelier, c'est un lieu où l'on **participe à la culture écrite**. Un lieu où formateurs et apprenants peuvent résister aux prescriptions réductrices de l'utilitarisme quotidien et écrire pour créer, apprendre et agir. Si les apprenants peuvent trouver un intérêt dans le travail de démythification des écrits fonctionnels, il leur reste souvent un sentiment d'éternelle insatisfaction, comme si écrire était un acte réservé aux autres, 'les intellectuels'. Mettre l'écrit au centre de l'alphabétisation, c'est pour certains proposer de passer de l'alphabétisation à la 'parlécriture' pour devenir sujet de sa parole et se confronter à la parole de l'autre. Pour donner à chacun un espace pour être vrai, pour écrire son JE, sans code ni normes. Pour d'autres, écrire c'est apprendre à se distancier de sa propre production, à ne pas confondre le 'je' ou le 'il' de l'écriture et le 'moi' de la vie. L'écriture donne l'opportunité de dire sans dire, de mettre en scène 'la réalité'.

Dans l'atelier, la personne apprenante peut restaurer ses capacités à dire, agir, raconter, ... Mais l'atelier doit aussi lui permettre de passer le mur social et imaginaire qui la laisse en dehors du monde de l'écrit et de questionner ses rapports à l'écrit, souvent teintés de frustration, de colère, de violence. Violence subie enfant qui a empêché d'apprendre et qui fait qu'on a tellement peur au moment de reprendre un processus

d'apprentissage. Violence de la contrainte, celle qui fait qu'on a l'obligation de venir en formation. Violence de l'écriture elle-même qui a toujours été un instrument de pouvoir. Violence des mots, des gestes, des menaces (menaces de ne pas écrire, de tout casser...) proférées par l'apprenant en réaction à toutes ces violences subies.

Accéder à l'écriture participe du droit de retrouver une pensée, un savoir et un pouvoir sur soi-même et sur sa vie. Atelier d'écriture et alphabétisation sont indissociables. Écrire ensemble, non pour apprendre mais pour penser ensemble.

« Il n'y a pas de lettrés/illettrés. Il y a des gens qui suent à mettre en mots ce qu'ils vivent, qui souffrent quand ils ne peuvent pas le faire. »
(Veronika Mabardi)

Catherine STERCQ

Lire et Ecrire Communauté française

Le choix de produire ensemble

L'arbre ne cache-t-il pas la forêt ? La multiplication des ateliers d'écriture en formation d'adultes comme dans les lieux culturels, dans le travail social, dans l'enseignement scolaire ne ferait-elle pas écran à la nécessité de poursuivre la réflexion sur les mobiles qui poussent à imaginer et animer des ateliers d'écriture ?

par Odette et Michel
NEUMAYER

Si l'on pose que l'atelier est le lieu d'une écriture partagée, alors deux éléments nous semblent essentiels : le choix de produire ensemble et le fait de se demander quel est le pourquoi de ce choix, puis la décision de passer à l'écriture. 'Apprendre à vivre ensemble sur une même terre' et 'installer une Culture de paix'¹ sont les critères auxquels, à notre avis, devrait se mesurer la pertinence de tout atelier.

Un atelier, c'est d'abord un lieu dans lequel se tisse du lien social. Ce qui permet la relation, c'est le fait même de **produire ensemble** et d'ainsi participer de ce qu'on appelle la 'culture écrite'².

La culture écrite n'est pas la chasse gardée des seuls lettrés. Nous en avons tous une représentation, que nous écrivions ou non, que nous ayons fréquenté l'école ou non, que nous sachions lire ou pas.

1. www.unesco.org/cpp/fr/index.html

2. Voir les travaux de Jack GOODY, et notamment : *La raison graphique*, Éditions de Minuit, 1977.

Par culture écrite, on peut entendre la capacité des humains à produire de manière volontaire des traces : cela va du signe gravé sur l'écorce d'un arbre à l'assemblage de lettres sur une page, de la photo ou de la vidéo prise lors d'une fête familiale au pense-bête griffonné sur un bout de papier.

Ces traces peuvent être lues, reprises, interprétées. Elles appellent un déchiffrage.

Ces traces supposent l'existence d'un code, d'un ensemble de règles indépendantes de celui qui les utilise. Un code partagé par au moins deux personnes. Car ces traces sont adressées. Elles renvoient à la présence d'un autre qui reçoit, accepte ou refuse, lit et traduit.



Lors de l'atelier écriture et arts graphiques « L'alphabétisation, parlons-en ! », La Marlagne, avril 2010

Ces traces transforment notre rapport au temps et à l'espace. On peut être 'là', dans un lieu donné, par traces interposées, sans l'être physiquement. On existe, au-delà de l'instant présent, par le biais de ce qu'on a produit et que d'autres reprennent plus tard. Photos-souvenirs, lettres, objets nous incarnent à travers le temps. Ils nous sortent de l'éphémère, nous inscrivent dans une possible transmission.

Aujourd'hui, de plus en plus d'objets de cette culture écrite sont reproductibles : photocopie, duplication, numérisation.

La culture écrite est un bain, un pain quotidien, mais... nous n'en avons pas toujours conscience ! Dans une société obsédée par l'employabilité, sous la pression de certains prescripteurs, les formateurs et les apprenants peuvent se sentir condamnés à de pauvres réductions comme lire une notice, remplir une demande d'emploi ou de logement, envoyer un courriel, etc. Il s'agit d'y résister, car en y cédant, on bloque la réflexion sur la dimension culturelle de ce qui circule entre les êtres humains.

Mener un atelier, c'est d'abord prendre appui sur le fait de produire. Dans l'atelier, tel que nous le concevons, le fait même de produire tout de suite, avec des outils facilitants, est le terreau de toutes sortes de découvertes. Produire, c'est penser, agir, échanger, évaluer, philosopher. Produire, c'est se heurter à un matériau (ici, la langue) qu'il s'agit d'appivoiser. La production devient l'interlocuteur privilégié, la passerelle vers les autres. Pour que produire soit facile à chacun, il faut imaginer et organiser des mises en scène, des situations facilitantes. Ce sont à la fois des consignes qui surprennent, un cadre de travail explicité qui ouvre à l'existence possible d'un hors cadre, des temps spécifiques, des outils, des apports divers et riches introduits aux moments judicieux.

Ceci nous engage dans des choix pédagogiques :

- rechercher la maîtrise... au risque de ne jamais se sentir à la hauteur OU défendre l'idée que le tâtonnement, les essais et les erreurs font avancer l'être humain sur le chemin de l'intelligence ?
- attendre des résultats avant tout OU mettre l'accent sur le processus de production et son analyse ?
- vouloir combler le manque, le déficit OU privilégier la lecture au positif, c'est-à-dire chercher ensemble les éléments qui permettent de rebondir ?
- rassurer, materner OU jouer sur la surprise, sur la déstabilisation ?

Axer la réflexion sur la notion de production, introduire les participants dans le monde de la culture écrite, c'est un travail de conviction et d'argumentation. Il n'est pas nécessairement lié au degré de compétences acquises. Les empêchements sont ailleurs. Le premier des obstacles, c'est l'image que chacun a de lui-même (suis-je capable ? ce savoir m'est-il destiné ? en quoi cela m'est-il utile ? à quoi ça sert ?). Si nous, animateurs, les pensons capables, alors il faut trouver les arguments pour convaincre que créer et produire sont, non pas des activités optionnelles, mais, de plein droit, affaires de citoyenneté et que cela concerne donc tout un chacun.

Produire seul ou ensemble ? Être soi ou être en lien ? 'Ensemble' est en effet le mot clef. La demande sociale en matière d'ateliers est souvent rudimentaire en regard de ce qui peut se passer réellement quand on produit ensemble au sein d'un groupe où l'intelligence collective est mobilisée. Certes, il y a bien des raisons pour animer des ateliers avec des adultes en situation d'illettrisme : installer l'amour des mots ; ouvrir le champ de la communication et de la pensée ; mettre l'accent sur l'imaginaire, le récit, le poème et résister par conséquent à l'utilitarisme ambiant ; restaurer la personne apprenante dans ses capacités à dire, agir, raconter... Mais c'est parce que dans l'atelier nous travaillons de conserve que nous pouvons comprendre comment chacun

a investi telle ou telle consigne de travail ; en quoi les réponses des autres contiennent des audaces que nous ne nous sommes pas autorisées ; en quoi nous traitons de questions communes même si nous sommes différents ; en quoi nous pouvons prendre collectivement en charge la réussite de chacun.

La prise de conscience de tout cela est un sacré plus. D'une part pour les apprenants qui se vivent ainsi, à l'échelle de l'atelier, comme producteurs de relations avec les autres apprenants et non avec le seul formateur. D'autre part, pour les formateurs qui optent pour l'**individuation**, plutôt que pour l'**individualisation** des parcours, la **segmentation** des niveaux, au risque de la **déliasion**. En effet, la richesse de l'homme est dans la richesse des rapports qu'il entretient avec les autres hommes.

Ceci ouvre sur deux obligations :

- faire que ce collectif devienne éthique. C'est à partir du moment où le collectif est bienveillant, exigeant, fondé sur l'entraide et non sur la compétition que 'autrui' joue pleinement son rôle dans le devenir du 'moi'.
- faire que ce collectif devienne 'apprenant'. Cela se met en place à partir du moment où les relations sont fondées sur le croisement des savoirs et des compétences. Dans ce type de collectif, tous apprennent, formateurs comme participants.

Produire, écrire : deux mots, deux réalités ! Avoir produit ne signifie pas avoir écrit. Malgré tout le plaisir qu'on peut avoir à produire, c'est la première étape. Écrire, c'est imaginer qu'il puisse y en avoir d'autres et de natures très différentes. Écrire, c'est apprendre à se dissocier de sa propre production, à ne pas confondre le 'je' ou le 'il' de l'écriture et le 'moi' de la vie vécue. On n'écrit pas pour s'exprimer, mais pour penser ! On s'autorise à 'avancer masqué', comme le dit le poète Louis Aragon.



Photo : Nadia BARRAGOLA, Lire et Écrire Communauté Française

Lors de l'atelier écriture et arts graphiques « L'alphabétisation, parlons-en ! », La Marlagne, avril 2010

Écrire, c'est faire des choix de toutes sortes. Réfléchir à l'agencement des mots. Se décentrer. Penser à ses lecteurs potentiels. Toutes opérations qui ne sont pas forcément dans le premier jet de la production, même s'il faut en passer par là. Écrire, c'est revenir sur sa production et la scruter pour envisager en quoi elle peut se métamorphoser, s'enrichir, se complexifier par réduction, augmentation, transcodage. Trouver la bonne économie entre le trop peu et le trop plein. Connaître les normes et inventer les siennes propres.

Écrire, c'est repérer son ou ses registres pour pouvoir en changer : passer de la narration au poème, du conte au texte théâtral et faire de cette métamorphose une richesse.

Écrire, c'est enrichir son rapport au temps, travailler la mémoire des choses : engendrer des commencements, parcourir des trajets et les analyser, revenir sur l'histoire afin de mieux comprendre d'où nous venons (notre provenance) pour imaginer d'autres développements encore. Écrire, nous inscrit dans l'histoire et dans la longue filiation des personnes qui ont déjà écrit avant nous.

Heureusement, on peut produire des poèmes ou des récits sans avoir en tête tous ces critères !

Tout ceci engage le formateur dans une recherche d'outils. Outils d'écriture, bien sûr, et ceux-ci sont longuement décrits dans bien des sites et des ouvrages³. Mais aussi, recherche d'une posture qui, en ces temps de crise, permette d'ajouter de l'humain à l'humain et ainsi de continuer à faire société.

Odette et Michel NEUMAYER
GFEN Provence

3. Nous en avons produit quelques-uns : Animer un atelier d'écriture. Faire de l'écriture un bien partagé (O. & M. NEUMAYER, ESE, 2003) ; Pratiquer le dialogue arts plastiques - écriture (O. & M. NEUMAYER, Chronique Sociale, 2005) ; et plus récemment, 15 ateliers pour une Culture de paix (O. & M. NEUMAYER, Chronique Sociale, 2010), ouvrage dans lequel nous mettons l'accent sur trois points : l'option d'autrui ; le rapport au questionnement et le droit à l'imaginaire ; la réflexion sur la transmission et les filiations. Ces ouvrages sont présentés dans la sélection bibliographique pp. 131, 132 et 141.

« Les mots gardent la mémoire »

Cet atelier rassemblant parents et enfants a été animé dans le cadre d'un festival du Livre Jeunesse. L'idée était de tenter de rendre la réflexion sur la Culture de paix accessible à tous, dans un lieu ouvert à un large public.

Pistes : Nous allons préparer le débat de cet après-midi sur la Culture de paix en nous posant la question : comment la mémoire passe-t-elle d'une génération à une autre ?

*par Odette et Michel
NEUMAYER*

Temps 1 : Quatre affiches métaphoriques

« Et si la mémoire était une fleur ? » « Si la mémoire était un tissu ? » « Si la mémoire était un mur ? » « L'envers et l'endroit, la mémoire et l'oubli... ». Les animateurs notent ce que disent les participants sur affiches (écrivain public) :

Si la mémoire était une fleur ? Alors... on la sentirait ; on l'arroserait avec de l'engrais, avec des mots ; on lui parlerait, on lui dirait qu'on l'aime ; etc.

Si la mémoire était un tissu : je me roulerais dedans ; je le broderais, je le caresserais, j'y coudrais des perles ; je le défroisserais, je le plisserais, je le repasserais ; je m'y reposerais ; etc.

Si la mémoire était un mur : on grimperait dessus, on l'escaladerait ; il faut le casser ou le décorer ; on prendrait soin de le renforcer à coup de souvenirs tous les jours ; je saute pour voir ce qu'il y a derrière ; etc.

L'envers et l'endroit, la mémoire et l'oubli : je jouerais à pile ou face sans arrêt, la retournerais comme un gant ! ; je me regarderais dans un miroir pour ne pas oublier ; etc.

(Extraits de productions)

Temps 2 : Quand nos histoires familiales rencontrent la grande Histoire, celle qu'on lit dans les livres

Travail en petits groupes, parents et enfants séparés. « On se souvient de noms et de dates que presque tout le monde connaît. Liés à des petits bouts d'histoire personnelle, familiale, on les associe à des prénoms connus de nous seuls. Puis, en famille cette fois-ci, on raconte comment ce sont les petites histoires qui font la grande Histoire » :

Des évènements : les camps de concentration ; la Silésie ; les frontières ; les évasions ; François Mitterrand 1981 ; Mai 68 ; etc.

Des personnes : mon grand-père Pierrot, en 1914-18, dans la tranchée ; les réunions des parents en mai 1968, vues par les enfants ; la déception, Geneviève en 1961, les émeutes en Algérie ; mon grand-père Louis qui bien qu'étant cheminot, faisait sauter les trains ; etc.

Des récits : Elle avait étalé un grand carton dans la grande pièce de la salle à manger, ma mère. Puis elle avait dessiné les contours d'un gigantesque bébé, sous nos yeux écarquillés, ma mère. Elle reprit son ouvrage maintes et maintes fois pour qu'il soit parfait. Elle était fière, ma mère, d'élever haut dans les airs, son poupon de carton, soutenu par le flot des manifestations du Mouvement de la femme.

(Productions de l'atelier)

Temps 3 : Le partage intergénérationnel

Celui-ci s'est fait en cours de route à travers les listes du temps 2, à travers les récits et leur lecture. Sommes-nous simplement restés sur l'exploit d'avoir produit, d'être allés chercher un moment personnel, une expérience intime dans ce lieu public, de l'avoir fait entre générations ? Apparemment. Il n'empêche qu'à la sortie, dans les couloirs, les parents nous disent leur étonnement de ne pas avoir suffisamment transmis l'histoire ou d'avoir manqué de lieux qui leur auraient permis de le faire. Ils ont souvent abandonné à d'autres instances – la télé, l'école, les livres – le soin d'informer, de former, de transmettre, avec le sentiment diffus de porter des pans entiers d'histoire qui ne demandaient qu'à être retravaillés.

Qu'est-ce qui a été déclencheur dans ce bref atelier mené au pas de course ? Au-delà des textes produits et du plaisir à les partager, l'important n'est-il pas que des prises de conscience aient eu lieu ?¹

Odette et Michel NEUMAYER

GFEN Provence

1. L'analyse de cet atelier est développée dans : O. & M. NEUMAYER, 15 ateliers pour une Culture de paix, Chronique Sociale, 2010.

« L'imaginaire des frontières »

Comme le précédent, cet atelier a été animé dans le cadre d'une manifestation publique. Il s'agissait cette fois d'un lieu où des auteurs étaient conviés à parler d'un ouvrage qu'ils venaient de faire paraître. L'atelier s'adressait aux adultes et visait là aussi à rendre la réflexion sur la Culture de paix accessible à tous, dans un laps de temps finalement assez court. Il faisait écho à un travail éditorial mené par la revue Filigranes¹ au cours de l'année 2010-2011, la production d'une série de trois numéros autour de « L'imaginaire des frontières ».

*par Odette et Michel
NEUMAYER*

Pistes : Notre rapport à l'écriture entre habitués des ateliers et 'novices'. Comment écrire à partir de ce que nous disent les frontières d'hier et d'aujourd'hui ?

Temps 1 : Échauffement

Parce qu'on n'écrit pas avec des idées mais avec des mots... et que les idées viennent dans la foulée des mots, production en petits groupes (trois ou quatre participants) de 'nuages de mots' à partir du mot 'frontières'.

1. www.ecriture-partagee.com

Temps 2 : Apprendre à se connaître

Après discussion argumentée, chaque groupe détermine une liste de 5 mots parmi les plus surprenants, les plus insolites de son 'nuage'. Ces listes sont échangées entre les groupes et prises en note par les participants. Questions des uns aux autres.

Temps 3 : L'imaginaire

Partant de l'idée que l'imaginaire se trouve dans les blancs entre les mots, il s'agit de le laisser parler en laissant des liens se faire, en racontant. Écriture individuelle et lecture partagée en sous-groupes.

Temps 4 : Rebonds

Chacun reprend la fin de son texte (le dernier paragraphe ou la dernière phrase) pour en faire le début d'un nouveau texte : écrire une suite, réaménager son premier jet, écrire totalement autre chose... Lecture en grand groupe et discussion sur ce que cette consigne nous amène à faire.

Temps 5 : La bibliothèque des textes contemporains

Lecture-feuilletage des trois numéros de la revue *Filigranes* sur le thème *Imaginaire des frontières* à la recherche d'échos, de surprises. Partage en grand groupe.

Temps 6 : Analyse réflexive

À quels moments de l'atelier avons-nous écrit et pourquoi ? Qu'est-ce qu'une écriture partagée ? Discussion en grand groupe.

Odette et Michel NEUMAYER
GFEN Provence

« Par-delà les coins »

Notre quartier du Parvis de Saint-Gilles, comme bien d'autres endroits, grouille de mots, d'images, d'objets... Nous y marchons quotidiennement sans y prêter une attention particulière. L'atelier « Par-delà les coins » propose de le regarder, de l'entendre de plus près, de le redécouvrir et d'en reconstruire des parcelles. Qu'est-ce qu'il y a par-delà les coins de notre quartier ? Qu'est-ce que chacun y voit ? En quoi un élément ramassé peut-il dire quelque chose du quartier d'où il vient, du monde, de la vie ? Mais d'abord, avant de vous en dire davantage, un petit retour en arrière...

par Karyne
WATTIAUX

Il y a vingt-cinq ans, lorsque j'ai commencé à apprendre à lire et à écrire à des personnes analphabètes ou illettrées, j'étais très déroutée. Elles voulaient avant tout apprendre à tracer de belles lettres et à écrire sans faute. Je me disais : Comment faire pour que ces adultes en formation se rendent compte qu'écrire ce n'est pas seulement acquérir une bonne orthographe et transcrire le langage oral ? Comment faire pour leur permettre d'expérimenter l'écriture comme outil de pensée, d'expression ou de création ? Comment faire pour que leurs représentations de la lecture et de l'écriture se transforment ? Comment faire pour qu'elles découvrent des auteurs qui pensent comme elles ou, au contraire, proposent un point de vue auquel elles n'ont jamais pensé ? Comment faire pour que ces personnes puissent un jour écrire une chanson, un discours, une histoire ou leurs réflexions sur le monde ?

En résumé : Comment faire pour qu'elles découvrent les multiples possibilités du monde de l'écrit, monde auquel jusqu'à présent elles n'avaient pas ou très peu accès ? Comment faire pour qu'elles explo-

rent ce monde avec curiosité et joie ? Comment faire pour que toutes passent le mur social et imaginaire qui les laisse en dehors de la culture de l'écrit ? Comment faire pour qu'elles se donnent le droit de lire et d'écrire tout ce qu'elles désirent ?

Je n'étais pas la seule à me poser toutes ces questions, d'autres formateurs étaient eux aussi en recherche. Certaines lectures nous ont aidés à définir plus précisément ce que l'écrit a de spécifique : « *À mi-chemin entre réel et imaginaire, tout à la fois durable et modifiable, l'écrit est un outil privilégié. [...] Il permet à la pensée de se prendre elle-même pour objet. En lui donnant une matière qui la rend consultable, l'écrit favorise la genèse de la pensée, ses modifications, son accomplissement et à son tour devient source de pensée. [...]* »¹ Nous retrouvions dans les mots d'Eveline Charmeux ce que nous souhaitions que les personnes en formation expérimentent. Il nous restait à trouver d'autres formateurs qui auraient mis en place des 'choses' permettant à tout un chacun d'entrer dans l'écrit.

Nous avons trouvé ceux que nous cherchions lors d'une formation en ateliers d'écriture animée par Odette et Michel Neumayer, tous deux enseignants et membres du GFEN². Leur rencontre nous a apporté ce qui nous manquait le plus : vivre, analyser et théoriser avec d'autres des démarches d'écriture qui permettent « *de faire vivre une conception de l'écriture dans laquelle celle-ci ne cherche pas à refléter la vie mais permet à chacun de construire sa pensée, de modifier son rapport au monde, son rapport à l'expérience qui ne sont jamais donnés comme tels. Si, comme on l'entend souvent, écrire c'était s'exprimer, cela mettrait en difficultés tous ceux qui pensent qu'ils n'ont rien à dire. Si, à l'inverse, on conçoit l'écriture comme quelque chose qui*

1. Eveline CHARMEUX, *L'écriture à l'école*, CEDIC, 1983.

2. Groupe Français d'Éducation Nouvelle.

n'est pas donné une fois pour toutes, qui se construit patiemment, qui n'exige pas de savoir avant de faire, qui est une lutte avec et contre les mots (et non avec et contre la grammaire ou l'orthographe), alors... »³ Depuis ce moment, nous n'avons pas cessé de mettre en place des ateliers.

« **Par-delà les coins** », l'atelier que je vous présente dans les lignes qui suivent fait partie d'un cycle d'une dizaine d'ateliers de 3h qui tous avaient comme objet d'écriture l'exploration d'un quartier. Ces ateliers étaient composés de personnes lettrées et illettrées, mais ils ont aussi été proposés dans un groupe en formation d'alphabétisation. Ils avaient tous un titre surprenant et, lorsque nous les inventions, nous choissions ce que nous voulions travailler plus particulièrement à travers un atelier.

Pistes de travail

- Partir de matériaux récoltés dans la rue.
- Explorer la distinction entre notes personnelles et productions pour d'autres.
- Installer des coopérations et mettre les productions en commun.
- Écrire dans les parages de Georges Perec.

Le titre et les pistes de travail sont énoncés sans explicitation avant que ne commence l'atelier. Cette brève présentation est nécessaire, même si à ce stade tout n'est pas compris par les participants. Il s'agit simplement d'annoncer ce qui va être mis en travail et de prévenir qu'on reviendra sur les pistes en fin d'atelier.

3. Odette et Michel NEUMAYER, *Pourquoi des ateliers d'écriture en alpha ?*, in *Journal de l'alpha*, n°145, février-mars 2005, pp. 10-12.

Démarche

1. À la redécouverte de notre quartier

Pour se mettre en marche

Lecture à voix haute par le formateur d'extraits du livre de Perec *Espèces d'espaces*⁴. Suite à la lecture, discussion et réflexions à partir des extraits lus.

Nous avons choisi de commencer l'atelier par la lecture d'extraits en lien direct avec ce que nous désirons travailler. De plus, par le biais de la lecture à haute voix, un auteur qui lui aussi a parcouru les quartiers est parmi nous. Lorsque nous entendons les mots de Perec, des réflexions, questions passent dans la tête de chacun. Ce moment de lecture et d'échange est une première mise en lien avec le quartier et les autres. Les mots de Perec et tout ce qui a été échangé vont nous accompagner durant le reste de l'atelier.

Des récoltes

On sort seul ou à deux dans la rue ou dans les environs. Là où on n'a pas l'habitude d'aller. De cette promenade, chacun ramène :

- des notes à propos de quelques façades et de ce qu'elles évoquent pour lui ;
- des notes de flânerie (paroles entendues, mots lus, évènements, pensées...);
- des objets, des choses qui évoquent la vie.

On se donne rendez-vous dans l'atelier trois-quarts d'heure plus tard.

On ne marche pas comme d'habitude dans le quartier, c'est une exploration toute particulière. La consigne est là pour que chacun

4. Georges PEREC, *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974.

prenne tranquillement le temps de récolter ce qu'il voit, entend, trouve sur son chemin. L'écriture est l'outil qui permet de garder une trace concrète.

2. Retour

Installation

De retour à l'atelier, chacun choisit un endroit qui lui convient pour installer les choses de la vie qu'il a ramenées. Chacun installe son coin dans le but d'offrir sa flânerie aux autres. « À vous de choisir ce qu'il convient d'ajouter, de retirer. Chacun ajoute une note d'intention qui commencera par : *En disposant les choses et les écrits, je me suis dit que...* » (Durée : 30min.)

Il ne reste maintenant du quartier que la mémoire du trajet, les choses ramassées et les notes. La consigne impose de faire des tris, de trouver une cohérence au départ d'éléments épars. L'écriture pousse à faire advenir, à énoncer quelque chose qui n'apparaît qu'au moment précis où on l'écrit.

En visite

On se rassemble à côté de chacun des coins, le temps de lire, de regarder. Les notes d'intentions sont lues à haute voix.

L'endroit dans lequel a lieu l'atelier se métamorphose en quartier. Cette fois, c'est en groupe que nous nous promenons. Comme des habitants d'un même lieu, nous avançons pleins de curiosité pour découvrir, voir et entendre ce que chacun a produit dans son coin. Cette visite permet un premier partage des productions, tout est mis en commun. Ce qui a été élaboré individuellement est donné à tous. Les coins singuliers deviennent un espace collectif.

Rencontres

« Vous allez passer un moment en duo. Pour ce faire, chacun choisit un coin autre que le sien. Vous vous y installez et vous laissez attirer par quelque chose qui s'impose à vous. On ne sait pas pourquoi mais c'est comme ça. En regardant cet objet, vous dictez à l'autre tout ce qui vous passe par la tête. » (Durée : 30min.)

Tout a été partagé, il est donc possible d'aller voir de plus près un coin et même un morceau de coin. Ici, ce sont les choix et la production de l'autre qui sont porteurs de mots. La consigne propose à chacun de dicter à l'autre ce qui se passe pour lui dans l'immédiateté de la rencontre avec quelque chose qui attire. Il est impossible de construire à l'avance ce qu'on énoncera. Par la suite, chacun relit le texte écrit par l'autre sous sa dictée et, comme lorsqu'il a aménagé son coin, y apporte les changements qu'il souhaite.

Lecture des textes à haute voix devant les coins choisis

Durant cette lecture, chacun reconnaît un élément venu de son univers et découvre ce que l'autre en a fait. Les écrits de chacun sont accueillis par tous. L'écriture s'est faite rencontre, dialogue à travers les mots, l'espace et les autres.

Analyse réflexive

Échange, discussion en grand groupe à partir des différents moments de l'atelier et de ce qu'ils ont permis de produire, d'expérimenter.

Ce moment ne consiste pas en un 'retour sur le vécu de chacun' qui nous entrainerait sur un terrain mouvant où les discussions à chaud iraient dans tous les sens. Il s'agit d'un temps privilégié où des objets de réflexion sont proposés au groupe. Par exemple : revenir sur les différents moments et expliciter comment, après coup, on relie ces moments aux pistes annoncées en début d'atelier. Ou encore : nommer des éléments de l'atelier qui ont facilité l'écriture. « *Un atelier réussi est*

celui où les participants se surprennent à comprendre des approches et des réflexions qui, jusque-là, leur semblaient totalement opaques. »⁵

Quelques règles pour assurer le bon déroulement d'un atelier

Croire que l'autre est capable d'écrire, de réfléchir, de questionner, de créer,... même s'il pense qu'il en est incapable.

« Le 'tous capables' est un point de départ. Une fois ce défi posé, il s'agit d'inventer des dispositifs de travail qui permettent aux personnes de transformer la vision qu'elles ont d'elles-mêmes, de leurs savoirs et de leurs capacités à créer, à apprendre. Le 'tous porteurs d'expériences' est complémentaire du 'tous capables'. C'est parce que chacun arrive en formation avec un bagage qu'il peut être reconnu dans le groupe. Il doit pouvoir partir de cet acquis pour déconstruire le connu et aller vers l'inconnu, vers de nouveaux apprentissages. »⁶

Mettre l'apprenant en position d'acteur : « Je cherche, donc j'apprends. »

« Dans les apprentissages, une place essentielle doit être faite à la question, à l'hypothèse, au tâtonnement. La relation à instaurer entre le travail individuel et le travail en groupe est centrale, au même titre que la prise en compte des parcours individuels et des cultures singulières. Sans arrêt la question doit être posée à tous : quelle mise en partage des expériences ? quelles coopérations ? Une fois admis qu'on ne forme pas les autres mais qu'ils se forment, des rôles nouveaux sont dévolus au formateur autant qu'aux apprenants dans la réussite de tous : apprendre ensemble pour réussir tous ! »

5. Odette et Michel NEUMAYER, *Animer un atelier d'écriture. Faire de l'écriture un bien partagé*, ESF, 2003.

6. Odette et Michel NEUMAYER, *Pourquoi des ateliers d'écriture en alpha ?*, op. cit. Les deux citations suivantes sont également tirées de cet article.

Permettre un vécu de réussite

« Pour que chacun se sente capable, pour qu'il se sente grandir dans son apprentissage, le formateur doit pouvoir offrir à chaque apprenant, chaque jour, au moins un vécu de réussite. Qu'entendre par là ? Un moment où le travail sur des contenus (la maîtrise de la langue, la connaissance du monde contemporain, etc.) s'articule avec la transformation de l'image de soi. »

Créer un lieu de non-jugement

« Écrire en atelier n'est viable qu'à condition que l'atelier soit un lieu de non-jugement. Créer un espace est une des premières tâches d'animation. Écrire n'est possible qu'à la condition de suspendre d'abord (temporairement) tout jugement, de la part d'autrui certes mais à plus forte raison en ce qui me concerne. Écrire, c'est accepter d'avancer en apesanteur, décider de faire taire cette instance de jugement en moi qui est un des freins à toute création. » ⁷

Le formateur est garant du climat qu'il instaure dans l'atelier. Les quelques règles qu'il énonce dès le départ (et qu'il rappelle avec humour si nécessaire) permettent à chacun de travailler dans un cadre de non-jugement où les textes sont considérés pour eux-mêmes et non pour ce qu'ils peuvent dévoiler de la personne. Nous sommes engagés dans un travail d'écriture et de création et non dans un travail de type thérapeutique. Respecter cela permet une vraie liberté d'écriture.

L'orthographe et la grammaire n'ont pas d'importance

Durant un certain temps, les personnes en formation ne peuvent pas à la fois se laisser écrire et s'occuper de l'orthographe. En atelier d'écriture, l'important c'est avant tout de savoir se relire. On ne

7. Odette et Michel NEUMAYER, *Animer un atelier d'écriture*, op. cit.

regarde pas les fautes d'orthographe. Il est par contre nécessaire d'instaurer dans la semaine qui suit un temps particulier au cours duquel la personne reviendra avec l'aide du formateur sur l'aspect orthographique et grammatical de son texte. Exemple : en autocorrection, chaque participant entouré de ses outils (dictionnaire, fiches...) décide de vérifier dans son texte l'un ou l'autre point. Il ne s'agit pas de tout corriger mais plutôt d'être particulièrement attentifs à certains points (oubli de mots, ponctuation, accords,...) qui permettent d'être compris par d'autres.

Un mot, deux pages ou vingt volumes ont la même valeur

Les participants se jugent souvent par rapport à la longueur de leur texte. Pour eux, le nombre de lignes est un critère de qualité. Il est nécessaire que le formateur remette en question cette idée préconçue pour que ce type de jugement ne soit pas présent durant l'écriture ou lors des lectures. Le formateur peut par exemple montrer des recueils de poésies, de nouvelles, des romans qui sont courts et d'autres très longs. Il démontrera ainsi qu'en littérature, le nombre de lignes n'est pas un critère valable.

Les productions restent internes au groupe aussi longtemps que celui-ci n'a pas décidé à l'unanimité que les textes peuvent être proposés à l'extérieur du groupe.

Il est interdit de poser des questions aux auteurs au sujet de leur production du style : « Ah, tu as vraiment vécu cela ? ».

Tout ce qui est écrit est lu mais personne n'ira vérifier que l'autre a vraiment tout lu.

Karyne WATTIAUX

Service pédagogique – Lire et Ecrire Bruxelles

Les mots appartiennent à tout le monde

J'anime aujourd'hui, en tant qu'écrivain, des ateliers écriture et arts plastiques aux Ateliers de la Banane. Je ne serais pas à cet endroit sans une expérience fondatrice, sans une série de rencontres et de prises de conscience. Je voudrais donner un témoignage de l'intérieur de cette expérience, qui a commencé il y a quinze ans, dans un café de Saint-Gilles.

J'ai rencontré Karyne Wattiaux en 1995. Elle préparait un projet nommé *Réseaux d'écriture* et cherchait des écrivains pour coanimer avec elle des ateliers, en Wallonie et à Bruxelles. Nous avons rendez-vous dans un café. Elle m'a parlé de son envie de mettre en contact d'anciens illettrés en fin d'apprentissage, des lettrés et des écrivains, au sein d'ateliers d'écriture. Elle employait des mots nouveaux pour moi, un jargon inconnu : hétérogénéité, savoirs et savoir-faire, coconstruction... Cela avait un rapport, apparemment, avec ce métier que je fais, d'écrire.

*par Veronika
MABARDI*

Je ne me souviens pas du détail de la conversation. Le souvenir que j'en ai ressemble à une danse, une sorte de mouvement de rencontre, sous les mots. Au moment même, j'ai compris qu'il s'agissait de rencontrer, de transmettre une passion d'écrire à des personnes d'origines socioculturelles très différentes, dont certaines étaient en apprentissage d'écriture. Ma première réaction a été : « Ils ne savent pas écrire ? » Double question, signifiant à la fois : « Comment écrire si on ne sait pas écrire ? » et « Il y a encore des gens qui ne savent pas écrire ? ». Ma question a fait sourire Karyne. Elle ressemblait à une réaction d'apprenant

qui se sent incapable de la maîtrise du geste, du code auquel il n'a pas accès. L'écriture comme un pays inconnu pour lequel il n'a pas de passeport. J'allais découvrir qu'en atelier, le traçage des mots sur le papier n'est pas un problème. Tout le monde utilise les mots, raconte des histoires. Le traçage est un savoir-faire qui peut être mis à disposition de celui qui ne le maîtrise pas encore. Le problème est de sortir de la croyance que parce qu'on ne sait pas tracer les mots, on est exclu du sens. De la croyance que l'écriture est une inspiration donnée aux littérateurs. Karyne pariait sur l'échange. Elle m'a donné un exemple qui m'a marquée : si on place un 'illettré' et un 'lettré' devant un cendrier où fume une cigarette en proposant de décrire ce qu'ils voient, le lettré dira, par exemple, « les volutes de fumée, telles des pensées, s'élèvent vers l'infini ». Il se pourrait même qu'il oublie de mentionner la cigarette. Il en fera un objet littéraire. La personne qui n'est pas habituée à lire dira que c'est un cendrier posé sur une table, de telle forme, de telle couleur et que la cigarette est une *Camel* à moitié consommée. J'ai ri. Je me suis reconnue dans les volutes et j'ai compris



Photo : Veronika MABARDI (aux Ateliers de la Banane)

l'intérêt, comme écrivain, de voir le monde tel qu'il apparaît et de le 'dire concret' avant d'élucubrer. Par contre, je n'avais aucune idée de ce que je pouvais apporter aux autres avec mes volutes.

Mal à l'écriture

Quelque chose du scandale qui habitait mon interlocutrice m'a touchée. Son refus d'une situation insoutenable, d'exclusion. Je voyais qu'elle imaginait une action possible. J'ai dit oui, à l'instinct, à cette proposition d'essayer de créer du lien et de permettre un accès et un partage de l'écriture. Je comprenais que lorsque Karyne parlait d'écriture, elle parlait de sens. Je comprenais qu'elle était convaincue que tous pouvaient avoir accès à l'écriture comme moyen de donner un sens au monde, et comme moyen de construire un sens commun. Je ne savais pas comment elle allait s'y prendre, mais je voulais faire partie de l'aventure. J'ai pensé : si elle croit que je peux apporter quelque chose au projet, je veux bien tenter le coup. Aujourd'hui cette réaction m'amuse : j'y reconnais à nouveau une attitude d'apprenant.

Ce jour-là, j'ai noté sur mon carnet : « Les mots appartiennent à tout le monde. C'est une valeur non marchande, non négociable. On ne s'appauvrit pas lorsqu'on la partage. »

Je suis sortie du café étourdie. Je m'étais engagée sur un chemin incertain. J'étais touchée aussi : Karyne m'avait fait sentir ce que pouvait être le 'mal à l'écriture'. Elle m'avait parlé de cette dame qui avait erré dans la ville toute une soirée, parce qu'elle s'était écartée de son chemin habituel et quelle ne pouvait pas déchiffrer le nom des rues. Cette dame n'osait pas avouer qu'elle ne savait pas lire aux passants qui disaient : « Prenez telle rue, vous verrez une plaque où il est écrit... ». Je prenais conscience qu'il y a aujourd'hui, ici, des personnes qui ont mal à l'écriture. Qui portent ce mal comme un fardeau honteux. Ce qui était mon métier, mon évidence, ma manière de survivre aux chocs et d'aller vers les autres, était pour une partie de ces 'autres' un

calvaire quotidien. J'ai fait le trajet en tram en essayant d'imaginer que je ne pouvais pas lire. L'écrit est partout. Savoir lire est une condition de survie dans la solitude des villes. Ne pas savoir lire est une expérience de panique, d'absence de repères. Je voulais comprendre. J'allais devenir 'écrivante'.

Mots itinérants

Pendant dix mois, nous avons sillonné la Belgique, de Bruxelles à Baudour, passant par Philippeville, Rochefort, les faubourgs de Liège. Nous étions cinq écrivains (Nicolas Ancion, Philippe Blasband, Chantal Myttenaere, Eugène Savitzkaya et moi), accompagnés de formateurs (Karyne Wattiaux et Vincent Hacken). Les règles du jeu étaient simples : l'écrivain et le formateur inventent les consignes, le formateur est 'traducteur' des tâtonnements et du jargon de l'écrivain. Les consignes donnent lieu à une activité d'écriture. Toutes les personnes présentes s'engagent à écrire et à lire leur production. On écrit de la fiction. Le groupe entier relance, à partir des consignes de départ. Les réactions de type « j'aime », « j'aime pas » sont bannies. L'ère de la consigne a commencé. La consigne comme un engagement, une nécessité du projet collectif : se mettre d'accord sur ce qu'on fait.

Ces dix mois passés avec des groupes différents se sont terminés par une journée d'écriture, rassemblant tous les participants, les écrivains et les formateurs. Nous avons mêlé nos mots, échangé nos phrases. Nous ne nous connaissions pas, mais nous avons une pratique et des règles communes. L'habitude d'user de la consigne a montré ses bienfaits. Chacun savait ce qu'il avait à faire. À la fin de la journée, les murs étaient couverts de visions du monde enchevêtrées.

C'est à l'écriture du bilan que je me suis aperçue du chemin parcouru. J'avais traversé l'expérience sans l'analyser, dans l'émotion de la rencontre, le plaisir de transmettre, de partager. Je portais en moi des visages, des moments inoubliables. J'étais nourrie en profondeur,



Photo : Les Ateliers de la Banane

repositionnée. L'écriture devenait matière commune, acte avec l'autre, et plus seulement désir d'atteindre l'autre. Cela ne m'a pas empêchée de revenir au travail solitaire. Mais, face à la page, je reste reliée au réseau.

Un livre

Après *Réseaux d'écriture*, un groupe hebdomadaire s'est mis en place au Collectif Alpha à Bruxelles, rassemblant des apprenants, des lettrés passionnés d'écriture et les écrivains du projet précédent. Nous avons avancé ensemble, petit groupe hétérogène de plus en plus complice. Un jour, nous avons senti que quelque chose finissait. Mais le groupe voulait continuer l'atelier. Nous avons proposé que les participants formulent un projet. Ils se sont réunis sans nous. Quand ils sont revenus, ils nous ont dit : « On va écrire un livre. » Une condition a été posée : le livre sera collectif, mais dans cette écriture collective, chacun trouvera sa place. Nous avons décidé d'écrire des nouvelles. Chacun signerait un texte individuel, à l'intérieur d'un univers construit ensemble.

La première étape était de créer l'univers commun. Nous avons négocié. Sur le lieu d'abord, établissant des listes, argumentant, pour finalement voter que les histoires se passeraient dans l'Atomium réinventé. Ensuite, par petits groupes, nous avons recréé chacune des boules de l'Atomium : le jardin, le restaurant, la boule en apesanteur... Puis, nous avons créé les personnages. Chacun d'entre nous a mis sur un bout de papier un nom, un âge, une profession. Il a ensuite passé la feuille à quelqu'un d'autre, qui y a ajouté un souvenir, avant de passer la feuille à un autre encore. C'est ainsi que nous avons créé une quinzaine de personnages appartenant à tous. Nous avons ensuite défini les règles d'écriture : chaque nouvelle se passerait dans une des boules et contiendrait au moins trois personnages communs. Ce processus de construction de l'univers a pris plusieurs mois. Les fondations du récit commun étant mises en place, nous avons écrit, chacun seul, relu et relancé par tous.

Bien écrire

La relance, dans un groupe hétérogène, est passionnante. Tous, nous voulons 'bien écrire'. Mais 'bien écrire' ne veut pas dire la même chose pour tous. Pour les uns, c'est 'ne pas faire de fautes', 'écrire comme tout le monde'. Pour d'autres, c'est 'être original', 'trouver une forme nouvelle'. C'est ainsi que je me suis entendue dire souvent : « Qu'est-ce que tu veux dire ? Je ne comprends rien ! ». Les 'ex-illettrés' sont des relanceurs redoutables. Ils me mettent au pied du mur, me somment d'être précise, de savoir ce que je veux raconter. Les 'lettrés' aussi sont impitoyables, dans leur attention à la forme. Je me demandais à quoi je servais dans l'affaire. En fait, trois choses étaient utiles à mes coécrivants : mon amour des mots, des personnages, du surgissement de la fiction. Le plaisir que je prends à l'activité d'écrire, mon entêtement au travail. Et mes doutes, mes manques, mes hésitations... Mes rougissements, mon trac de lire devant tout le monde, ma mauvaise orthographe et mes erreurs faisaient sens. Un

jour, je me suis 'plantée'. Mon texte ne tenait pas. Tout le monde était d'accord. C'était incompréhensible, nébuleux, plat, vide. Mais j'étais prête à travailler, les relances m'intéressaient. Cette désacralisation de l'écrivain, la descente du piédestal, l'aveu du 'spécialiste' qui doute et a besoin d'aide pour écrire, c'est ce que je pouvais apporter au groupe. J'apprenais qu'il n'y a pas de 'lettrés'/illettrés'. Il y a des gens qui suent à mettre en mots ce qu'ils vivent, qui souffrent quand ils ne peuvent pas le faire. Ce qui aide, c'est le lien, le regard de l'autre, lecteur exigeant mais bienveillant, qui encourage, apporte ses savoirs, ses savoirs-faire, son expérience.

Le recueil *Histoires d'A* est paru chez Luc Pire. La sortie officielle a eu lieu à l'Atomium. Nous étions émus. Je raconte l'expérience comme une évidence parce que c'était une évidence. Avec des difficultés, des crises, des questionnements. Mais sans aucun doute sur la nécessité et le but du projet : coconstruire du sens.

Liens

Je suis, depuis, obsédée par la question du lien et du décloisonnement. Lien entre artistes, professeurs, formateurs, apprenants. Lien entre ceux qui 'croient savoir' et ceux qui croient qu'ils 'ne savent pas'. Je retiens des moments. Celui où Jacky, qui disait toujours « je ne sais pas écrire », me dicte *l'homme qui tourne en rond*. Quand je relis son texte à voix haute, je comprends ce qu'est le rythme, la scansion physique du doute. Je me souviens de Marcella, bataillant contre la consigne « pas de texte biographique ». De nos insistances pour qu'elle passe à la fiction, jusqu'au jour où elle pose son texte sur la table, disant : « C'est inventé. » C'était sa propre histoire, mais Marcella posait un acte d'écrivain. Devant l'urgence de ce qu'elle avait à dire et le désir d'assumer son récit, elle était entrée dans le constat de l'écrivain : puisque je l'écris pour les autres, mon récit devient fiction pour le lecteur. Et le jour où Guy prend la parole pour

dire à une participante hésitante qu'il faut y croire, décider de se lancer, lui qui, enfant, faisait semblant d'écrire, dans un accord tacite avec l'instituteur qui ne savait que faire de lui. Et la tension de Maria qui tente de passer au-dessus de la plainte pour trouver l'économie d'une phrase et dire son arrivée en Belgique, son effort pour mettre en mots l'émotion, parce qu'il faut y arriver, il faut que ce soit écrit, posé dans le livre et lu. Que l'expérience du monde résonne pour l'autre.

Hétérogène parmi les hétérogènes

Il y a eu ce moment terrible aussi, où j'ai accompagné un groupe au théâtre. C'était un théâtre où j'ai travaillé, qui met un point d'honneur à parler de la société, à dénoncer l'oppression, l'injustice, où souvent les fictions mettent en scène le 'peuple'. Quand nous sommes arrivés devant le bâtiment, il y a eu un drôle de silence dans le groupe. Un des participants m'a chuchoté : « Tu sais, moi, si j'étais seul, je m'enfuirais. » J'ai demandé pourquoi. Il m'a parlé de la façade imposante comme celle d'un temple, de la décoration riche, des mots collés partout, trop impressionnants. Il a dit : « C'est pas pour moi ici. Regarde tous ces gens. » J'ai regardé autour de moi. J'ai eu honte. Je n'arrivais pas à définir le malaise. Je pense aujourd'hui qu'il vient de la prise de conscience que, malgré toutes nos intentions, un clivage monstrueux demeure. Le mot 'culture' me saute à la gorge. Je veux me débarrasser de cette honte, pour pouvoir assumer des actes. Pour cela, j'ai besoin d'apprendre une série de choses. Par-delà les livres, les discussions avec mes pairs, la réflexion, c'est à travers les rencontres avec les 'hétérogènes', la pratique commune d'écrivante parmi des écrivants que je trouve les outils pour dire ce que je perçois du monde.

Veronika MABARDI, écrivain

« À la belle étoile »

Chaque année, des groupes lecture-écriture du Collectif Alpha participent à l'opération « Je lis dans ma commune ». En 2009, le thème était « Rêvons sous les étoiles ». Pour préparer cet événement, les participants ont été invités, dans un premier temps, à écrire, à partir de la lecture d'un conte, ce que le ciel éveillait en eux : un simple mot, une phrase, un poème, une histoire... Et ensuite, dans un second temps, à dessiner, coller, peindre leur ciel, en toute liberté, de nuit, de jour, ciel de soleil ou ciel de pluie... Quatorze textes seront finalement lus lors du vernissage de l'exposition collective « À la belle étoile », le 23 avril 2009 à la Maison du Livre de Saint-Gilles.¹ Voici le déroulement de l'atelier qui a mené à ces productions...

Les objectifs de l'atelier consistaient à :

- écouter un conte et échanger, se remémorer des souvenirs : compréhension et expression orale
- enrichir son vocabulaire
- faire travailler son imagination
- rédiger un texte personnel court : initiation à l'écriture-plaisir
- réaliser un dessin : initiation aux arts plastiques
- s'entraîner à la lecture à voix haute : interprétation d'un texte

*par France
FONTAINE*

En pratique

Niveau

- Lecture-écriture niveaux 2 et 3

1. Voir : www.collectif-alpha.be/article148.html

Durée

- 3 séances de 2h30 chacune

Nombre

- 20 à 30 participants
- deux formatrices en coanimation

Matériel

- un CD de Madredeus (ou un autre CD propice à la relaxation)
- le conte *La nuit des étoiles* (voir ci-contre)
- un foulard et un chapeau
- un tableau
- des affiches
- des feuilles bristol A4 et A3
- des marqueurs de couleur
- du matériel de dessin (écolines, pastels, gouaches,...)
- des magazines
- de la colle

Déroulement

1. Amorce

1.1. Mise en route

Pour rentrer dans le vif du sujet, les animateurs proposent un petit exercice de relaxation physique. Avec en fond sonore une chanson de Madredeus, les participants circulent librement dans la classe. « Quand on dit 'stop', vous devez choisir une place... »

On fait ensuite un exercice de relaxation collective inspiré du yoga : un arbre, des racines, des branches et des ailes. Un animateur parle et l'autre montre.

Relâchez tous vos membres, respirez profondément et oubliez vos soucis à chaque expiration.

Maintenant, les pieds bien ancrés dans le sol (racines), on se fait plus grand, on allonge les bras et du bout des cheveux on s'étire vers le ciel (branches). On monte, on s'envole, on ne pense plus à rien et on essaye de toucher les étoiles (ailes).

On respire calmement, on ferme les yeux et on reste un petit moment.

On redescend sur terre : avec une grande respiration, on ouvre les yeux et on revient dans la classe, bien détendus...

« Asseyez-vous où vous voulez et détendez-vous. On a une petite surprise pour vous... »

1.2. Lecture d'un conte

Lecture jouée du conte vénézuélien *La nuit des étoiles*² par trois interprètes comédiens : le narrateur, la nuit (voilée par un foulard) et le paysan (il porte un chapeau). Les interprètes jouent le conte et les participants écoutent...

– Le conteur : *Il était, il est, et il en sera toujours ainsi. Vous qui nous écoutez, entendez bien ceci... Il y a bien longtemps dans un village ni près ni loin vivait un vieil homme qui n'aimait pas la nuit. Pendant la journée, à la lumière du soleil, le vieux paysan tressait ses paniers, il prenait soin de ses bêtes et il arrosait ses champs avec beaucoup d'entrain. Parfois même, il chantait pendant qu'il se reposait. Mais lorsque le soleil se cachait derrière la montagne, le vieil homme qui n'aimait pas la nuit devenait triste. Toutes les choses qui l'entouraient prenaient alors une couleur cendre, foncée et noire.*

2. Conte de Douglas GUTIÉRREZ, traduit du papiamentu de Curaçao en français.

- Le vieil homme, râlant : *Encore la nuit !*
- Le conteur : *Alors, le vieux paysan faisait rentrer ses bêtes, ramassait ses paniers, allumait la lampe à pétrole et il s'enfermait dans sa maison. Parfois, il allait regarder à la fenêtre mais il n'y avait rien à voir tant la nuit était noire ! Alors, il éteignait la lampe et il montait se coucher. Un après-midi, alors que le soleil s'en allait, le vieil homme décida de monter tout en haut de la montagne. La nuit commençait à couvrir le ciel bleu. Le vieil homme arriva à la pointe la plus haute de la montagne et de là il cria à la nuit.*
- Le vieil homme : *Nuit, écoute un peu, arrête-toi ! J'ai quelque chose à te demander !*
- Le conteur : *La nuit s'arrêta un instant.*
- La nuit, d'une voix suave et grave : *Que se passe-t-il ?*
- Le vieil homme : *Nuit, je ne t'aime pas ! Dès que tu arrives, la lumière s'en va et les couleurs disparaissent. Il ne reste que l'obscurité.*
- La nuit : *Tu as raison, c'est comme ça...*
- Le vieil homme : *Dis-moi, où emportes-tu la lumière ?*
- La nuit : *La lumière se cache derrière moi. Je ne peux rien y faire et ça me fait mal !*
- Le conteur : *La nuit tomba alors complètement et recouvrit tout de son voile noir. Le vieil homme descendit de la montagne et remonta se coucher dans sa chambre. Cette nuit-là, il ne trouva pas le sommeil. Il se rappelait sa conversation avec la nuit. Le lendemain matin, il n'eut pas le cœur à l'ouvrage et il travailla très peu. Il repensait sans cesse aux paroles de la nuit. Et l'après-midi, alors que la lumière s'en allait à nouveau...*
- Le vieil homme : *Ça y est ! Maintenant, je sais ce que je dois faire !*
- Le conteur : *Le vieil homme monta à nouveau sur la montagne. La nuit était une immense masse obscure qui recouvrait tout. Quand il arriva au point le plus haut de la montagne, le vieil homme se dressa sur la pointe des pieds, il tendit la main*

et il enfonça son doigt dans le ciel noir. Soudain, un tout petit trou s'ouvrit et une toute petite pointe de lumière se mit à briller. Le vieil homme qui n'aimait pas la nuit fut très content. Il se mit alors à ouvrir des petits trous partout dans le ciel et de partout jaillirent des milliers de petits points de lumière. Fasciné, il ferma une de ses mains et, d'un seul coup, il enfonça tout son poing dans le ciel. À ce moment-là, un trou énorme s'ouvrit dans le ciel et une lumière grande et ronde comme une citrouille en sortit ! La lumière qui était passée à travers tous les trous de la nuit descendit de la montagne. Une douce lueur argentée illumina pour la première fois les buissons, les maisons, l'église et la place du village. Cette nuit-là, personne ne dormit dans le village ! Et depuis ce jour, chaque fois que le soleil se couche, le ciel se remplit de lumière et les gens peuvent regarder la lune et les étoiles jusque tard dans la nuit ! Ainsi le conte finit. Tous les mots ont été dits. Que sa musique reste et vous accompagne. Allez le cœur heureux et la paix dans l'âme.

Feedback : les participants sont invités à donner à chaud leurs impressions sur le conte.

Amorce pour ouvrir un dialogue : « Dans ce conte, on parle d'une époque où la lune et les étoiles n'existaient pas. Mais maintenant, on a la chance de pouvoir les admirer. On a rendez-vous tous les soirs avec elles, elles nous regardent et on peut leur parler... Mais pour leur dire quoi ? »

1.3. Échange d'histoires, de souvenirs étoilés

« Et vous ?... Ici à Bruxelles, en pleine ville, c'est difficile de voir les étoiles à cause de l'électricité, des lumières artificielles. Mais vous souvenez-vous d'une nuit passée à la seule lumière de la lune et des étoiles ? Où ? Quand ? Comment ? Avec qui ? Qu'avez-vous fait ? »

Les participants racontent et partagent leurs histoires de ciels étoilés.

2. Écriture

2.1. Fresque 'nuit'

Brainstorming général autour du mot 'nuit' : « Qu'est-ce que ça vous évoque ? » Les animateurs prennent note au vol sur des affiches (ils participent aussi). On constitue ainsi une première banque de mots qui, mise au net, sera distribuée à la séance suivante.

Tour à tour, chacun se lève et vient au tableau montrer et lire un mot. Un autre prend la relève pour lire un nouveau mot : chacun lit ainsi un mot qui lui semble répondre au précédent (on explique le vocabulaire si nécessaire). Les animateurs mettent des flèches sur la fresque en suivant l'ordre de la lecture des mots choisis par les apprenants. Puis, on relit ensemble la fresque en suivant les flèches.

2.2. « Je demande à la lune, aux étoiles, à la nuit... »

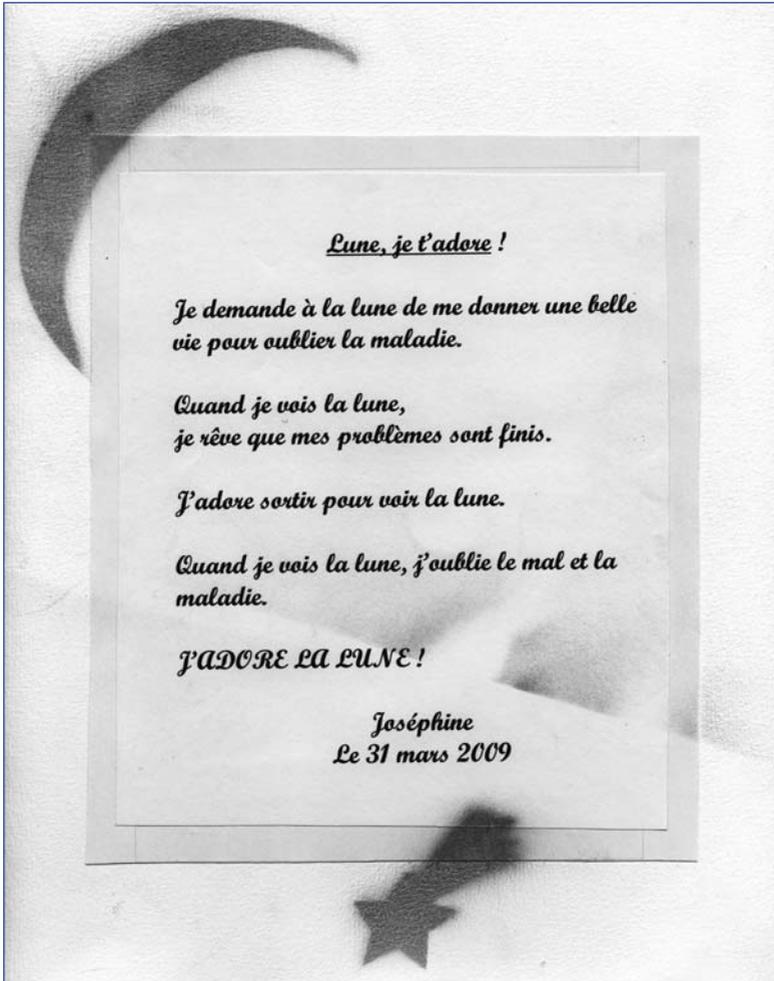
« Comme le vieil homme qui n'aimait pas la nuit, on va avoir la chance de parler à la nuit ! Mais aussi aux étoiles et à la lune. Et on va aller plus loin : on va leur demander quelque chose ! Tout ce que vous voulez ! Réel ou imaginaire... Vous choisissez avec qui vous voulez parler : la nuit, les étoiles ou la lune. »

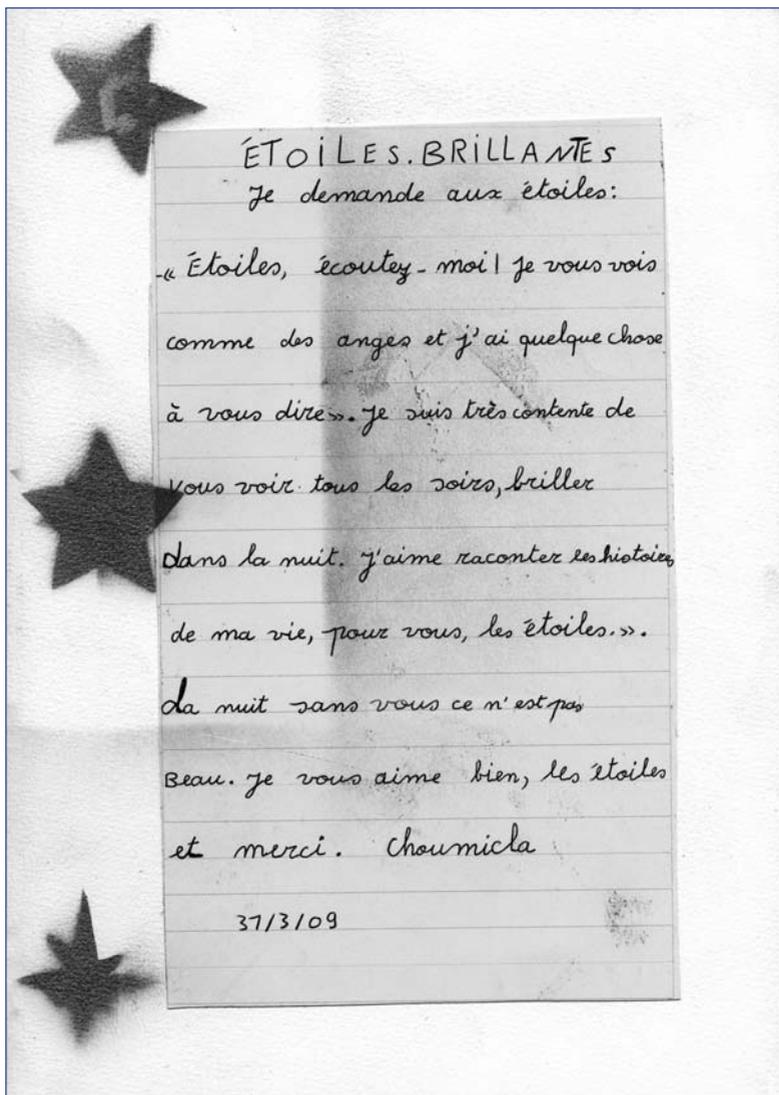
Pendant que les participants réfléchissent, les animateurs écrivent le nom des trois interlocuteurs sur trois feuilles A4 (une pour chacun) et notent le prénom de chacun des participants sur la feuille correspondant à son choix. Ils placent ensuite une feuille par table (une table pour la nuit, une pour le soleil et une pour la lune) et chacun va s'asseoir à une des tables, en fonction du thème qu'il a choisi.

Rédaction du premier jet : « Écrivez votre prénom et on y va ! Servez-vous de la banque de mots pour vous aider. Pensez à ce que vous voulez demander. Appelez-nous si vous n'arrivez pas à écrire ce que vous pensez. À ce stade, l'orthographe n'a pas d'importance ! Tout ça sera retravaillé plus tard. N'oubliez pas de donner un titre à votre texte. »

Les animateurs mettent de la musique douce. Tout en circulant et en aidant ceux qui le demandent, ils font eux aussi l'exercice.

Lors de la mise en commun qui suit, chacun fait une première lecture de son texte. Puis, on corrige les textes et chacun recopie le sien au net. En voici quelques-uns :





La nuit romantique

Je demande à la nuit :

« nuit, donne-moi un prince charmant
qui soit gentil ! » la nuit répond :

« un peu de patience... ».

Le jour passe - Je retourne parler avec la nuit :

« nuit, jusqu'à présent, Je ne trouve pas
mon prince Charmant ».

la nuit répond : « voilà ton prince charmant ! ».

Il sort de la nuit.

Il est immense ! Je suis très étonnée.

Après, Je suis heureuse ;

« Ce n'est pas un gnama-gnama ! »

Alors Je fais un vœu -

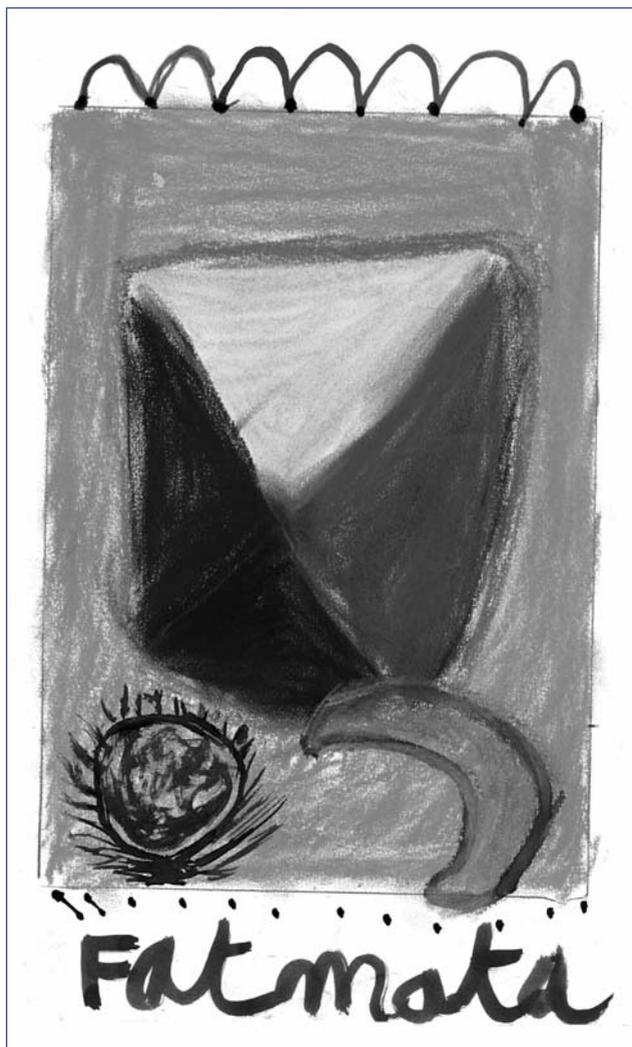
Je demande à la nuit qu'elle soit
douce et romantique .

BARRY Hausséi

11/12/2000

3. Dessin

« Illustrez votre texte par un dessin en utilisant le matériel qui est à votre disposition sur la table : feuilles A4, pastels, écolines,... »





4. Lecture à voix haute

Cette dernière phase a été menée uniquement avec le groupe de niveau 3.

Le groupe est divisé en équipes de trois ou quatre participants. « Chaque groupe va écrire une liste avec quatre conseils pour bien lire à voix haute. »

Après une mise en commun, on dresse une liste collective. L'animatrice écrit au tableau et chacun recopie.

Nos conseils pour bien lire à voix haute

- Être calme.
- Bien réviser son texte (relire pour soi, répéter à voix haute).
- Prendre une longue respiration avant de se lancer.
- Être à l'aise pour bien lire et prendre son temps.
- Bien articuler.
- Regarder le public et sourire.
- Si on se trompe, recommencer à lire au début de la phrase.
- Respecter les règles de la ponctuation comme :
 - > marquer un long temps d'arrêt pour le point
 - > marquer un temps d'arrêt court pour la virgule
 - > ... : dire « etc. »
- « ... » : changer de voix.

L'animatrice propose à chaque auteur de relire son texte... en silence. Puis, elle invite chacun à le lire à voix haute en essayant de lui donner de la vie, du 'sens', de faire passer des émotions : « Lire c'est d'abord apprendre à lire avec son cœur ».

France FONTAINE
Collectif Alpha Saint-Gilles

Témoignage d'un parcours en ateliers d'écriture

L'atelier d'écriture aussi au service de l'évaluation

Un Journal de l'alpha sur les ateliers d'écriture... Cela me démangeait d'y participer. J'en ai des choses à raconter, à partager à ce sujet... mais que choisir ? C'est alors que mes collègues me rappellent l'atelier d'évaluation que nous avons créé il y a deux ans et qui nous avait apporté beaucoup de satisfaction lors de sa conception collective. Que de beaux moments aussi lors de son animation ! Mais au-delà de la description de cet atelier, j'ai envie de d'abord vous raconter ce qui m'a conduite jusque-là...

Ma rencontre avec les ateliers d'écriture commence à dater ! J'ai vécu les premiers avec Odette et Michel Neumayer en 1992 dans le cadre des Rencontres Pédagogiques d'été (RPé) qu'organise CGé (Changements pour l'égalité). Ce fut un véritable choc. Écrire pouvait être un plaisir, un bonheur, une rencontre ! Régulièrement ensuite, j'ai retrouvé mes deux passeurs lors de temps d'écriture partagée, et chaque fois avec une joie réelle de créer ensemble et de vibrer avec d'autres lors de tissages de textes.

*par Véronique
BONNER*

J'ai continué à cheminer avec les ateliers d'écriture dans ma pratique de formatrice en alphabétisation avec des groupes d'apprenants. Parfois, j'utilisais une simple consigne d'écriture pour mettre des participants au travail, d'autres fois je créais des ateliers complets autour d'une problématique travaillée avec le groupe.

J'ai aussi éprouvé les ateliers d'écriture de manière personnelle. Avec des amies, elles-mêmes formées par Odette et Michel, nous construisions des ateliers pour l'une ou l'autre occasion, l'anniversaire de l'une, l'envie de réunir des copains,... pour rencontrer nos amis et connaissances au détour de phrases, pour débusquer les émotions à l'écoute de textes façonnés ensemble, pour tout simplement vivre avec des mots, des sensations qui nous auraient échappé sans les ateliers.

Mon expérience grandissant, devenue conseillère pédagogique à Lire et Ecrire Bruxelles, j'ai animé des ateliers d'écriture dans des formations de formateurs (formation de base pour formateurs en alphabétisation, entre autres).

Il y a 9 ans, Lire et Ecrire Bruxelles devient opérateur d'alpha et engage des formateurs. Pour la grande majorité d'entre eux, l'alphabétisation est une nouvelle orientation professionnelle. Dès lors, Lire et Ecrire Bruxelles organise à leur intention une formation interne continuée (FIC) à raison d'une journée par semaine durant les deux années qui suivent la signature de leur contrat de travail. Comme toutes les conseillères pédagogiques de zone bruxelloises, j'assume une partie de cette formation, et ce sur différents contenus.

En 2009-2010, au terme de l'année de formation interne, une séance sur l'évaluation du parcours formatif est organisée. Les quatre conseillères pédagogiques de zone conçoivent ensemble cette séquence. Sous mon impulsion, et avec l'accord enthousiaste de mes collègues, nous décidons que cette évaluation prendra la forme d'un atelier d'écriture.

En optant pour un atelier d'écriture, notre objectif est de favoriser :

- un espace de prise de recul sur la formation écoulée ;
- un processus qui permet de passer en revue et de se retourner sur ce qui a été traité ;
- un travail créatif ;
- une démarche qui laisse des traces ;
- des moments ludiques d'écriture, qui sont rares, ou tellement balisés, dans notre quotidien de formateurs ;
- le témoignage d'un cheminement pédagogique.

L'écriture permet tout cela.

Nous choisissons dans cet atelier de travailler à partir de paysages de cartes postales. Ces paysages permettent des interprétations multiples et de diverses formes : métaphores, dictons, descriptions, narration, poésie, fiction, ... Ils obligent aussi à quitter l'évident et suggèrent des chemins détournés pour expliquer sa pensée ; ils surprennent et apportent un autre angle de vue.

J'animerai cette séquence d'écriture-évaluation un vendredi après-midi de juin. En voici le descriptif.

« À la manière d'un témoin privilégié »

Principes

- Tous capables
- Partage de ce qu'on produit/écrit
- L'orthographe importe peu
- L'animateur écrit aussi

Pistes

- Garder une trace de son parcours
- Écrire pour donner envie à d'autres
- Regarder dans le rétroviseur pour aller de l'avant
- Explorer la pratique de l'écriture pour évaluer

Déroulement

1. *Émergence*

- Parmi ces paysages de cartes postales, choisissez-en un qui évoque pour vous la formation de cette année. Avec des pastilles adhésives, collez la carte postale sur une feuille A4 et notez en dessous la légende. (10 min.) ¹
- On affiche et on lit à voix haute sa légende. (10 min.)



*Les fics sillonnent et jalonnent notre parcours
professionnel comme un cours d'eau qui
chemine entre les montagnes et abreuve les
vallées.*

1. Le timing proposé est indicatif.



J'ai choisi cette carte parce que j'ai encore besoin de temps pour pouvoir faire des liens entre les Fics, particulièrement celles en auto-socio-construction.



Après un moment de travail accompli, on peut se permettre un repos tel un soleil qui se couche.

2. *Glaneurs et glaneuses de mots*

- À travers tous les documents recueillis en formation cette année, glanez, prenez note d'une quinzaine de fragments (expressions, extraits courts,...) qui font sens pour vous, qui vous ont marqués, qui vous sont précieux pour votre métier de formateur. Notez-les sur des bandelettes. (20 min.)

- Lisez à voix haute ce que vous avez noté et mettez les bandelettes à disposition de tous sur les tables. (10 min.)

3. Écrire le livre de votre formation

- Nous allons écrire un texte pour témoigner de notre expérience de participants à la formation de cette année, un texte qui dit ce que nous avons vécu, ce que nous avons appris, ce que la formation nous a apporté pour notre travail de formateur. L'idée est d'ensuite rassembler ces textes en vue de réaliser l'introduction d'un livre qui raconterait notre formation en vue 'd'appâter' les participants de l'an prochain. Nous n'écrivons pas ce livre mais le vôtre pourrait se constituer des documents que vous avez reçus et des notes que vous avez prises tout au long de l'année.
- Pour commencer, choisissons ensemble un début qui serait le même pour tous. (5 min.)
- Écrivez votre texte à l'aide de fragments (minimum 5, maximum 10 ; les siens, et/ou ceux des autres) sur une ou deux feuilles A4, en laissant un espace de +/- 3 cm au-dessus de la première page. (20 min.)
- Passez le texte à votre voisin de droite qui le lit avec attention et bienveillance pour lui donner un titre qui le met en valeur. Il écrit le titre au-dessus du texte. (10 min.)
- Récupérez votre texte et lisez-le à voix haute en guise de partage. (15 min.)

4. Mettre la couverture avant les bœufs

Par groupe de trois, nous allons maintenant créer une page de couverture du livre de la formation² (30 min.).

- Sur des morceaux de feuilles de couleur, écrivez le titre du livre avec des fragments (repris de l'étape 3).
- Mettez cela en page en collant des cartes postales (parmi celles qui n'ont pas été choisies à l'étape 1) et votre titre sur une feuille A3.

2. Lors de l'animation, cette étape n'a pu être réalisée faute de temps.

Les feuilles A3 de chaque sous-groupe seront autant de projets de page de couverture de notre livre.

- Exposition des projets de couverture.

Suivi de l'atelier

Les textes écrits lors de cette séance d'évaluation ainsi que les cartes postales et leurs légendes ont été transmis à tous les participants dans le compte rendu de la dernière journée de la session de formation.

Les textes produits ont servi d'étape d'émergence lors de l'évaluation de la formation de l'année suivante. Avec comme consigne : « Voilà ce que vos prédécesseurs vous 'prédisaient' pour cette formation. Qu'en pensez-vous ? Avaient-ils vu juste ? ». L'évaluation s'est ensuite poursuivie avec une démarche différente.

En guise de conclusion

Les ateliers d'écriture jalonnent ma vie professionnelle de beaux et forts moments. De riches partages entre participants, apprenants, formateurs en puissance ou aguerris ont pu exister grâce à ces démarches. Participer à un atelier, écrire ensemble est et reste un processus fédérateur, construisant du lien entre humains de tous bords et origines qui, à ce moment-là, se dévoilant sous un jour nouveau, se découvrent mutuellement davantage.

Enfin, pour moi, en presque 20 ans, l'écriture a complètement changé de statut : d'acte professionnel technique, sec, cherchant l'efficacité, elle s'est transformée en gestes de communion, de création, d'évolution, de mouvement, de vie...

Véronique BONNER

Service pédagogique – Lire et Ecrire Bruxelles

L'atelier d'écriture, c'est penser ensemble

L'écriture c'est quelque chose à vivre, quelque chose qui voyage entre le cœur, la pensée, et le vécu. L'écriture en atelier, c'est agrémenter ce voyage d'allers et retours entre individuel et collectif. Les vécus se partagent, les pensées se frottent, s'apprivoisent, se contournent, se croisent, ... s'ouvrent à d'autres chemins ; les cœurs qui en sont touchés se découvrent autrement et se transforment. Quand je dis cela à ceux qui me demandent en quoi consiste un atelier d'écriture, ils ouvrent généralement de grands yeux et je sens bien que ce n'est pas vraiment l'explication qu'ils attendaient. Alors je les invite à venir vivre l'aventure.

par **Pascale
LASSABLIÈRE**

« Au commencement il y a à déposer les mots comme on dépose les armes au moment de faire alliance, à dessiner les mots comme on cherche de nuit avec ses doigts le contour d'un visage aimé, comme on exhume en frissonnant ses courbures rayonnantes. C'est en passant par l'illisible que l'écriture se fait révélation. »¹

Tous capables de penser... donc d'écrire

En la considérant au sens large, Wikipédia définit la pensée comme « une activité psychique consciente dans son ensemble ; des processus par lesquels l'être humain élabore, au contact de la réalité, des concepts qu'il associe pour créer, apprendre et agir »².

1. Anne ZALI, conservatrice à la Bibliothèque nationale de France à propos des œuvres de Roger DRUET.

2. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Pensée>

Tout le monde est capable de penser. Tout le monde se fait un avis sur ce qu'il vit et ce qui l'entoure... et avec l'expérience, tout le monde se forge sa ou ses conceptions des choses pour avancer dans la vie. Le fait d'écrire ce que l'on pense rend la pensée concrète. Les participants, au fur et à mesure des ateliers, deviennent de plus en plus précis, plus exigeants dans leur formulation. L'essentiel est d'être fidèle à soi-même et d'être compris en étant lu par d'autres.

Pour écrire ce que l'on pense, il faut lutter contre l'envie de contrôler l'écrit, ce qui signifie se défaire de ce qu'on a parfois appris à l'école : écrire bien, écrire beau, écrire ce qu'il faut. Il s'agit d'abord d'accepter les premières idées comme elles viennent, car si elles arrivent, c'est qu'il y a une raison... et souvent ces premières idées viennent de loin. Au fur et à mesure de l'écrit, la pensée se forge, les positions s'affirment et s'affinent. Quand on écrit, la pensée se présente comme dans un miroir et l'écriture la rend tangible.

En atelier d'écriture, il y a des moments où chacun est seul avec lui-même, et d'autres où tout est partagé. Les participants se relisent, ajoutent des détails, ou élaguent, précisent..., parfois ils se questionnent à deux ou trois avant le partage de lecture en groupe. Le souci n'est pas d'écrire quelque chose de beau, mais quelque chose qui sonne juste, en accord avec soi-même. Dans le miroir des uns et des autres, les pensées se réfléchissent et les images changent. Ces échanges et transformations sont passionnants à vivre.

Écriture quand tu nous tiens...

Ce n'est pas un hasard si l'écriture m'a rattrapée... jusqu'à ce qu'elle tienne aujourd'hui une place importante dans mes activités professionnelles. Inconditionnellement, elle reste une passion. En y repensant, c'est réellement une vieille compagne.

Depuis l'enfance l'écriture me fascine... mais une orthographe récalcitrante au début des primaires a bien failli m'en dégouter. Les images des albums de Martine m'ont d'abord donné envie de lire. *Martine en avion*... Ses voyages me faisaient rêver. Je vivais dans un village historiquement rural qui depuis les années 1900 avait accueilli en même temps qu'une usine de verrerie, des corons où vivaient les ouvriers et leurs familles. Entre ruralité et industrie, les rêves des enfants de mon âge étaient plus ou moins les mêmes. Nous vivions le temps tranquille des Trente Glorieuses et les premières vacances au bord de la mer. C'est par la puissance du rêve que l'envie m'est venue de recopier les livres de Martine. Ainsi j'avais l'impression de vivre ses aventures. Je voulais écrire plus vite, et plus 'beau'. Recopier Martine, c'était un entraînement agréable. Je considérais l'écriture dans son caractère calligraphique... et, en recopiant, je pouvais continuer de rêver sans me soucier de l'orthographe... Comme quoi, même un album aseptisé comme Martine peut avoir du bon.

Puis au collège, j'étais touchée par les premières approches de la littérature. Je n'ai pas échappé aux *Lettres de mon moulin*. Cela me paraissait lent, c'était presque une autre langue... Pourtant, j'étais sensible à quelques belles tournures. Puis, comme beaucoup d'élèves de mon village, j'ai été orientée vers le professionnel... Là, je découvrais un monde social urbain bien plus rude que le mien, où l'écriture n'avait de charme que dans les chansons que nous fredonnions. En cours, l'écriture se réduisait aux documents officiels, rédaction de factures, de virements, de documents administratifs... On nous préparait à être vendeur, aide-comptable ou secrétaire...

Après quelques mois de travail dans un commerce, j'ai très vite compris que la vie de vendeuse ne me correspondrait jamais. J'ai alors tenté un retour dans le général... ou presque, un baccalauréat technique en gestion et comptabilité. Les seuls cours qui me plaisaient étaient les cours de français, droit et philosophie. La découverte de Rousseau,

Montesquieu et Diderot fut un grand moment... Et puis, le *Roman de Renard*, Balzac, les poètes : Ronsard, Verlaine, Baudelaire... J'avais quelques années de plus que les autres et j'aimais ces lectures. J'aimais écrire, disserter, affiner mes arguments... Malgré des points d'avance accumulés en philo et en français, j'ai raté l'examen du baccalauréat sans avoir droit au rattrapage. Je me suis alors dirigée vers une formation professionnelle de monitrice-éducatrice pour l'enfance inadaptée.

J'ai travaillé ensuite quelques années dans une structure d'accueil d'enfants placés par décision de justice. J'organisais, entre autres, le soutien et l'accompagnement scolaire.

Puis, j'ai voyagé et habité dans quelques pays hors de ma France natale, pour arriver finalement en Belgique... C'est en Belgique que j'ai découvert l'alphabétisation. Après quelques mois comme volontaire, j'étais engagée à Lire et Ecrire Verviers comme formatrice dans un groupe d'adultes francophones. J'y rencontrais des apprenants pour qui l'écriture était un combat, une injustice à réparer après avoir vécu l'échec scolaire. À ce moment, j'ignorais tout des ateliers d'écriture. C'est en participant en 2006 à l'*Université de printemps* de Lire et Ecrire que j'ai découvert les ateliers d'écriture avec Odette et Michel Neumayer. À cette formation, j'ai pu pour la première fois faire des liens entre mon rapport à l'écriture et mon origine sociale. J'y ai aussi compris ce que j'avais envie de vivre professionnellement.

La place de l'atelier d'écriture en alphabétisation

Souvent en alpha, on donne la priorité aux écrits que l'on dit 'fonctionnels' – remplir un virement, comprendre une facture – ou au côté technique de l'écriture – orthographe, grammaire et conjugaison. Aujourd'hui je suis convaincue que la priorité est ailleurs, dans la créativité, la capacité à écrire sa pensée. C'est ce qui fait prendre conscience de ce qu'on est, de ce qu'on renvoie aux autres, c'est ce qui permet de prendre du plaisir à écrire, et c'est ce qui fait grandir.

Quand on se sent capable d'écrire, le côté administratif du quotidien n'est plus vécu comme un problème.

Les apprenants que je rencontrais avaient une demande pour apprendre à remplir un virement, savoir se servir d'un *Bancontact*, gérer un budget, comprendre une facture... et pour « avoir les bases », comme ils disaient, « reprendre tout depuis le début ». La préoccupation principale était d'abord de s'en sortir avec les écrits administratifs du quotidien. Ils attendaient aussi de refaire ce qui n'avait pas marché dans leur parcours scolaire... « jusqu'à ce que ça rentre ». Il y avait chez eux quelque chose de l'ordre de la survie. Nous étions loin de la pensée... et du plaisir d'écrire.

Il fallait prendre en compte cette demande. Nous avons travaillé le contrat de bail, la facture d'*Electrabel*, comment remplir un virement... Cela apportait une certaine satisfaction, comme si ces écrits étaient en quelque sorte démystifiés. Ces écrits qu'il leur arrivait de jeter à la poubelle, simplement pour ne plus les voir, parce qu'ils étaient souvent porteurs de mauvaises nouvelles... une manière aussi de ne plus en avoir peur.

Je constatais cependant que dans ce que nous faisons, il manquait l'intérêt pour l'écriture... et j'étais convaincue que travailler à partir de ces documents n'aidait pas à se sentir capable d'écrire. C'était comme si écrire était un acte réservé aux autres, ceux qui ont étudié, « pour les intellectuels », comme je l'ai entendu dire parfois. J'avais l'impression qu'écrire était quelque chose à rattraper sans y arriver vraiment. Même si l'ambiance était bonne dans le groupe, et l'implication forte pour apprendre, il y avait comme un sentiment d'éternelle insatisfaction. J'avais envie de questionner cette insatisfaction...

J'ai commencé l'année 2005 en posant une question bien large : qu'avez-vous envie de faire cette année ? À cette époque, des apprenants du groupe se mobilisaient en sensibilisation dans la régionale de Ver-

viers. Le groupe a proposé, presque à l'unanimité, d'écrire un livre, un livre qui parlerait de l'illettrisme³. Cette proposition arrivait sans doute à un moment qui correspondait à une prise de conscience du groupe, à une envie des participants d'écrire ce que l'illettrisme représentait dans leur vie quotidienne, du poids du ressenti, et de ce qu'ils faisaient pour s'en sortir malgré tout.

Je ne m'étais pas encore formée aux ateliers d'écriture. Mon souci était de trouver des démarches qui permettraient de rendre possible la production écrite. Je me suis basée sur quelques jeux d'écriture trouvés sur le net, des acrostiches à partir de mots générateurs, et surtout sur ce que les apprenants avaient envie de partager. Je n'avais jamais écrit de livre. Nous avons cherché ensemble, ce qui nous a amenés hors des murs de Lire et Ecrire, à rencontrer un libraire, un éditeur, des écrivains... C'est un projet qui a généré beaucoup de force dans le groupe.

Et le plaisir d'écrire est arrivé, pas à pas, au fil des textes. Des apprenants écrivaient chez eux, arrivaient avec des propositions. Au niveau de l'apprentissage de l'écriture, des avancées se produisaient sans que je puisse vraiment les expliquer. Des apprenants se mettaient à couper les mots au bon endroit, réalisaient ce qu'était une phrase, d'autres reconnaissaient verbes, noms et adjectifs... L'orthographe et la grammaire se ressentaient, elles devenaient physiquement sensibles, même si les apprenants n'utilisaient pas de métalangage. J'avais passé du temps auparavant à chercher des activités pour faire comprendre ce qu'était une phrase, comment on la reconnaissait... Beaucoup d'apprenants disaient en parlant d'une phrase qu'elle commence par une majuscule et se termine par un point. Quant à savoir son utilité,

3. Pour en savoir plus sur ce projet, voir : Pascale HILHORST, « L'illettrisme, il faut le vivre... ». *Quand des apprenants prennent l'initiative de se dire au travers d'un livre*, in *Journal de l'alpha*, n°153, juin-juillet 2006, pp. 52-57.

c'était autre chose... Par la pratique de l'écriture, la phrase prenait un véritable sens. Les apprenants prenaient conscience qu'écrire une phrase longue ou courte importe peu, tout dépend de ce que l'on veut dire. De même la conjugaison prenait une toute autre résonance. C'était situer l'action qui était important, la conjugaison devenait un outil à leur disposition. La finalité était le sens de l'écrit, non la maîtrise de la conjugaison. Ce faisant, les apprenants maniaient emploi des temps et accord des verbes, et s'en rendaient compte. Certains disaient : « *C'est que je deviens bon, maintenant !* »...

Après ce premier projet d'écriture, je n'ai plus jamais proposé d'exercices d'orthographe, de grammaire ni de conjugaison. L'année suivante, je me formais aux ateliers d'écriture et ce que je vivais confirmait ce que je pensais. En plus, la formation me donnait d'autres outils pour créer des démarches facilitant l'écriture. J'ai vu qu'écrire en atelier pouvait s'adapter à de nombreuses situations et demandes. L'authenticité exprimée et l'humanité vécue dans ces formations m'ont beaucoup marquée. L'ouverture à la poésie, à l'art plastique, à la philosophie étaient au service de la réflexion collective et participaient à une pensée qui se construisait pas à pas, au fil des expériences partagées.

J'avais dans le même temps la possibilité de proposer un atelier d'écriture intergroupe. Une après-midi par semaine, des apprenants de différents groupes se retrouvaient pour écrire ensemble. Le seul prérequis était de pouvoir communiquer un minimum en français et de savoir recopier un mot. Ce groupe était très hétérogène. Il y avait des apprenants qui écrivaient, avec un gros problème de dyslexie ou d'orthographe, et d'autres, grands débutants, qui n'étaient jamais allés à l'école. Cela n'a jamais posé problème. Les apprenants en grande difficulté pour écrire produisaient bien souvent des écrits bruts avec une grande puissance poétique.

En atelier tout est mis en partage. Petit à petit, les murs se peuplent de listes de mots. Les participants sont encouragés à ‘copiller’ leur voisin, proche ou lointain. On peut se lever pour aller lire au-dessus de l'épaule de l'un ou de l'autre et aller piocher quelques mots. Tous les mots sont utiles, même ceux que l'on jette. Ce qui est intéressant – et on l'écrit quelquefois – c'est pourquoi on les jette. Il y a toujours une phase importante de préparation à l'écriture pendant laquelle se construit collectivement ce capital de mots, d'expressions, de fragments en tous genres. On écrit sur des *Post-it* aussi. Tout est mis à la disposition de chacun. Au moment de l'écriture, on entend en général un silence bruyant de concentration... et de crayons qui se promènent plus ou moins vite sur la feuille. Le moment magique reste le partage de lecture. C'est dans cet atelier que j'ai commencé à entendre des apprenants dire « *moi qui croyais que je ne savais pas écrire* », en étant surpris de ce qu'ils pouvaient produire.

Être animateur d'un atelier d'écriture, une posture particulière...

En atelier d'écriture, l'animateur n'est pas un expert de la langue, il anime. Son expertise se situe dans la dynamique du groupe, dans la capacité à créer des démarches à vivre, permettant aux participants de faire des liens, facilitant la production d'écriture. Il faut qu'au moment d'écrire, les participants en ressentent l'envie, que les mots se bousculent dans leur tête. Je pense également que l'animateur doit être lui-même participant, doit écrire lui aussi. Cela lui permet de se positionner à parité avec les participants, de ‘se mouiller’ en quelque sorte.

Pour animer un atelier, je pars d'une thématique. Elle peut venir de ce que les participants apportent, de leurs préoccupations... ou d'un fait de société, d'une réflexion... Généralement les ateliers portent un titre, se nourrissent de biographies, de citations, d'extraits de livres, de paroles d'artistes, de poètes, de philosophes... Tous savent qu'à la fin il y aura

un moment d'écriture personnelle et de partage de lecture où les textes seront offerts au groupe. Et c'est ce qu'ils viennent chercher. C'est toujours un moment riche en émotions. Mais chacun ne lit son texte que s'il le veut. Il faut du courage parfois pour oser lire ce qu'on a écrit. Si de nouveaux participants hésitent la première fois, le plaisir ressenti à l'écoute des autres donne souvent envie de lire sa propre production.

... quel que soit le public

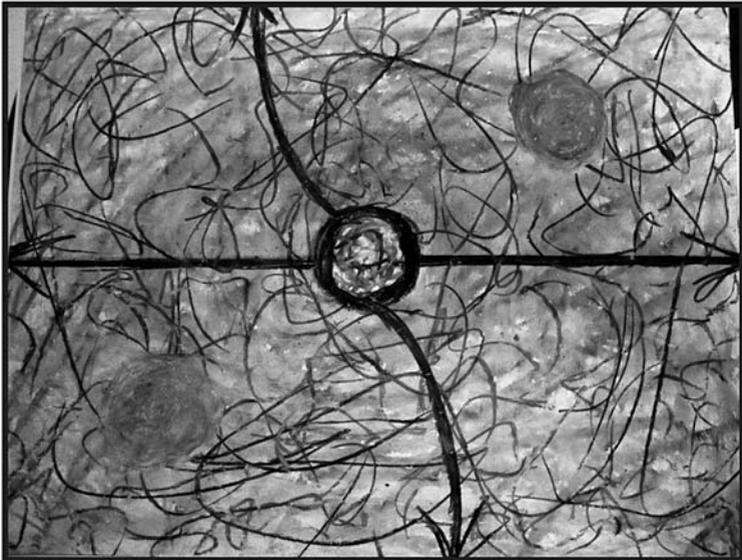
Il y a trois ans, avec deux amis, nous avons créé à Verviers une association d'atelier d'écriture intergénérationnel ⁴ ouvert à tous, pour le plaisir d'écrire. L'objectif était de rassembler des personnes de différents horizons culturels et sociaux, de tous âges, et de lutter contre la solitude de ceux qui n'ont pas de travail ou d'occupation. Cet atelier, que nous avons appelé *Écrit'haut*, fonctionne deux fois par mois en matinée... et les participants attendent régulièrement devant la porte à 8h30 alors que nous commençons à 9h...

Les personnes sont arrivées doucement, par le bouche à oreille principalement. L'atelier rassemble actuellement une quinzaine de participants entre 20 et 70 ans, en passant par presque toutes les tranches d'âge. Certains, dans des situations de vie précaires, placent l'atelier dans leurs priorités. Pour ces participants, l'atelier permet de rétablir l'estime de soi, c'est une véritable force pour affronter le quotidien. Nous avons également constaté que des participants se créaient de nouvelles relations, se voyaient en dehors de l'atelier.

D'autres ont demandé du prêt de matériel et quelques idées pour proposer des démarches d'écriture dans d'autres associations où ils sont en formation. Petit à petit, *Écrit'haut* est devenu leur atelier.

4. AEI (Atelier Ecriture Intergénérationnel asbl), rue des Cloutiers 12, 4801 Stembert (Verviers), aeiasbl@hotmail.be

Avec cette association, nous avons également organisé des ateliers d'écriture à la prison de Verviers... jusqu'à sa fermeture, il y a quelques mois. En prison, tous les travers de la société sont exacerbés : l'injustice, l'humiliation, la violence,... Et surtout la collectivité n'y est

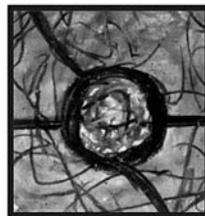


Du point de vue de toute une vie dans un point
Je me dis que l'éternité ce n'est rien
Tellement la vie c'est fou
Et qu'un point c'est tout

Du point de vue de toute une vie dans un point
Je me dis que l'éternité ce n'est rien
Que la vie c'est tropico, tellement trop fou
Et qu'un point c'est tout (poil au cou)

Un peu de tout, beaucoup de rien
Un point c'est tout

Benoit



« Viens dans ma culture... Entre identité et filiations... Dans les traits des écritures »,
Atelier Ecriture Intergénérationnel, février 2011



« Être ou avoir ? Avoir ou être ? Un trait d'union entre le peuple des Turkanas et les photos du quotidien belge de Jim Sukay », AEI, mars 2011

que de fait. En prison, toute l'importance est focalisée sur l'individu et sur sa peine. Dans ce cadre, l'atelier avait pour objectif de permettre aux participants de vivre une expérience collective dans une ambiance bienveillante et constructive.

Il a fallu plusieurs semaines pour gagner la confiance de certains. Là aussi nous avons des participants en difficulté avec l'écrit et d'autres non. Nous avons tout de suite indiqué que l'intérêt était dans le partage de la pensée. Là aussi les écrits bruts et puissants de ceux qui ne peuvent s'embarrasser de mots superflus ont impressionné les bavards en écriture. C'est en prison que j'ai le plus ressenti la puissance des mots.



Ma ligne est désespérément en quête
du bonheur, même si son tracé est
révélateur.

Elle monte pour atteindre l'Homme
dans sa grandeur.

Parfois elle descend sous l'influence
du charmeur.

Elle s'entremêle souvent croyant
trouver l'âme sœur.

Elle tourbillonne, s'attache,
s'embrouille entre légèreté et douceur.

Tantôt elle sombre dans une
profonde noirceur.

Tantôt elle jaillit fièrement dans la
lueur.

Elle se fond timidement dans les
couleurs, parce qu'elle est d'ici et
d'ailleurs.

Quand elle s'étale devant le discours du penseur, c'est pour mieux écouter sa propre
rancœur.

Et quand elle conteste face à l'opresseur, c'est pour mieux se moquer de ses juges
accusateurs.

Elle se dresse alors comme un pénis en chaleur.

Non elle n'est pas rebelle et rien de provocateur.

C'est juste une rime dans le collimateur.

Elle pensait être une abeille qui vole de fleur en fleur,

Mais la prison a freiné son ardeur.

Et si son parcours est plein d'obstacles et d'erreurs,

C'est pour apprendre que son essence est faite de joies et de douleurs.

Maintenant elle se sent mieux dans son malheur

Car elle est en paix avec son dessinateur.



Mohamed

« L'aventure d'être en vie... En compagnie d'Henri Michaux », AEI, juin 2011

L'atelier a d'abord été un moyen de découvrir des artistes, de partager autour de concepts philosophiques (le rapport entre connaissance et croyance, la liberté, le pouvoir...), de se découvrir des talents de plasticien ou de poète. Puis, petit à petit, la participation est devenue régulière. Nous avions entre 8 et 12 participants à chaque atelier. En 2011, quand Verviers a été désignée *Ville des mots* dans le cadre de *La langue française en fête*⁵, j'ai proposé au groupe de participer à cette manifestation en organisant une exposition. Les œuvres produites dans l'atelier y seraient présentées en duos, chacun composé d'un texte et d'une photo d'une production plastique. Tous les détenus étaient partants. Cette exposition était aussi un moyen de lutter contre l'image négative qui pèse sur le détenu. À la sortie de l'exposition, un livre d'or était installé pour que le public puisse réagir. Les remarques ont dans l'ensemble été positives et nous avons lu ce carnet en atelier... ce qui a donné lieu à d'autres ateliers, d'autres expériences à vivre. Des détenus transférés ont aussi continué à nous écrire...

Cet atelier, comme les autres, nous montre que ce n'est pas pour rien qu'écrire rime avec plaisir. L'écriture en atelier est un possible pour ressentir le plaisir d'écrire... parce que l'écriture y est non jugée, qu'elle est partagée et qu'elle nourrit la pensée de chacun et de tous...

Pascale LASSABLIÈRE

Lire et Ecrire Verviers

5. Manifestation organisée par la Communauté française : www.lalanguefrancaiseenfete.be

« Il est comment ton Bruxelles ? »

Cela fait de nombreuses années que Mariska Forrest et moi intervenons ensemble dans des projets où nous articulons écriture et arts plastiques. Chaque projet est l'occasion de cocréer et de coanimer des ateliers autour d'une problématique. Cette fois, il s'agissait d'interroger le territoire, de creuser ce qui est connu et inconnu, ce qui est lieux et contours, ce qui est intime et public.

Pour écrire cet article, nous nous sommes raconté le projet, nous nous sommes redit ce qui à nos yeux est essentiel, nous a particulièrement touchées, étonnées, mais aussi ce que nous tirons comme leçon de cette expérience.

*par Karyne
WATTIAUX*

Un projet comme celui que nous allons déplier ici est une triple aventure :

- celle d'un duo (le nôtre, une formatrice et une plasticienne) qui doit trouver des manières de travailler ensemble pour que d'autres expérimentent l'inhabituel, un duo dont la richesse est de tirer parti de la singularité de chacune pour construire quelque chose que ni l'une ni l'autre ne ferait seule ;
- celle d'un groupe de personnes en formation qui sont mises en situation de mettre les mains et la tête à la pâte pour s'essayer à des choses nouvelles ;
- celle d'un projet que l'on a défini au préalable et qui va se reformuler dans l'action et avec les acteurs tout au long de sa mise en œuvre.

1. Avant que le projet ne commence

Lors de la présentation aux apprenants, je raconte l'histoire de Marco Polo, une métaphore qui sous-tend tout le projet.

Année 1200 à Venise. Un marchand et son fils de 10 ans, Marco Polo, partent pour un très long voyage. Marco Polo aura l'âge d'homme quand ils rentreront. Durant cette période, tout en faisant quelques passages à Venise, ils vont jusqu'aux confins de la Mongolie et rencontrent le Grand Khan, empereur d'un immense territoire.

Plus tard, Marco Polo retourne voir le Grand Khan et devient en quelque sorte son émissaire. Il a pour mission de ramener des récits et des objets de toutes sortes pour que le Grand Khan puisse se faire une idée de la vie sur son immense territoire.

Marco Polo voyage très longtemps dans ces contrées immenses, durant des années et des années. Il vient régulièrement rapporter au Grand Khan tout ce qu'il a vu, entendu, touché, goûté... pour que ce dernier puisse s'imaginer ces territoires.

De retour à Venise, après un combat, il se retrouve en prison. C'est là qu'il raconte toute son histoire à un homme. L'homme décide d'écrire tout ce que Marco Polo lui a raconté. C'est ainsi que nous connaissons son histoire. Mais ce que nous ne savons pas, c'est la part d'invention dans ce récit. Marco Polo a peut-être tout inventé. Nul ne sait.

Des questions fusent : « C'est où la Mongolie ? » « Quel était le territoire du Grand Khan ? » « Où est allé Marco Polo ? ». C'est l'occasion de commencer une affiche avec les questions et les réflexions. Celles-ci seront traitées en dehors de l'atelier, durant d'autres moments de formation. Une autre affiche reprendra au fur et à mesure les nouveaux mots comme Marco Polo, la Mongolie, un émissaire... Ces deux affiches se rempliront durant les ateliers.

Mais revenons au projet. Nous annonçons aux participants que durant les ateliers ils seront, comme Marco Polo, des explorateurs. Comme ils habitent tous Bruxelles, leur territoire commun sera le grand Bruxelles, c'est-à-dire les 19 communes de l'agglomération bruxelloise. Nous leur disons aussi qu'ils écriront, liront, produiront des choses, découvriront des écrits d'auteurs et le travail de plasticiens. Et que deux autres groupes vivent les mêmes ateliers. Nous leur proposons de s'échanger du courrier et de se rencontrer en fin de projet.

Je dépose une grande carte plastifiée de Bruxelles sur le sol. C'est notre territoire de travail, les deux autres associations qui travaillent sur le même projet y sont pointées. « Et vous, où êtes-vous sur la carte ? » C'est une première expérience. La plupart n'ont jamais vu une carte de Bruxelles et tous découvrent pour la première fois cette grande carte de 2 m². Certains reconnaissent des éléments, le métro, le canal, et à partir de là, peu à peu retrouvent l'endroit où ils sont en formation.

Avant de leur laisser la parole nous explicitons quelques règles de fonctionnement ¹.

Ensuite émergent quelques réflexions et questions comme : « Est-ce qu'on va sortir ? À quoi va servir de faire ça ? » « Pour vous aussi alors c'est une expérience, vous ne l'avez jamais fait ? » « Ça me donne envie. » Nous répondons brièvement à l'une ou l'autre question : « Nous ne partirons pas réellement en voyage. Par contre, nous nous servirons de tout ce que nous avons déjà vu, entendu, trouvé,... à Bruxelles. Quant à apprendre, il y aura plein de moments où l'on écrira, lira, parlera durant le projet. À la fin de chaque atelier, nous prendrons ensemble un moment pour noter ce que l'on a appris, découvert, en quoi on est étonné... ».

Nous nous quittons avec l'envie de revenir.

1. Voir : « *Quelques règles pour assurer le bon déroulement d'un atelier* », pp. 28-30.

Remarque

Cet avant projet est essentiel. On oublie trop souvent – et je l’ai fait, c’est comme cela que je mesure la différence – de présenter le projet aux participants. C’est important qu’ils puissent le questionner. S’ils décident d’y participer, ils y adhèrent. Sinon, c’est que ce n’est pas le moment pour eux ou qu’il y a lieu de faire des aménagements...

2. Pendant le projet, d’atelier en atelier

Les trois premiers ateliers permettent :

- d’explorer les cartes, les trajets, la perception ;
- d’expérimenter des techniques artistiques et l’écriture.

Les deux derniers ateliers sont plus explicitement centrés sur :

- la recherche par chacun de ce que Bruxelles est pour lui ;
- les réalisations pour dire aux autres son Bruxelles.

Atelier 1 : Les cartes, s’y retrouver et s’y promener

Dès le premier atelier, nous annonçons aux participants que bientôt, lors de notre troisième rencontre, nous irons travailler dans un atelier, chez Mariska, aux Ateliers de la Banane, rue du Métal. C’est l’occasion de ressortir la grande carte de Bruxelles. On retrouve où on est : c’est facile, le petit autocollant que nous avons collé est toujours là. Par contre, trouver la rue du Métal n’est pas chose aisée. Heureusement, Saïda habite Saint-Gilles. On est tout de suite moins perdu ! Il faudra quand même un certain temps pour trouver cette petite rue que personne ne connaît.

On regarde d’un peu plus près la carte, on se demande ce que peut être ceci ou cela, certains savent et expliquent, et si personne ne sait, je raconte : la petite ceinture, le haut et le bas de la ville, le canal comme une coupure... Ils retrouvent la gare du Nord et celle du Midi. On se demande pourquoi elles s’appellent comme ça. Cela peut paraître évident, mais pour ces personnes, c’est la première fois

qu'elles réalisent qu'on peut voir où se trouve le nord sur une carte. Pour un des participants, ce moment restera une grande révélation.

Ensuite, je sors d'autres cartes et nous refaisons ce travail de repérage à partir de ce que chacun connaît. Un travail de comparaison, de zoom aussi, que permettent les échelles différentes utilisées pour chacune des cartes. De récit encore à partir d'un itinéraire que l'on aime prendre et sur lequel on ajoutera des *Post-it* pour dire à l'autre ce que l'on voit, entend, sent sur ce chemin. Comme une invitation à venir s'y promener...

... un itinéraire que l'on aime prendre et sur lequel on ajoute des *Post-it* pour dire à l'autre ce que l'on voit, entend, sent sur ce chemin.



Photo : Les Ateliers de la Banane

Voici ce que l'un ou l'autre a dit lors de l'évaluation qui a clôturé ce premier atelier :

- « Aujourd'hui, j'ai découvert que la Cité Modèle est facile à trouver. »
- « On a fait quelque chose de nouveau. Je ne sais pas trouver mon adresse sur une carte. »
- « J'ai appris comment je peux situer les places importantes dans mon quartier. »
- « Chacun a montré où il habite, j'aime connaître les autres endroits. »
- « J'ai appris comment on dessine la carte et comment on cherche les rues près de notre rue. »

Des mots qui en disent long sur le plaisir, la découverte, le bonheur de se projeter sur des cartes et d'y chercher sa maison ou d'autres endroits que l'on fréquente. Une personne nous disait : « Voilà maintenant je sais que je suis là, je sais où sont les places, les rues, les autres. » C'est toujours un moment d'émotion que de voir un autre s'y retrouver, retrouver ce qu'il connaît et oser s'interroger sur toutes les parties qui lui sont encore inconnues. La carte n'est plus un espace hostile, inconnu, stressant, mais un monde à connaître et à explorer. Lire des cartes pour y écrire ses promenades, ses connaissances, ses sensations...

Atelier 2 : Les trajets

Les cartes de Bruxelles sont rangées dans un coin de l'atelier. Plus de repère sous les yeux mais les trajets que nous avons explorés sur les cartes sont dans notre mémoire.

Trajet 1 : Les yeux fermés, mine de plomb sur papier calque

Les participants ont une feuille de calque et une mine de plomb devant eux, sur la table. Nous faisons des essais pour apprivoiser la mine de plomb. Les yeux fermés, ils dessinent le trajet de chez eux au lieu de formation. Dans le noir, ils sont mentalement dans le chemin qu'ils prennent tous les jours. Il y a beaucoup de calme dans la pièce. Ils font confiance aux autres pour accepter de fermer les yeux. La main bouge à la même vitesse que leur marche virtuelle. Quand ils ouvrent les yeux, il faut d'abord se réhabituer à la lumière, pour ensuite découvrir le tracé. Seul un trait subsiste. Les lumières, les sons, ce qu'ils ont vu reste dans leur mémoire.

Surprise, étonnement. C'est différent de ce que j'ai dans ma mémoire. Chacun raconte son trajet, l'effet que cela lui a fait de dessiner les yeux fermés.

Les yeux fermés,
ils dessinent le trajet
de chez eux
au lieu de formation.

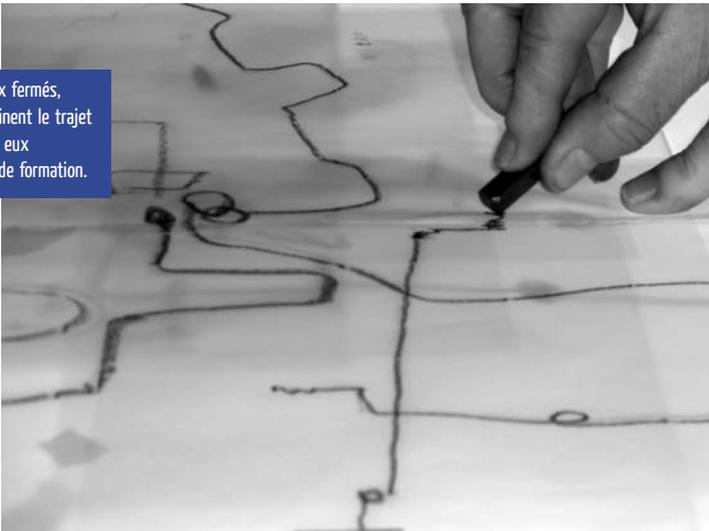


Photo : Les Ateliers de la Banane

Les trajets sont collés sur une vitre en superposant le point qui représente le lieu de formation. Ensuite, une nouvelle feuille de calque est posée sur l'ensemble des trajets. Chacun, à son tour, décalque sur cette feuille son trajet. Nous avons créé une nouvelle carte.



Les trajets sont collés sur une vitre en superposant le point qui représente le lieu de formation.

Photo : Les Ateliers de la Banane

Trajet 2 : Les trois dimensions, fil de fer

La région de Bruxelles est vallonnée. Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore approché les dénivèlements. Comment tracer, rendre les dénivelés d'une trajectoire sans utiliser les courbes de niveau ?

À l'aide de fil de fer et de pinces, chacun trace son trajet, toujours le même. La longueur du fil de fer est illimitée. Des raccords sont possibles. Du collant de couleur permet de marquer des points de passage du trajet. Il faut gérer le tracé et aussi l'espace, être attentif au voisin, alors que l'on ne maîtrise pas ce fil. Il faut également apprivoiser les différentes pinces. Elles ont toutes leur spécificité : elles

À l'aide de fil de fer et de pinces, chacun trace son trajet, toujours le même.



Photo : Les Ateliers de la Banane

coupent, plient, tordent, serrent... Certaines femmes en utilisent pour la première fois. Lors de l'évaluation finale, une femme dira : « J'en ai utilisé une pour la première fois à la maison pour fermer une fenêtre. J'ai osé utiliser des outils. J'aime faire avec les mains. »

Trajet 3 : Sur une grande feuille au mur, fusain, sanguine et acrylique de couleur

Nous quittons la position assise. Devant chacun, une feuille beaucoup plus grande que la feuille d'un cahier. Au milieu de la pièce, une table avec du fusain, de la sanguine, de l'acrylique et des pinceaux. Ils peignent le même trajet en indiquant par où ils passent. Pour la plupart, c'est la première fois qu'ils peignent, debout, sur une grande surface et avec des matériaux nouveaux. Bien que seuls devant leur surface, ils se retrouvent régulièrement autour de la table de matériel. Le travail est ponctué régulièrement de moments d'arrêt. Ils quittent leur peinture, prennent du recul, regardent l'avancement des autres peintures. Chacun reprend son travail, nourri de ses observations.



Chacun peint son trajet
en indiquant par où
il passe.

Photo : Les Ateliers de la Banane

J'aime particulièrement être le témoin privilégié d'une œuvre qui se construit. J'ai du recul (je regarde et je ne dessine pas). Cela me permet, comme n'importe qui se trouvant dans cette situation, d'observer ce qui est en train de se faire, de voir des choses que la personne, qui a toute son attention et son nez collé à ce qu'elle fait, ne voit pas.

Après tous ces trajets, nous découvrons le travail de Marie Christine Katz², plasticienne qui comme nous explore la marche, les trajets dans les grandes villes.

Remarques

- Certains sont plus à l'aise avec tel ou tel matériau. Je pense à la dextérité d'un participant quand il utilisait les pinces et le fil de fer. Les autres le regardaient faire, en se demandant comment il faisait cela aussi facilement. Cet homme nous a dit avoir déjà utilisé ces outils dans la plomberie.
- Le fait d'expérimenter des matières et des matériaux multiples nous permet de faire des choix pour traduire au plus près ce que nous voulons exprimer, donner à voir.

2. www.mariechristine.com

Atelier 3 : Lecture et production de textes

Les personnes qui participent aux ateliers arrivent à écrire lentement et à leur manière. Pour la lecture, c'est la même chose. Ce sont les débuts. Tout est encore difficile. Avant qu'ils commencent à écrire, je leur lis des textes d'auteurs en rapport avec ce que nous travaillons, comme une entrée en écriture, ou encore après, en prolongement de leurs productions. Dans les deux cas, la lecture de textes littéraires tisse des liens entre les mots de chacun et ceux de l'auteur. Quand on demande aux personnes quel effet leur fait un texte, elles parlent de l'écriture, du choix des mots, des sons. Et cela très naturellement, sans qu'il n'y ait d'explication de texte. Juste l'expérimentation de l'écoute et de l'écriture.

Un extrait de l'ouvrage *L'acteur flottant* de Yoshi Oida³ donne le ton par rapport aux perceptions que nous allons explorer dans ce troisième atelier. Je lis quatre fois le texte. Une fois comme ça, pour la musique ; une fois pour les mots qu'on ne comprend pas (on se les explique et on les note sur la feuille de mots nouveaux que l'on complète à chaque séance) ; une fois pour une compréhension plus globale de phrases ou de parties de texte ; et enfin, juste pour l'effet que le texte produit.

Après cela, nous faisons à notre tour des listes communes de choses qui font qu'en s'éveillant, on sait qu'on est à Bruxelles : une liste de choses que l'on entend en s'éveillant, une liste de choses que l'on sent en s'éveillant, une liste des choses que l'on voit en s'éveillant.

Ces listes serviront de points de départ à l'écriture des perceptions le long d'itinéraires choisis. D'autres listes communes donneront des mots pour poursuivre des phrases : « Parfois je vais... » « Jamais je n'irai... » « Quelquefois... » « Souvent... ». Les phrases trouvent alors leur place. Peu à peu, des textes personnels ou à plusieurs voix apparaissent.

3. Yoshi OIDA, *L'acteur flottant*, Actes Sud, 1992.



Photo : Les Ateliers de la Banane

Dans l'atelier, on n'écrit jamais seul, les mots de tous sont partout : affiches, listes de mots communs,...

*Bruxelles c'est il pleut
bâtiments trop hauts
tram
bus
métro
circulation
taxi
hôpital
Bruxelles, c'est restaurant du cœur
trop de monde
pavé
le ciel
parc
panneau
canal
école
Bruxelles ça monte et ça descend*

Il est par ailleurs permis, voire obligatoire, de faire des fautes. Si on s'arrête pour rechercher comment s'écrit un mot, la phrase s'en va, elle aussi. Ce sont les phrases, le texte que l'on privilégie ici. Les textes seront travaillés pour l'orthographe à un autre moment.

Tous les textes sont lus, donnés aux autres. Souvent, c'est moi qui les lis pour que les participants entendent le rythme du texte, et non les difficultés de lecture.

Lors de l'évaluation finale, les participants se souviennent des lectures et des textes qu'ils ont écrits :

- « Se rappeler les textes que tu as lus, les avoir avec soi. »
- « Un voyageur qui a découvert plusieurs choses, des espaces dans la ville. »
- « En écrivant, je voyage dans l'esprit, par l'odeur, la vue, je suis dans mon quartier. »
- « J'ai écrit comment je sais que je suis à Bruxelles. C'est beau. »
- « En écrivant, j'ai découvert que je ne sors pas beaucoup. »

Atelier 4 : Les objets, une première manière de dire son Bruxelles

Une table pleine de petits objets en tous genres. Nous ne les avons pas choisis. Une amie qui garde tout est heureuse de nous fournir des caisses de brocolis, comme on dit à Bruxelles. Une consigne : chacun choisit trois objets qui pour lui représentent Bruxelles, son Bruxelles, pas celui des touristes mais celui de l'habitant qu'il est, comme Marco Polo ramenait des choses au Grand Khan pour lui raconter son empire.

Les participants ne s'étonnent plus de rien. Ils s'adonnent avec plaisir à la découverte et à la recherche de ce qui leur convient. Pour l'un, ce sera une chaussure d'enfant parce qu'il y a beaucoup d'enfants à Bruxelles ; pour l'autre, un cadre parce que c'est ici qu'elle s'est mariée ; ou encore un œuf parce qu'il y a beaucoup de pigeons à Bruxelles. Et puis aussi : un canard pour le canal, un bijou pour les quartiers chics, un crayon pour l'école, une fleur pour les parcs, un



Une table pleine de petits objets en tous genres...

Photo : Les Ateliers de la Banane

mortier pour le mélange des cultures... Les Bruxelles plus intimes se racontent pour une première fois à travers les objets. De la perception à la représentation, de l'idée à l'explication. Les premières images singulières de Bruxelles se confrontent.

Atelier 5 : Un monde à inventer, à construire

Nous continuons à creuser, ce qu'est Bruxelles pour chacun de nous. Un tour de table commence. Mon rôle est de questionner, de reformuler pour que peu à peu le Bruxelles de chacun adienne, se verbalise. La ville se dit, les facettes apparaissent, les points de vue se confrontent. Par moments, je prends le rôle d'animatrice de débat. Les sujets sont nombreux : les violences, le racisme, l'avant et le maintenant, le pourquoi c'est devenu ainsi, l'envie de sécurité, le plaisir du mélange des cultures, les quartiers où l'on se sent chez soi, les peurs de se perdre, les dangers pour les enfants, le besoin d'être au calme, la misère, les snacks comme au Maroc, les magasins comme au Mali... De ce moment un peu décousu jaillissent plein de paroles, d'avis, d'attachements... Ce que chacun veut montrer de Bruxelles devient plus clair. Pour l'une, l'effet que cela fait de se sentir perdue, de ne pas se retrouver (elle en pleure en le racontant) ; pour l'autre, une ville à la campagne ; pour d'autres encore, avant le calme et maintenant le chaos, les riches et les pauvres, trouver tous les produits comme au pays, des animaux partout mais des pigeons surtout, mon grenier c'est mon lieu...

Atelier 6 : Comment mettre son Bruxelles dans une boîte ?

Tout ce que nous avons fait dans les ateliers précédents nous conduit à la concrétisation par chacun de son Bruxelles. Un moment d'échange permet de raconter et de préciser son intention. Il est un passage obligé, important pour que chacun s'approprie vraiment son projet, pour que ce qu'il veut montrer de son Bruxelles soit bien clair pour lui, qu'il sache où il veut aller. Cela correspond au long processus qui aboutit à l'œuvre... même si ce temps peut être variable, personnel.

Temps 1 : Le montage de la boîte

Nous montons ensemble une boîte en carton, de celles que l'on utilise pour les envois postaux. Exercice difficile. Chacun manipule ce carton. Il le déplie, le replie, le tourne et le retourne dans tous les sens. Le volume commence à prendre forme, mais ça ne ressemble pas encore à une boîte. Nous rions beaucoup de nos maladresses. Ce temps à monter un carton avec des plis, pour arriver au volume, nous prépare à apprivoiser l'espace de travail. Nous nous aidons, sans faire à la place de l'autre. Ensemble nous trouvons la solution. La boîte est finalement construite.

Temps 2 : Nous découvrons le travail de deux artistes

L'atelier n'est pas un espace clos, il est relation avec le monde. Les participants sont en relation entre eux, avec le processus créatif, le projet, l'environnement. La rencontre avec des œuvres d'artistes nourrit le travail de création. Nous faisons des connexions pour ne pas isoler les différentes disciplines. En allant à la rencontre d'œuvres en lien avec le sujet travaillé en atelier, les participants surmontent souvent leurs préjugés sur l'art : « À quoi ça sert ? » « Ça veut dire quoi ? » ... Nous parlons des choses que l'on ressent, qui nous touchent. Ils ne sont pas seulement spectateurs, ils sont aussi acteurs. Ils font le lien entre les œuvres et leur œuvre. Ce qu'ils font est en lien avec d'autres œuvres, avec le monde.

Les deux artistes présentés abordent, chacun à leur façon, l'espace, la relation avec la ville, avec les objets.

Slinkachu

Cet artiste met en scène des situations dans un décor urbain, avec des figurines à toute petite échelle. Il photographie d'abord le paysage urbain en plan large, et ensuite en macro où il isole la scène. Il travaille sur l'anonymat, l'aliénation et la solitude inspirée par la ville. Après avoir abandonné ses petits personnages, parfois il revient des jours plus tard. Ils sont toujours là, personne ne les a vus.⁴

Bernard Pras

Nous sommes ici dans la construction et la déconstruction. Une accumulation d'objets, mis savamment en scène pour produire l'image que l'artiste veut produire. Ses photographies représentent un visage, une scène... en deux dimensions, comme une peinture. Nous découvrons comment ces images sont construites.⁵

Les deux œuvres que nous avons choisies ont un côté ludique. Elles sont faites d'objets en tous genres, mis en scène dans le but de produire une émotion, ou en tout cas un effet sur le spectateur. Le travail qui précède l'œuvre finale est issu d'une longue construction, d'étapes multiples. Comme notre projet.

4. <http://slinkachu.com>

5. www.bernardpras.fr

Temps 3 : Les réalisations

Chacun sait maintenant ce qu'il veut représenter et l'effet qu'il veut produire.

Au fur et à mesure de l'avancement du travail, nous cherchons ensemble des idées et des solutions techniques pour traduire ce qu'on veut montrer. Les participants se réapproprient des matériaux et continuent à puiser dans les objets à leur disposition. En les transformant, en les détournant, en les assemblant. Une salière devient un tronc d'arbre, une canette le tunnel du métro, un paillason une prairie, des bâtonnets de *Frisco* un plancher... Chacun développe son projet en manipulant et en expérimentant des formes, des couleurs, des volumes et des matériaux divers. Certains travaillent à deux autour d'un projet commun. L'espace de travail est l'intérieur de la boîte, fond et couvercle. Les boîtes seront exposées ouvertes mais il faut pouvoir les refermer. Les participants doivent donc régulièrement vérifier que ce qu'ils mettent dans la boîte n'empêche pas la fermeture.



L'espace de travail est l'intérieur de la boîte, fond et couvercle.

Photo : Les Ateliers de la Banane

Voici quelques-unes de leurs réalisations :

La boutique de luxe « Pépite de chocolat »

Elle aime beaucoup le chocolat, les magasins de luxe et tout ce qui brille. C'est donc tout naturellement que les chocolats trouveront leur place dans sa boutique de luxe. Pour représenter le chocolat, elle fait des essais, sur la pierre, dans la verdure, dans une église près des bougies ou des fleurs. Elle fait des mélanges pour trouver une couleur qui pour elle représente au mieux le chic.

Sur la table, les objets brillants sont nombreux. Elle voudrait les prendre tous pour sa boîte mais ce n'est pas possible. Nous discutons et rions beaucoup. Ensemble nous trouvons le nom de sa boutique : *Pépite de chocolat*.



L'ordre et le désordre, avant et après

Ici un travaille duo. L'un est nostalgique du Bruxelles des années 80. Il aimait les trams où le conducteur était accompagné d'un préposé au ticket. L'autre a découvert la Belgique par un village dans les Ardennes. Depuis qu'il est à Bruxelles, il ne s'habitue pas. Le métro est bruyant, sans lumière. Comment rendre l'ordre et le désordre ? Nous discutons beaucoup, nous avons difficile à concrétiser leur idées. Dans la cour de l'atelier, je pose alors, côté ombre, une chaise cassée. Et côté lumière, une même chaise, mais en bon état. Oui, c'est ça qu'ils veulent montrer.



En face de chez moi

En face de chez elle, il y a une tour. Elle se demande ce qui se passe derrière les fenêtres de cette tour. Elle parle de violences, plus précisément de violences conjugales. Surement qu'il doit y en avoir dans cette tour ! Mais comment montrer une scène de violence par une toute petite fenêtre ? Nous regardons dans une BD comment l'auteur arrive à attirer l'attention sur une scène en l'agrandissant. Dans sa boîte, elle peint alors une fenêtre de l'immeuble de la même couleur que l'intérieur de la pièce, comme pour dire que la scène se passe là.



Photo : Les Ateliers de la Banane

Les marrons et les pigeons des parcs

Elle trouve un marron sur la grande table. Il n'y a pas de marronniers en Turquie. À Bruxelles, il y a beaucoup de pigeons et les gens leur donne beaucoup de pain. Il y a aussi beaucoup de chats et de chiens. Pour fabriquer son arbre, elle se servira d'une salière à laquelle elle accrochera les feuilles.



Photo : Les Ateliers de la Banane

Lors d'un tour de table réalisé avant de se quitter, les apprenants diront :

- « Plus de mal ce matin, il fallait oser y aller et je ne savais pas quoi. Mais en faisant, c'est venu. »
- « Savoir un peu ce qu'on veut et puis en faisant, ça change. C'est des décisions l'une après l'autre. »
- « On travaille avec la tête calme parce qu'ici on participe tous. »
- « Oui, on travaille ensemble et même tous ensemble. On aide pour les boîtes des autres. »
- « Ça fait du bien, c'est un peu manuel, technique, il ne faut pas réfléchir tout le temps. »
- « Venir à d'autres ateliers ici, on aimerait. »

3. Après les ateliers, l'exposition

Nous rappelons aux participants qu'au mois de juin, quand tous les ateliers seront terminés, ils rencontreront les deux autres groupes qui ont travaillé sur le même projet. Dans l'enthousiasme, nous leur annonçons que nous monterons pour eux une exposition, à l'occasion de cette rencontre.

Le temps passant, nous nous disons que ce serait dommage de monter toute une exposition sans la faire voir à un large public. Nous proposons alors aux participants de la rendre publique. Tous sont partants. Mariska réalise une magnifique affiche, tout le monde distribue des cartons d'invitation.

Le 8 juin, les participants arrivent deux heures avant l'ouverture au public. Chacun découvre l'atelier que nous avons transformé en lieu d'exposition. Leurs productions et celles des autres groupes y sont mises en valeur. Quelqu'un dit : « C'était pour du vrai ce que vous nous aviez dit, c'est une vraie exposition. »

Dans un premier temps, chacun reçoit son badge, boit un thé ou un jus d'orange et se promène à son rythme dans l'exposition. Ensuite, nous leur rappelons qu'ils sont là pour accueillir et guider les invités. Nous leur proposons de commencer par s'exercer entre eux. L'un se lance, l'autre poursuit, un autre propose qu'on s'exprime d'abord sur l'effet que produit une boîte avant que celui ou celle qui l'a réalisée explique ce qu'il a fait. Chacun raconte, les timidités s'estompent.

Les invités arrivent. Et c'est magnifique. Lui qui ne parlait pas raconte sa boîte, son chez lui comme si on y était. Elle n'en finit pas d'expliquer les différences entre ici et au pays : « Chez nous, il n'y a pas de marronniers, ce sont tous des châtaigniers. » Lui raconte qu'en 1974, il n'y avait pas de racisme, qu'il parlait avec tout le monde, mais que maintenant, il y a trop d'habitants, trop de misère, ce que d'ailleurs montre une autre boîte. Elles guident à deux leur boîte

Elle n'en finit pas d'expliquer les différences entre ici et au pays :
« Chez nous, il n'y a pas de marronniers, ce sont tous des châtaigniers. »



Photo : Les Ateliers de la Banane

commune et racontent comment elles sont arrivées à travailler ensemble. Tous ne s'arrêtent plus d'accueillir, de guider, de parler de leur boîte et de celles des autres. De 15h à 21h, le local ne désemplit pas, les visiteurs sont très nombreux. Ils prennent leur temps, regardent, se laissent expliquer, questionnent et sont touchés par les univers exposés.

Je suis très émue moi aussi, je n'ai pas hésité à proposer aux participants de guider l'exposition mais je n'ai jamais cru qu'ils seraient aussi à l'aise, qu'ils seraient si enthousiastes, qu'ils raconteraient avec autant de facilité et de bagou leur expérience et celle de leur groupe. Lors de l'évaluation finale, ils nous diront combien ils ont été subjugués lorsque nous leur avons ouvert la porte de l'exposition et qu'ils l'ont découverte, combien ils étaient fiers de présenter leur travail.

4. En conclusion, ce que nous tirons comme leçons

Un défi réaliste

Tout au long du projet, on est à chaque fois passé par le chas de l'aiguille. On n'a pas douté, mais après coup on se dit que c'était quand même un solide défi : 18h d'ateliers dont 6h pour créer sa boîte, 6h pour passer à travers un processus de création.

Ce défi, nous pouvions le proposer parce que :

- nous savions où nous voulions arriver ;
- nous mettions en œuvre toutes les conditions pour que cela soit possible ;
- nous avions confiance dans le groupe, autant qu'en nous-mêmes ;
- nous avions des valeurs communes et y œuvrions ensemble ;
- nous travaillions en tandem, inventant à deux ce que l'on n'imaginait pas toute seule ;
- nous avions déjà mené d'autres projets ensemble, nous connaissions nos forces et nos limites.

Rien n'était bétonné au départ, tous les chemins n'étaient pas connus à l'avance. On était dans un réel processus de recherche et de création, laissant place à l'imprévu et à la surprise. La collaboration entre animatrices était également une pièce maîtresse.

Des ingrédients essentiels

L'obligation de produire dans un temps suffisant mais limité, les consignes qui mettent en création, les métaphores qui emmènent plus loin que le quotidien, dans les contrées de Marco Polo par exemple, les moments de réflexion après chaque atelier pour dire ses étonnements, ses apprentissages, ses questions... sont des ingrédients essentiels. L'équilibre fragile entre le processus, la pédagogie, la créativité, l'apprentissage, le rapport à soi et aux autres, le collectif et l'individuel en font aussi partie.

D'autres outils sont tout aussi essentiels :

Les lectures à voix haute

Ces lectures de textes d'auteurs sont nourissantes. Ce projet a montré à quel point prendre le temps de lire, de relire un texte, d'en reparler la fois suivante est nécessaire pour que celui-ci soit intégré.

Les cartes

C'est un thème très concret qui passionne les apprenants. Leur potentiel est extraordinaire. L'an prochain, nous continuerons ce projet mais avec plus de temps, entre autres pour explorer et produire des choses autour des cartes.

Les affiches pour se souvenir

Les nouveaux mots repris d'un texte lu ou utilisés par nous durant les ateliers et transcrits sur des affiches sont comme un cadeau que les participants s'approprient, relie à leur vie. Ils sont fiers de pouvoir en parler en famille, à leurs enfants. Mots et textes leur donnent accès à des mondes dont ils se croyaient exclus. « J'ai pu expliquer la différence entre art abstrait et art figuratif à mon fils », a dit l'un d'eux.

Lien avec les apprentissages

Bien sûr, dans ce genre d'atelier on n'apprend pas à lire et à écrire – les participants étaient prévenus dès le départ – mais on s'y entraîne. Ils ont été rassurés, s'entraîner on l'a vraiment fait. Ils ont aussi appris des tas de choses en lien avec les cartes, les couleurs, les mots, les textes, les autres, Bruxelles, les auteurs, les plasticiens, le dessin, la peinture, la photo, l'écriture (avec des fautes), les moyens pour réaliser son idée, le plaisir de guider l'exposition, la rencontre avec des inconnus, le débat, le questionnement, l'argumentation, la créativité... Ils ont appris à apprendre, à apprendre par soi-même et avec d'autres.

Des effets singuliers

Et puis, évidemment, un projet comme celui-là a aussi des effets singuliers. Une personne qui ne s'était jamais laissé photographier a accepté d'être prise en photo et est rentrée avec cette photo, toute fière à la maison. Un autre est allé chercher son fils pour qu'il voie l'exposition. Il y a aussi elle qui a osé nous raconter combien elle était perdue dans Bruxelles, lui qui a récité le texte de Yoshi Oida à ses enfants, elle qui s'est servie d'une pince pour la première fois, une autre qui a enlevé son foulard parce qu'on était comme en famille, eux qui ont regardé des bouquins d'art comme s'ils avaient fait ça toute leur vie, lui qui s'est exprimé sur les problèmes de son fils à l'école tout en réalisant sa boîte, puis est allé voir l'institutrice après l'exposition...

Texte rédigé par Karyne WATTIAUX,
conseillère pédagogique à Lire et Ecrire Bruxelles
en collaboration avec Mariska FORREST, plasticienne au
Centre d'Expression et de Créativité *Les Ateliers de la Banane*

Parlécriture

Pour devenir sujet de sa parole, pour se confronter à la parole de l'autre

.....

Parlécriture... D'où vient ce mot ? Que cache-t-il ? Que renferme-t-il ? Parl-écriture ? Parlé-criture ? Par l'écriture ? Parler et écriture ? Est-ce une langue ? Est-ce un jeu de mots ? S'agit-il d'écrire comme on parle ? Cela signifie-t-il parler en écrivant ou s'exprimer à la fois en écrivant et en parlant ? Est-ce écrire la parole ou encore dessiner le langage ? Que va-t-on faire par l'écriture ? À quoi sert la parlécriture ? Ce mot a-t-il un sens défini ou chacun y met-il son propre sens ?

.....

*par Vincent
TROVATO*

Créée en 1976, l'École d'Alpha (qui deviendra par la suite l'Alpha Mons-Borinage) s'inspire très largement de la pédagogie d'[alphabétisation conscientisante](#) de Paulo Freire.

Au fil des années, l'équipe constate qu'on ne peut utiliser cette pédagogie comme une méthode à appliquer, comme un manuel à suivre. Nous continuons dès lors à nous inspirer de la pratique de Paulo Freire mais en interaction avec d'autres apports et diverses expériences : ouvertures sur le langage, son fonctionnement, les jeux et conflits de sens, le rapport du langage à la société, à la culture, à l'homme, au sujet, à l'inconscient... Les changements apportés à cette méthode nous conduisent, au début des années 1990, à nommer [écriture](#) l'émergence de l'acte d'écriture, acte qui nous apparaît d'une importance vitale dans une phase de transformation en profondeur de toute la société. Le néologisme [parlécriture](#) lui succède en 1997 car, dès ce moment, nous pensons que l'écriture ne peut plus contenir nos approches formatives expérimentales toujours en questionnement et en repositionnement.¹

Parlécriture, c'est rassurer un espace, y enfourcher un objet, le cravacher dans les mots. Et passer la frontière. C'est prendre le mot aux dents. C'est cracher les blessures qu'on nous a faites à la langue. Et réveiller le stylet-plume. « *Le beau vase de maman que j'ai cassé est devenu un objet quand j'ai reçu la baffe.* » Langue, objet fétiche qui nous colle au trou ! À cali-fourchon sur les choses, on 'objaime' et on 'objhait'. Toi objet, moi sujet, nommé, modifié, 'obsujet', envouté. Un corps murmure, une phrase existe. Quelque chose commence.

Parlécriture, c'est dépuceler les vies qui en soi choquent, y saisir des poussières, les coller sur des mots. C'est plonger et éclater, seul. C'est le savoir avec le plein qui en soi blesse ou délice. C'est 'écrivater', 'écrivaturer' des mots pour savoir. Loin les normes d'usure, loin le code de la joute polie des langues, qui nous ment sous serment, avec ses accents graves. « *Tiens-me tu quand solitude ?* » J'ai mal à l'écrit et c'est écrit. L'autre lit, touché dans sa chair. Ouvert et fermé, j'ai écrit. Sans savoir, je sais. J'écris. Je détruis la voie royale des phrases lisses, je largue mon wagon du long train des paroles vides. Mon savoir frétille. Je sue dans les mots.

Parlécriture, c'est ça ! C'est défier l'autre de s'écrire pour écrire. C'est lui donner un espace pour écrire son JE. C'est lui permettre de ne plus se dévaloriser vis-à-vis d'un autre. C'est le voir plein soleil, lui faire don de soi, don de confiance. C'est nous saisir de nos blessures, mettre en jeu nos croutes et nos sèves enfouies, mêlées, pour recevoir les fonds noirs de nos écrits.

1. Le terme 'parlécriture' n'est donc pas le pendant d'atelier d'écriture, mais bien d'alphabétisation, car l'ensemble de notre pratique est parlécriture.

Pour un plus long développement, voir : Omer ARRIJS, Vincent TROVATO, *De l'alphabétisation à la parlécriture. Bilan sociopédagogique 1976-2011*, Presses Universitaires de Mons, 2011.

La parlécriture joue au plus près possible de la parole qu'elle tente de dire sans y arriver. La parlécriture renvoie à l'écriture comme elle vient au plus près de la parole, notamment avec ses 'fautes' qui ne sont pas des fautes, mais des formes d'expression à distance de la norme. L'écriture n'est pas essentiellement code et norme, mais projection d'une parole qui se tente. C'est ainsi que les paroles, les regards, les échanges jouent un rôle d'activation pour toutes les personnes réunies dans le cadre d'un atelier. Celui qui permet une nouvelle forme de formation, une formation qui n'est pas une transmission de connaissances.

Le terrain où se déplace la parlécriture est un espace collectif : chacun crée ses propres fondements de vie, ses propres langages. Chaque individu est sujet de sa parole. Celle-ci est singulière car chacun a sa façon spécifique de dire, nommer et associer. C'est ainsi que tout discours est particulier. Le langage n'est jamais standard, abstrait ; il est toujours différencié, rejoué, reconstruit, repositionné. La parlécriture accentue la parole de chacun, sa sensibilité, sa pensée par la confrontation à d'autres. Perpétuel questionnement sur le rapport de chacun à la vie, à l'autre, à la collectivité, à la société. Élargissement de la conscience par des attitudes de remise en cause, par un travail d'analyse et de pensée critique. Dans le cadre de langues multiples, cette méthodologie met en œuvre un travail interculturel recourant à la rencontre des langues elles-mêmes. Une langue peut devenir un espace de rencontre, de diversité, de parler multiple... rencontre avec l'altérité et les différences.

L'oralité et l'écoute occupent une place importante dans la parlécriture. Lire et écouter, c'est être confronté à la parole de l'autre, mais c'est aussi rejouer cette parole de l'autre à l'intérieur de ma propre parole. L'autre parle en moi en faisant surgir ma parole ; l'altérité ne m'est pas purement extérieure, elle est en moi, elle compose mon ambivalence. Cette pratique est explorée et partagée avec le public.

Enjeu pédagogique

L'enjeu de cette pratique est de parvenir à devenir JE, c'est-à-dire de créer une parole pleine, nourrie de la force et de l'histoire de chacun (histoire personnelle et sociale). La parole pleine se présente sous la forme d'un énoncé, qui est présenté à l'autre/aux autres, mais qui ne se limite pas à faire passer un message de l'émetteur vers le récepteur. L'énoncé fait l'objet d'un miroir qui incite chaque interlocuteur à réinvestir sa propre parole, à l'investir davantage avec sa propre histoire, sa propre relation à la vie et à la société.

Les 'fautes' d'écriture sont considérées comme des formes d'expression à distance de la norme. L'écrit ne se réduit pas à un code et à une norme mais est la projection d'une parole qui se tente. La parlécriture ne considère pas la faute mais seulement la forme (expressive, créatrice) d'une parole. Le 'soivoir' est la forme d'un 'savoir' très particulier. Le 'disptuer' est un 'disputer' original. Le 'je vient' est un 'je-il viens-vient' où le 'je' est complexe. La parlécriture invite à aller loin dans la reconnaissance de la différence, de la complexité, de l'épaisseur des mots, des variantes de langage, des dialectes les plus particuliers.

L'objection vient de suite : « C'est très beau tout ça, mais les apprenants doivent quand même connaître le français commun... sinon il n'est pas possible de communiquer... ça renforce la marginalisation... ce que les participants demandent c'est du vrai français comme à l'école... ».

Nous ne sommes pas convaincus que c'est ça que demandent les apprenants. On ne demande rien en dehors d'un contexte qui propose de demander ceci ou cela. Il y a un conditionnement. On demande l'alphabétisation comme on demande n'importe quel autre produit du marché. Ici aussi la demande est produite. On consomme cela comme une voiture, un ameublement, une émission télévisée.

La marginalisation commence quand on ne reconnaît pas l'autre dans sa spécificité, quand on impose l'insertion ou l'intégration sociale, culturelle, professionnelle, citoyenne. Avant tout laisser être, laisser devenir dans sa différence. Avant tout un dissensus. Sur la base de quoi les confrontations plurilingages seront riches.

Le laminage des sensibilités autres trouve tous les prétextes et notamment que « c'est ça qui leur convient », que « c'est pour leur bien », ... Laisser un espace très large où les paroles diverses peuvent émerger, se défaire des gangues, des refus, des « il faut », des « c'est pas comme ça qu'on dit », de la crispation orthographique. Et de là peut venir une rencontre...

La parlécriture part d'une recherche commune de création de langages, remise en cause de l'opposition 'analphabètes' et 'alphabétisés', 'lettrés' et 'illettrés', 'conscient' et 'inconscient'. On peut d'ailleurs questionner l'illettrisme des lettrés. De celui qui fait apprendre ou de celui qui apprend, lequel est moins illettré que l'autre ? Remise en cause du discours sur le manque, le handicap social et psychologique dans lequel on relègue des populations. Remise en cause du confinement des cultures populaires dans le travail social. Remise en cause de la parole unique, d'une forme unique d'écriture, d'une séparation entre les différents langages (peinture, musique, expression corporelle,...).

Les ateliers parlécriture

Les ateliers parlécriture sont destinés à remotiver, à redonner confiance en soi, à se sentir un être humain à part entière et à reprendre la parole confisquée par l'élite. C'est ainsi que les paroles, les regards, les échanges jouent un rôle d'activation pour chaque personne du groupe.

La parlécriture est une formation-crédation et non une formation-transmission. Le formateur crée le cadre, l'espace-temps et les conditions nécessaires à l'émergence de l'écriture latente en chacun des participants. Écriture bloquée car on n'a pas appris à s'écrire (puisque c'est considéré comme le propre des écrivains et des lettrés), peur de la page blanche. Puis surgit le refoulement opéré par l'école : les dictées, la grammaire, la conjugaison, les rédactions, les interdictions...

Ne sachant pas très bien écrire, les apprenants se considèrent comme un non-public, c'est-à-dire des personnes n'ayant pas accès à la culture. En parlécriture, il s'agit avant tout de l'émergence et de la reconnaissance de la parole des intéressés eux-mêmes. L'écriture parle d'elle-même, est langage en tant qu'écriture. L'atelier a pour but d'écrire et d'y prendre plaisir. Les liens entre l'acte d'écriture et ce qu'il représente comme rapport à soi, à l'environnement, à la société, à la vie pourront aussi être reconnus, dits et analysés.

La parlécriture utilise l'image, la musique, l'environnement, les bruits, les silences, les mémoires, le vécu, le livre... et parfois aucun support. Les liens entre l'acte d'écriture et ce qu'il représente comme rapports à soi, à l'environnement, à la société, à la vie pourront aussi être reconnus, dits, analysés. Il s'agit d'une expérience de mise en écriture partagée où le travail d'écriture est précédé, accompagné, prolongé de paroles, de regards en miroir sur les productions, d'évaluations, d'ouvertures à d'autres formes d'expression (peinture, théâtre, danse, collage, musique...), de débats sur les enjeux personnels et collectifs, d'amplifications de la créativité, de réflexions sur le langage. Cette méthode pédagogique lie l'écriture à l'art... et permet de s'ouvrir à divers possibles, d'entrer dans une nouvelle sensibilité, d'aller à la rencontre de sa propre expressivité et de celle des autres. C'est permettre au public (immigrés, chômeurs, etc.) d'avoir son espace d'expression et de création, et rendre possible le travail interculturel du groupe en créant un climat et un cadre favorisant la prise de parole.

Exemples d'activités

Des signes et des mots

Les apprenants reçoivent une feuille sur laquelle est reproduit le disque de Phaistos ². En se basant sur les pictogrammes, ils racontent ce qui se passe dans chaque case. Il s'agit d'abord de les inviter à décoder les signes, puis à trouver un mot pour chaque pictogramme, et enfin d'écrire un texte en se basant sur les dessins du cercle. Après plusieurs tours de table, chaque membre du groupe s'exprime oralement sur l'ensemble des textes.



Réplique du disque de Phaistos, face B (Source : fr.wikipedia.org/wiki/Disque_de_Phaistos)

2. Le disque de Phaistos est un disque d'argile cuite découvert en 1908 par l'archéologue italien Luigi PERNIER sur le site archéologique du palais Minoen de Phaistos (Crète). De nombreuses théories ont été formulées au sujet de ce disque quant à sa provenance, son utilisation ou sa signification. S'agit-il d'un texte ? La plupart des chercheurs penchent pour cette hypothèse, certains d'entre eux ayant proposé des déchiffrements ou des traductions. Mais l'absence d'objets similaires permettant d'opérer des confrontations ne permet pas, à ce jour, de valider cette hypothèse.

Extrait du texte de Caroline³ : « *Le marcheur avec sa peau de bête arrête sa galère pour cueillir une fleur. Il coupa du muguet comme un punk éteint les flammes de colère. Ensuite, il vit du blé près d'une ruche ronde comme une cloche. Il retourna vers sa galère pour manger du melon et prendre sa baguette médecine comme il dit. Équipé d'un boomerang et d'une hache, le marcheur a mal aux vertèbres, qui sont enforme de cloches. Plus loin il vit des dauphins, il prépara ses flèches mais ne pu tirer puisqu'il a mal aux vertèbres. Il lança le boomerang pour tuer le dauphin mais celui-ci parti, et couru masse en main la faim s'installa, il mangea des chips mais doucement car il avait mal aux dents. Le dauphin s'est mis près d'une ruche on aurait dit un coquillage, un bouton peut-être.* »

La fresque murale

Cet exercice est présenté comme une bulle d'oxygène pour décompresser les séances d'animation précédentes. C'est également un moment privilégié où les apprenants sont amenés à mieux entendre une consigne, à formuler une demande, à écouter leur voisin et à travailler en groupe. Cette séance se déroule en deux phases : la première consiste en la réalisation de la fresque sur papier *Steinbach* qui sera exposée en classe ; la seconde vise à demander à chacun de mettre par écrit le travail de peinture réalisé. Cette démarche façonne une dynamique tant au niveau personnel qu'au niveau de la vie en groupe (se situer personnellement, adopter une partie de l'idée ou de l'action de l'autre, s'exprimer librement).

3. Par souci d'éthique, nous avons respecté l'orthographe des participants et n'avons en rien modifié la grammaire, la ponctuation et le style.

La fresque réalisée dans une ambiance d'improvisation génère du sens, des valeurs de solidarité, du respect de l'autre et des échanges à différents niveaux (perception, exploration, compréhension). Les sensations, les sentiments et les questions des apprenants sur la représentation symbolique de la fresque sont mis par écrit. Cet exercice dévoile la perception et la construction d'une structure de texte et envisage une prise de parole sur l'art.



Photo : Chantal GODART, Alpha Mons-Borinage

Stella écrit : *« Pour moi, la fresque ressemble à un puzzle, que j'appellerais 'puzzle de la vie'. La liberté et la paix essentielle pour vivre. Les mots : vie, mort, amitié, passion, envie me font penser à une ligne de vie. Les chiffres font penser aux années qui passe. Les mains signifient les freins, ce qui nous empêche de faire ce que l'on voudrait. »*

Abigaël écrit : *« Cette fresque ressemble à la ligne de vie. Elle commence par l'enfance pour aboutir à la mort. Dans cette fresque on peut y voir très bien les étapes de la vie : l'enfant rêve de chiffres et de formes. On peut comprendre que c'est une joie et que cela lui apporte*

une certaine liberté. L'adolescent à beaucoup plus de difficultés à se faire entendre et il a des envies de s'échapper vers l'opposé. L'adulte est serein pour tout ce qu'il a pu apprendre. Il pense à une amitié qui pourrait l'emmener vers la passion il y a des tournants et des joies. Et après tout cela survient la mort. Et le cycle recommence. »

Parlécriture, nous ne sommes pas d'abord et fondamentalement dans un langage de mots. Nous amenons d'emblée des assemblages plus percutants qui fonctionnent dans d'autres couches, entraînent le langage dans d'autres compréhensions. Le mouvement d'écrire ne va pas des termes, fragments les plus restreints, aux plus globaux. Les mouvements se font aussi bien dans un sens que dans l'autre. Associer, regrouper, globaliser des fragments plus larges, tout un texte et des fragments du dehors du texte. On n'est plus dans une linguistique de sons, mots et phrases. On travaille des intensités. On déstructure. On n'est plus dans une phrase structurée par le jugement d'être (c'est ceci ou cela) ou de la nécessité (il faut que ce soit...) puisque les associations jouent en sens divers. Ainsi on parlécrit, ainsi on apprend.

Vincent TROVATO
Alpha Mons-Borinage

Craquelures : liens entre difficultés d'écriture et violence

Lors d'une conférence à Bruxelles, Mireille Cifali¹ parlait des stratégies d'évitement de l'écrit en milieu professionnel. Lors du débat qui a suivi, une infirmière expliquait que, dans son service où les violences institutionnelles sont importantes, plus personne n'arrive à écrire. Elle disait ceci : « Je ne sais pas écrire, je ne sais pas pourquoi. » Y a-t-il quelque chose de commun entre cette infirmière qui connaît pourtant bien le code de l'écrit et les personnes en alpha ?

*par Yolande
VERBIST*

Ces personnes disent la même chose, elles utilisent les mêmes mots... Cela a-t-il un lien avec leur manière d'écrire ? Comment se fait-il que certains disent « *je ne sais pas écrire* » alors qu'ils connaissent le code, que d'autres utilisent l'écrit sans attacher d'importance au code, voire en 'l'agressant', que d'autres encore sont comme 'empêchés'² d'apprendre le code ou d'utiliser l'écrit ? Quel est cet étrange rapport à l'écrit qui fait nommer à Vincent³ 'dialogue' et 'se comprendre' comme des contraires du mot 'écrit'. Et, si tel est le cas, quel sens cela peut-il avoir d'apprendre l'écriture ?

1. Conférence de Mireille CIFALI, 8 mai 2008, Centre Chapelle-aux-Champs (Woluwé-Saint-Lambert).

2. Au sens où l'entend Émilie HERMANT qui, s'exprimant à propos de personnes en grande souffrance, parle d'empêchement d'apprendre, de trouver du travail, d'entrer en relation sociale satisfaisante, etc. (in *Clinique de l'infortune. La psychothérapie à l'épreuve de la détresse sociale*, Paris : Le Seuil, 2004).

3. Les prénoms utilisés dans ce texte sont tous des prénoms d'emprunt.

Le premier élément a trait à la violence de la contrainte. Celle qui les oblige à être là, celle qui m'oblige, moi animatrice, à être créative. Celle qui amène à l'établissement d'un contrat pour pouvoir travailler. Un contrat qui, je l'espère chaque fois, permettra la confiance nécessaire pour entrer dans un processus d'apprentissage. Un vrai contrat, qui m'engage et qui les engage, sur du court terme (trois cours), un contrat évalué, renouvelé éventuellement, mais aussi un contrat auquel les deux parties ont droit de mettre fin. Un contrat qui reconnaît la contrainte et prend le risque de l'utiliser comme levier. Un contrat qui leur rend un pouvoir dans la relation et dans le processus.

Il y a la violence visible, celle à laquelle certains menacent de recourir. Que me dit Hervé quand il me dit « *je ne viendrai pas au cours, sinon je casse tout* » et Pierre quand il dit « *non, j'écris pas, si j'écris, ça va te faire peur !* » ou André quand, après avoir écrit une seule phrase, fait une boulette de sa feuille et, avec une rage très visible, la propulse par la fenêtre ? Que disent-ils de ce lien entre écriture et violence ? Que perçoivent-ils comme danger ?

Il y a la violence subie. Les histoires sont multiples, toujours extrêmement individuelles mais, pour beaucoup, il semble y avoir une violence vécue quand ils étaient enfants, une violence qui a rendu impossible les apprentissages, qui les a 'empêchés' et leur fait tellement peur au moment de reprendre un processus semblable. « *Tu sais, quand toujours, pendant douze ans, on te dit que tu es conne et que tu ne sais rien...* », me dit Sylvie. Willy raconte : « *Quand je rentrais chez moi, ils [mes parents] étaient tellement bourrés... Des fois, j'avais à peine déposé mon cartable, je recevais une canette dans la tronche... comme ça. J'avais rien fait, j'aurais même pas eu le temps. Alors apprendre !...* » Beaucoup parlent de maltraitements, d'abus, de paroles ou de gestes qui ont fait tellement mal et ont fait fracture. Et Raph résiste : « *Mais de toute façon, c'est pas parce qu'on est ministre qu'on est plus intelligent. Tu les as vus ? Moi j'aime autant être comme je suis. Quand les gens ils savent, ils deviennent tous des cons !* ».

Est-il possible d'apprendre à lire et à écrire lorsqu'on est rempli d'une violence subie, lorsqu'on a peur de rentrer à la maison, lorsqu'à l'école on n'est rien, lorsque la violence est si forte que « *l'intensité de la douleur fait voler en éclats les capacités à contrôler, à mémoriser, à se situer dans l'espace et le temps* »⁴. Parfois il semble que « *ce n'est pas une simple difficulté de parole, c'est une impossibilité de langage : il n'y a pas de mots pour dire ce drame, la langue elle-même est muette. Cette disparition de la langue est la mesure de sa souffrance et de sa force toujours à l'œuvre, elle traduit son côté surhumain (échapper à la langue c'est échapper à la condition d'homme), elle témoigne aussi d'une quasi-impossibilité de penser, puisque les mots se dérobent : ici l'on est contraint au silence et à la solitude face à cette douleur qui n'a pas d'espace social pour s'exprimer...* »⁵. Ben, qui pourtant maîtrise très bien le code, n'écrit jamais, il n'arrive pas à formuler des phrases. Jules n'a vraiment aucune idée. Paul ne sait pas. Hervé bégaye...

Karine, parlant de viol, de violence, de menace de prostitution; me dit un jour : « *Moi, j'ai toujours pensé que c'était de ma faute.* » « *De ta faute ? Comment ça de ta faute ?* » « *Oui, j'ai toujours pensé ça... Peut-être il a raison : je ne vauX rien, je suis juste bonne à me suicider...* » Karine n'a pas appris à l'école. Obtenir aujourd'hui son CEB c'est sa revanche, le symbole de sa dignité retrouvée. Elle me raconte aussi comment elle n'a rien compris lors d'un cours sur les pronoms personnels compléments : « *Au début, je pensais que ça allait puis je ne sais pas, tout s'est embrouillé.* » Je revois alors avec elle ses exercices et me rends compte que cela pose problème à partir de la phrase :

4. Suzanne B. ROBERT-OUVRAY, *Enfant abusé, enfant médusé*, Paris : Desclée de Brouwer, 2003, p. 136.

5. Jean-Philippe BOUILLOUD, *Souffrir pour comprendre ? Expérience individuelle et production intellectuelle*, in Eugène ENRIQUEZ, Claudine HAROCHE, Jan SPURK, *Désir de penser, peur de penser*, Lyon : Parangon/Vs, 2006, p. 49.

'Les enfants ont abusé de leurs parents'. Pour elle qui a été abusée si longtemps, est-ce vraiment étonnant que cela se brouille à cet endroit ? « Et, me dit-elle, l'animatrice a dit que pour des questions de politesse, dans cet exemple, on ne met pas 'Les enfants en ont abusé' mais 'ont abusé d'eux'. Je comprends rien : pourquoi pour des questions de politesse ? ».

Gaëlle dit d'elle-même : « Moi je ne sais pas tout ça, je ne sais pas penser. Dans ma famille personne ne sait lire et écrire, alors tu sais, moi, tout ça je ne l'ai pas appris, je ne sais pas. C'est pour ça que dans un groupe je ne parle jamais. J'ai pas appris tout ça. » Quand elle dit 'tout ça', Gaëlle parle de la culture, du savoir, le savoir scolaire mais aussi tout ce qu'elle entend à la télé, tout ce dont les gens parlent... C'était très large, très dur, c'était quelque chose du genre 'je ne sais rien, je suis nulle...'. « Je ne sais pas penser », disait-elle. Yvonne, elle, me demande d'écrire à sa place « parce que toi, tu es intelligente, toi, t'es pas comme nous autres ». « Ah bon et pourquoi ? » « Parce que toi, tu sais. » Comme



Photo : Line et Ecrire Communauté française

s'il existait un lien entre intelligence et savoir, un quelque chose qui leur échapperait et qui interdirait la pensée. Comme si ne pas avoir accès à l'écrit dépossédait de ce savoir sur soi, de cette pensée sur soi et sur le monde. L'apprentissage de l'écriture aurait donc à voir avec un droit à retrouver une pensée, un savoir et un pouvoir sur soi-même et sur sa vie ? Comment se fait-il que ce savoir, ce pouvoir soit parfois enlevé ?

N'y aurait-il pas, pour certains, quelque chose qui aurait trait à un refus d'apprendre, un refus de l'école et de l'écrit, un refus du code comme seule manière possible de refuser ce qui leur arrive, comme seule manière possible d'entrer en rébellion contre le monde qui les agresse tant ? Quelque chose qui s'approche de ce que Serge Wagner⁶ nomme 'analphabétisme de résistance' ou Jean Furtos 'syndrome d'autoexclusion'⁷ ?

Il y a des adultes qui apprennent à lire et à écrire en quelques mois. On peut raisonnablement penser qu'ils avaient stocké tout ce savoir mais ne pouvaient y avoir accès. Les cours, une reprise du processus d'apprentissage, ne feraient en fait 'que' permettre de trouver un chemin d'accès et rendre possible des liens qui ne l'étaient pas. Notre responsabilité d'animateur, de formateur serait alors de permettre que ces liens se fassent, de permettre aux personnes précarisées, illettrées, de retrouver, par l'écriture, un savoir sur elles-mêmes, de se construire un savoir sur elles-mêmes et sur le monde. Un savoir qui leur permet d'exister, d'être en relation. Un savoir à construire ensemble. Un savoir à construire en lien avec l'histoire du monde, l'histoire

6. Serge WAGNER, *Alphabétisation et assimilation des minorités au Canada : le cas des francophones du Canada*, in *Alpha 90 : Recherches en alphabétisation*, Institut de l'Unesco pour l'Éducation (IUE) / Gouvernement du Québec - Ministère de l'Éducation, 1990, pp. 53-84.

7. Jean FURTOS, *Le syndrome d'autoexclusion*, in *Rhizome*, n°9, septembre 2002, p. 15 (en ligne : www.orspere.fr/IMG/pdf/Rhizome9.pdf).

minuscule ou grandiose. Peut-être est-ce cela qu'explique Fred quand il dit : « *Écrire c'est rentrer dans l'âme de l'humanité.* » Ou cela qu'écrit Eric quand il donne à son texte sur l'écriture la forme d'un homme...

Mais l'écriture ne comprend-elle pas en elle-même une part de violence ? Depuis la nuit des temps, nous rappelle Roland Barthes, l'écriture a été l'instrument du pouvoir. « *Il y a une vérité noire de l'écriture : l'écriture, pendant des millénaires, a séparé ceux qui y étaient initiés, peu nombreux, de ceux qui n'y étaient pas (la masse des hommes), elle a été la marque de la propriété (par la signature) et de la distinction (il y a des écritures primaires, vulgaires et des écritures cultivées).* » Puis, plus loin : « *L'écriture est toujours liée de très près à l'enjeu social.* »⁸ Elle fait et a fait violence. Mais qui dit pouvoir dit aussi contrepouvoir, nous y reviendrons.

L'écriture fige, immobilise, fixe. Elle met de la distance. Elle arrête le temps. N'est-ce pas aussi une caractéristique de la violence que d'arrêter le temps, que de figer l'individu victime de violence dans un espace et un temps hors du réel ? « *Tu sais, parfois c'est comme si j'étais restée petite. Comme si j'avais encore peur, comme si ça pouvait recommencer...* » Mais, en arrêtant le temps, l'écriture nous fait entrer dans le langage du récit. Si on ne peut accéder au récit de sa propre histoire, comment peut-on entrer dans le langage du récit ? « *Si ça a à voir avec ma propre histoire ? Je n'en sais rien... J'ai jamais pensé...* » Que faire si l'histoire personnelle de l'individu est remplie de violence, comment supporter d'en faire un récit, d'y revenir, d'avoir un savoir dessus ? « *C'est du passé, c'est du passé, on s'en fout.* »

L'écriture nous confronte au manque, à l'incomplet, à la fragilité, à la frustration. Les mots n'expriment pas suffisamment la pensée, ils ne sont pas toujours justes. Ils disent d'autres choses que ce qu'on a

8. Roland BARTHES, *Plaisir du texte précédé de Variations sur l'écriture*, Paris : Seuil, 2000, pp. 29-30 et 33.

voulu y mettre. Ils nous échappent. Ils nous trahissent.

Dans son analyse du geste graphique, Roland Barthes relève que l'écriture est une question de liens, d'agencements, de liaisons et de ruptures (ponctuation, coupures de mots, de phrases,... lettres liées et déliées,...). Ecrire suppose toujours un autre, un lecteur. Au minimum un autre soi-même... « *L'écriture c'est donc l'échange.* »⁹ Que faire si être en lien est dangereux ? Si être en lien, faire du lien, faire des liens réveille des expériences insoutenables ? Dans l'atelier d'écriture, les personnes opposent souvent l'écriture à la relation, au dialogue, à la parole, à (se) comprendre,... Parlent-elles d'une différence entre la langue orale et la langue écrite ou d'une expérience effectivement opposée à la relation ? Peut-on utiliser alors la piste du courrier, de la lettre pour les amener vers l'écriture ? Pour certaines, même la lettre « *n'a pas le statut d'un tour d'écriture, elle n'est pas destinée à ouvrir une série d'échanges* »¹⁰.

Et lorsqu'en atelier, je leur demande une citation (réelle ou imaginaire) au sujet de l'écriture, Eric note : « *Je suis seul avec mon stylo, comme un tox avec sa seringue.* » Écriture-relation ? Écriture-violence ?

Écrire, serait-ce alors une manière de traverser la violence ? La littérature est pleine de témoignages de personnes qui ont utilisé l'écriture pour traverser la violence qu'elles avaient subie. Les tags des murs de nos cités sont pleins de cette violence qui essaye d'être dite et qui demande à être entendue. Elle se fait parfois œuvre d'art. La psychanalyse et la psychothérapie savent utiliser l'écriture depuis bien longtemps. « *[Après la violence] il n'y a plus de retour possible à une 'vie normale', sauf peut-être à confier son malheur à un texte, ou à la [son histoire] confier à un*

9. Roland BARTHES, *op cit.*, p. 54.

10. Michel de FORNEL, *La peine à écrire*, in Daniel FABRE, *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 112.

*récit qui va faire office de médiation réparatrice, dans le cadre par exemple, d'une psychanalyse, voire d'un procès. »*¹¹ L'écriture devient un lieu extérieur à soi qui permet d'expérimenter l'expression de cet indicible, de cet innommable. Karine m'écrit à ce propos : « *Voilà, je peux te dire que si j'ai écrit, c'est tout simplement pour déposer. Moi c'est très lourd et franchement je ne sais pas si je vais m'en sortir. »*

Mais l'écriture est aussi un lieu où l'on peut dire sans dire : « *L'écriture sert à cacher ce qui lui est confié. »*¹² Un lieu où l'on peut cacher, se cacher, où l'on peut employer des métaphores, garder un contrôle sur ce qui est dit, y revenir ou mettre loin de soi, apprivoiser un récit, son propre récit, fiction ou réel. Magritte, avec sa pipe, posait par l'écriture cette question de la différence entre le réel et la représentation que l'on peut en faire. L'écriture donne cette opportunité de mettre en scène 'la réalité'. Pouvoir écrire, quand la violence est introjectée, demande de pouvoir imaginer que la situation n'est pas inéluctable. Le récit peut être un moyen d'expérimenter cette possibilité dans une espèce de jeu de cachecache et la fiction peut être une opportunité que donne l'écriture pour traverser la violence. Écrire, c'est une manière de réexpérimenter une frontière avec le réel, le monde extérieur, l'autre... C'est retrouver une peau, un contenant. Se retrouver.

Une des participantes à un atelier d'écriture qui rassemblait des aide-ménagères en titres-services évaluait ainsi le travail effectué au cours des six mois qu'avait duré l'atelier : « *Écrire... Repousser ses limites. La découverte de soi-même. C'est aussi apprendre à se connaître, à connaître les autres. La poésie, la fantaisie s'apprennent, s'expriment par notre richesse intérieure, par notre réflexion, notre création en toute liberté. Se sentir capable, valorisée, c'est l'ouverture d'un avenir meilleur. C'est prendre conscience, à travers nos textes, que nous ne*

11. Jean-Philippe BOUILLOU op cit., p. 45.

12. Roland BARTHES, op cit., p. 29.

sommes pas 'que' des petites aide-ménagères mais aussi des personnes, des êtres humains ayant la capacité d'imaginer, de penser, de créer de jolies phrases. »

L'écriture, réponse collective à une violence individuelle et/ou collective ? Il s'agit bien de prendre conscience à travers **nos textes** que nous ne sommes pas 'que' des petites aide-ménagères mais aussi des personnes, des êtres humains ! Vincent de Gaulejac nous dit cela aussi quand il écrit que la réponse à l'humiliation, à la violence incorporée doit être collective. *« L'individu humilié a besoin de retrouver un collectif capable de lui donner une réassurance lorsqu'il a été dépossédé de lui-même. »* Il faut, dit-il, *« retrouver un Moi en dehors de moi qui non seulement prenne conscience du malheur comme à ma place, mais le prenne en charge en y reconnaissant une injustice commise contre tous, c'est-à-dire y trouve le point de départ d'une revendication commune »*.¹³ L'écriture peut jouer là pleinement son rôle de témoin, de récit partagé par l'humanité. Le lecteur réel, potentiel ou imaginaire joue ce rôle de collectif.

Atelier d'écriture et cours d'alphabétisation sont donc indissociables. Au cours d'alpha, il faut écrire ! Écrire ensemble non pour apprendre mais pour penser ensemble.¹⁴ Écrire avec des mots, dans n'importe quel code pour peu que l'on puisse relire soi-même son écrit (en hiéroglyphes, en dessins, dans une autre langue, ... si besoin en est). Écrire et apprendre le code en parallèle.¹⁵ Écrire, lire, ensemble pour penser. Écrire seul, écrire à deux ou trois, écrire en groupe... parce que les

13. Vincent de GAULEJAC, *Les sources de la honte*, Paris : Desclée de Brouwer, 1996, pp. 141-142.

14. Cette phrase fait référence à un article d'Odette et Michel NEUMAYER : *On n'est pas là pour apprendre mais pour penser... ensemble*, in *Dialogue*, n°122, octobre 2006, pp. 3-7.

15. *Nous l'avons vu, s'appropriier la langue écrite est loin de n'être qu'une question d'apprentissage du code. La focalisation de l'apprentissage de l'écriture autour du code serait donc à interroger fortement.*

mots de l'un résonnent aussi chez l'autre, parce qu'ils l'entraînent plus loin, parce qu'ils ne sont pas siens et lui ouvrent ainsi une autre manière de dire le monde... parce que chacun peut se les réapproprier et les faire voyager... Écrire, lire pour penser ensemble, rêver, nous révolter, redire notre humanité, nous émerveiller, rire, agir. Écrire et lire au groupe son texte, sa révolte, sa poésie, son délire, son brouillon, son essai, son œuvre...¹⁶ Tous ces textes écrits entrent alors en écho les uns avec les autres, avec l'expérience silencieuse, avec la littérature. Ils ouvrent en chacun un autre possible, ils lui donnent une autre lecture du monde, d'autres mots pour lui donner sens, pour lui donner corps. Ils donnent du monde une autre expérience.

L'écriture est collective. L'écriture est craquelure.¹⁷

Il me semble qu'un des enjeux des ateliers d'écriture en alphabétisation se trouve caché là quelque part, sans pour autant que ce n'en soit ni le sujet ni l'objet. Il ne s'agit bien sûr pas de faire de nos ateliers d'écriture des pseudothérapies, des psychodrames, de s'instituer gourou, de refaire violence par un atelier d'écriture, mais de percevoir que, derrière les apprentissages, c'est aussi à tout cela que l'on touche. Il me semble important d'en prendre conscience, et puis de l'oublier un peu pour travailler, pour inventer, pour créer des ateliers où l'écriture puisse se déplier, s'expérimenter, se rire et se jouer. Des ateliers où le savoir émerge collectivement et où ce savoir vient rencontrer et

16. *En atelier, nous avons fait des jeux d'écriture, nous nous sommes essayés à la poésie, avons préparé un numéro du journal de quartier, écrit des textes pour le parcours d'artistes de la commune, écrit sur les relations hommes-femmes, sur notre expérience professionnelle... Voir : Yolande VERBIST, **Écrire ensemble pour penser ensemble**, in *Journal de l'alpha*, n°175, juin 2010, pp. 72-74. Cet article rend également compte de la négociation qui a amené les participants à accepter d'écrire.*

17. *La phrase exacte de Roland BARTHES est : « L'écriture n'est en somme rien d'autre qu'une craquelure » (in **Plaisir du texte** précédé de **Variations sur l'écriture**, op cit, p. 51).*



Photo : Lire et Ecrire Communauté française

alimenter le savoir académique, le ‘savoir du monde’ ! Parce que l’écriture est un pouvoir. Un pouvoir sur soi, un pouvoir sur autrui, un pouvoir sur le monde !

Mais tout pouvoir comporte un risque d’abus. Ce risque est d’autant plus inquiétant chez les personnes qui ont été victimes de violence. Il nous incombe donc comme formateur d’aménager un cadre suffisamment sécurisant pour que chacun puisse, petit à petit, se risquer à l’écriture car, si l’écriture est porteuse de violence, elle permet aussi de la traverser. L’écriture se doit de rester une invitation. Le rôle de formateur ne permet donc pas toutes les interprétations ni toutes les écritures, il doit tenir son rôle et s’y tenir sous peine d’être lui-même acteur de violence. Il nous faut accompagner l’individu et le processus, permettre à l’individu d’entrer dans un langage du récit, dans ce lieu hors de lui qu’est l’écriture, être facilitateur de liens pour permettre à l’autre de trouver ses mots et de porter lui-même sa parole au-dehors... Une parole coconstruite, une pensée coécrite.

Yolande VERBIST, formatrice en alphabétisation

Sélection bibliographique

par Myriam
DEKEYSER

Cette riche sélection bibliographique propose à la fois des réflexions sur le pourquoi/pour quoi des ateliers d'écriture, donne des pistes sur le comment les mettre en œuvre, référence des démarches, ouvre à la découverte de nombreux outils permettant d'enrichir l'écriture ou de dérouiller l'imagination... Pour finalement déboucher sur des pistes d'alliance entre art et écriture mais aussi – pourquoi pas ? – entre mathématique et écriture...



Et pour commencer, un livre historique :

**BING Elisabeth, ... et je nageai jusqu'à la page :
Vers un atelier d'écriture**, Des femmes, 1982
(1976 pour la 1^{re} édition), 324 p.

L'expérience d'Elisabeth Bing a commencé en 1969 avec des enfants classés comme 'caractériels'. Dans ce livre, on lit l'invention d'un métier, au jour le jour, dans l'urgence et la passion. Loin de l'école et de la parole apprise, l'auteure rend leurs propres mots à ces exclus de l'écriture, prenant en compte leurs textes comme des actes réels d'inscription dans le monde.

Photo : Les Ateliers de la Banane

Conception des ateliers

Écrire, tissage de sens et de lien

REVERBEL Michèle, **Je vous écoute écrire**,
Comp'Act, 1993, 180 p.

Dans ce livre, Michèle Reverbel nous fait part de son expérience d'accoucheuse, d'éveilleuse et réveilleuse d'écriture, et retrace ses années d'action contre l'exclusion par l'écrit. « *En donnant l'occasion à ceux qui sont coupés de toute pratique de l'écriture, de prendre la plume, elle leur permet de renouer avec eux-mêmes, de redécouvrir leur être intérieur, de goûter cette joie des plus vives qu'on connaît à se déverser et exister dans les mots.* » (Charles Juliet). À travers des récits vifs et directs, l'auteure transmet ce qu'elle a vécu et appris à la rencontre de personnes venues s'asseoir à sa table d'écrivain public.

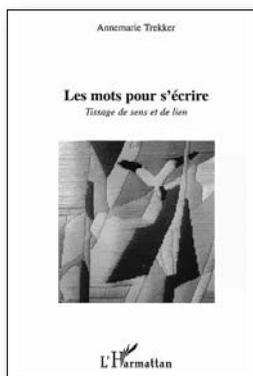


FAIRON François, **La plume partagée :
Des ateliers d'écriture pour adultes.**

Expériences vécues, Charles Léopold Mayer,
(Dossier pour un débat ; n°85), 1998, 116 p.

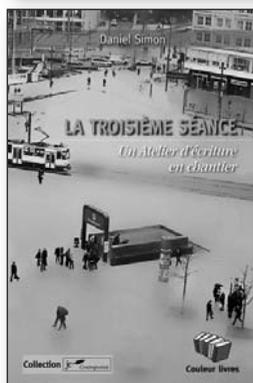
Les ateliers d'écriture : un phénomène qui s'étend. En donnant la parole à ceux qui en sont les acteurs (écrivains, écrivains, formateurs), ce dossier retrace les différentes étapes de la vie d'un atelier d'écriture, dans son environnement et dans les rapports forts et affectifs qu'il entretient avec les personnes concernées. Enquêtes et rencontres en France, en Belgique et en Suisse.





TREKKER Annemarie, **Les mots pour s'écrire : Tissage de sens et de lien**, L'Harmattan, 2006, 167 p.

L'auteure, animatrice d'ateliers d'écriture en histoire de vie et sociologue, apporte une réflexion sur l'écriture de soi et le récit de vie. Pour ce faire, elle se base sur les témoignages des écrivains et sur sa propre expérience professionnelle de terrain. Elle observe notamment les effets perçus par écrivains et écrivains à l'issue de la production d'un récit de vie.



SIMON Daniel, **La troisième séance : Un atelier d'écriture en chantier**, Couleur Livres, (Je Contrepoints), 2010, 116 p.

C'est lors de la troisième séance d'un atelier d'écriture que tout est en place : les relations, les exigences, les projets, les désirs de textes, les incertitudes et les tâtonnements inspirés... L'auteur relate ici ses observations et réflexions, ses interrogations et ses enchantements à propos des relations entre les participants et les dynamiques qui se mettent en place dans le cadre des ateliers qu'il anime.

> Présentation plus longue dans le *Journal de l'alpha* ; n°179, juin 2011, pp. 87-89.

Écrire, levier d'une lutte contre l'exclusion

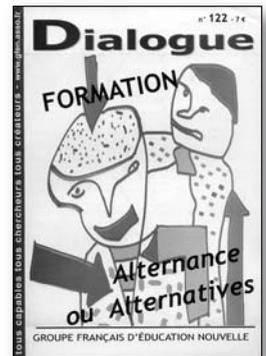
ABDEL SAYED Edris (sous la dir. de), **Ateliers d'écriture et illettrisme**, Initiales, 2007, 155 p.

Chaque année, l'association *Initiales* organise un colloque où des intervenants des champs social, formatif et culturel viennent explorer la question du rapport à l'écrit et de ses enjeux. Dans l'édition 2007, les intervenants ont tenté de répondre aux questions suivantes: Comment définir ce qu'est un atelier d'écriture ? Pour quel public le mettre en œuvre ? Quelles sont les compétences nécessaires pour animer un atelier d'écriture ? Comment se former à l'animation d'un atelier ? L'atelier est-il un lieu de soin, de thérapie ? Ce volume comporte notamment un article de Patrick MICHEL, *Je vous écris de mon quartier* (voir *infra* p. 129).

NEUMAYER Odette et Michel, **On n'est pas là pour apprendre mais pour penser... ensemble**, in *Dialogue* ; n°122, octobre 2006, pp. 3-7

Un atelier d'écriture rassemblant des apprenants, des formateurs en alphabétisation et des chargés de sensibilisation lors de l'*Université de Printemps* de Lire et Ecrire. Une analyse centrée sur les enjeux pédagogiques et idéologiques de cette rencontre autour du savoir lire et écrire. Tels sont les ingrédients de cet article.

> Lire en complément l'article de Nathalie BEFAYS et Céline VERMEULEN, **Atelier d'écriture, quel message pour l'alpha** – in *Journal de l'alpha* ; n°154, septembre 2006, pp. 44-45 – en guise de témoignage sur cet atelier.



ABDEL SAYED Edris (sous la dir. de),
L'illettrisme : un chemin vers l'écrit,
Initiales, 1998, 152 p.

Résultant de diverses activités (colloques et rencontres) autour de la question de l'écrit chez les faibles lecteurs, cet ouvrage propose quelques articles intéressants sur les ateliers d'écriture :

- PIMET Odile, *L'atelier d'écriture à la croisée des échanges sociaux, de l'ouverture culturelle et de la formation*, pp. 83-86
- WATTIAUX Karyne, *Faire de l'écrit un bien partagé*, pp. 91-95
- GUEBLI Omar, *Ecrire et exister : des participants témoignent*, pp. 108-109
- LEONARD Brigitte, *Atelier d'écriture et communication sociale*, pp. 110-111
- GARNIER Véronique, *Atelier d'écriture et formation*, pp. 115-116



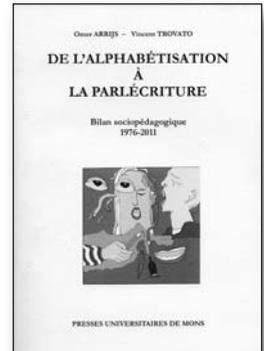
NEUMAYER Odette et Michel,
Pourquoi des ateliers d'écriture en alpha ?,
in *Journal de l'alpha* ; n°145, février-mars 2005,
pp. 10-12

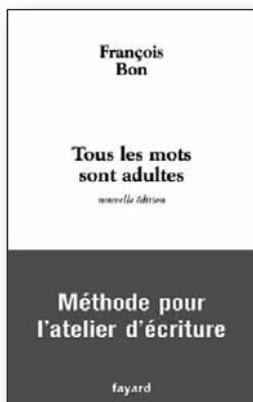
Les valeurs, telles celle de l'émancipation, n'ont de sens que si elles sont investies dans des pratiques. Et, réciproquement, les pratiques n'ont de sens que si elles sont au service d'un projet. Pour Odette et Michel Neumayer, ce n'est pas l'écriture en soi qui importe dans l'atelier d'écriture mais la construction au quotidien, à travers productions et échanges au sein du groupe, d'un autre rapport au monde, au savoir, à l'écriture...

ARRIJS Omer, TROVATO Vincent,
De l'alphabétisation à la parlécriture :
Bilan sociopédagogique 1976-2011,
Presses Universitaires de Mons, 2011, 250 p.

Cet ouvrage retrace l'histoire de l'association d'alphabétisation Alpha Mons-Borinage où l'écriture a toujours occupé une place centrale. Travaillant avec un public marginalisé, l'objectif premier de l'association visait le changement social et la libération des opprimés. Cette libération, d'abord poursuivie à travers un travail de conscientisation sociopolitique (dans l'optique de Paulo Freire), a par la suite été davantage interprétée comme la possibilité de se dire soi à travers l'écriture. Pour redonner aux exclus un regard positif sur eux-mêmes, sur leurs valeurs et leurs cultures, des ateliers, appelés 'parlécriture', ont ainsi vu le jour. Dans ces ateliers, chacun est invité à faire jaillir sa propre parole, sans code ni norme, et à devenir sujet de son écrit. C'est cette possibilité de faire émerger sa parole qui permet d'aller à la rencontre de l'autre, de produire de la culture, de retrouver son humanité...

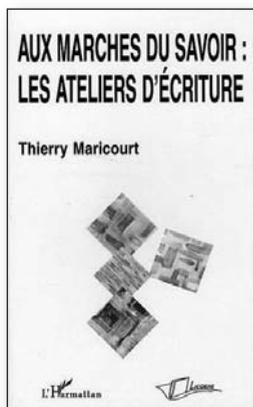
> Voir aussi l'article de Vincent TROVATO,
Parlécriture. Pour devenir sujet de sa parole,
pour se confronter à la parole de l'autre,
pp. 96-105 de ce numéro.





BON François, **Tous les mots sont adultes : Méthode pour l'atelier d'écriture**, Fayard, 2000, 280 p.

Depuis le début des années 1990, François Bon conduit des ateliers d'écriture un peu partout en France, suscitant et écoutant la parole de publics en situation extrême, lycéens de banlieues difficiles, bénéficiaires du RMI (revenu minimum d'insertion) à la dérive, détenus, mais aussi enseignants ou acteurs de théâtre. Autant d'échanges et de découvertes radicales dont l'ouvrage porte trace, invitant le lecteur à construire lui-même un cycle d'ateliers plutôt que de transposer des recettes.



MARICOURT Thierry, **Aux marches du savoir : Les ateliers d'écriture**, L'Harmattan-Licorne, (Villes en mouvement), 2009, 346 p.

Cela a-t-il un sens de proposer un atelier d'écriture à des personnes illettrées ou analphabètes, qui éprouvent d'importantes difficultés à aligner quelques mots ? Dans cet ouvrage, Thierry Maricourt tient ce pari : l'écrit représente, précisément, un instrument de libération pour les oubliés d'une société d'opulence et de réussite, devenus spectateurs d'un monde qui leur échappe.

BUCHETON Daniel, **Conduites d'écriture au collège et au lycée professionnel**, CRDP Versailles, 1997, 308 p.

Réalisation d'un travail collectif d'enseignants, de formateurs, de chercheurs autour de la double question : comment devient-on un sujet écrivain et comment construire des conduites de classe permettant au plus grand nombre d'élèves d'accéder au monde de l'écrit ?

Et encore...

SERPEREAU Marie, **Tous capables d'animer un atelier d'écriture pour en faire le lieu d'une émancipation collective**, in *Dialogue* ; n°109, juillet 2003, p. 32

NEUMAYER Odette et Michel, **La citoyenneté au féminin : Un atelier d'écriture pour célébrer autrement le 8 mars**, in *Dialogue* ; n°109, juillet 2003, pp. 20-22

CHEYNEL Anne Claire, **Parcourir, donner, recevoir [ou une expérience de 'troc d'histoires' dans une ville de tradition ouvrière]**, in *Cahiers pédagogiques* ; n°421, février 2004, pp. 17-18

FONVIELLE Patricia, BOUVIER Nicole, **Un moment d'évasion à l'atelier d'écriture du quartier femmes** [ou un atelier d'écriture en prison], in *Savoirs et Formation* ; n°58, janvier 2005, pp. 29-30

Recherches et évaluation

L'écriture personnelle créative comme réponse possible à la marginalisation d'un public défavorisé sur le plan professionnel [recherche-action],
PAC asbl, 1993, 213 p.

Comment faire appel à l'imagination des individus et montrer que l'écriture peut conduire à l'épanouissement et au développement des aptitudes à s'investir dans des projets qui favorisent l'insertion culturelle, sociale et professionnelle ? Tel est le thème de cette recherche-action. En première partie de l'étude, on lira le descriptif du projet. Et en seconde partie, les documents pédagogiques et les écrits des stagiaires.



LAFONT-TERRANOVA Jacqueline,
**Se construire, à l'école, comme sujet-écrivain :
L'apport des ateliers d'écriture,**
Presses Universitaires de Namur, (Diptyque),
2009, 247 p.

Le présent ouvrage analyse les effets des pratiques scripturales créatives codifiées et ritualisées au sein d'ateliers d'écriture. Favoriser et influencer la réécriture, proposer un espace-temps pour améliorer les textes produits sont des voies explorées par l'auteure pour permettre à l'élève/l'apprenant de se construire comme sujet écrivain.

FRAENKEL Béatrice, FREGOSI Dominique, BELOT Brigitte, **Amélioration des compétences à l'écrit : Analyse des effets d'un atelier d'écriture**, CEPI, 1985, 143 p.

Cette enquête universitaire tente de vérifier l'efficacité de la démarche des ateliers d'écriture. Le public étudié est celui des jeunes (16-18 ans) en échec scolaire et sans emploi, dirigé vers des stages d'insertion.

WATTIAUX Karyne, FAUVELLE Anne (sous la dir. de Guy de VILLERS), **Récit d'écriture : Évaluation d'une expérience d'ateliers d'écriture en formation d'adultes** [mémoire], FOPA, 1997, 240 p.

Ce mémoire à deux voix réalisé autour d'une longue expérience des ateliers d'écriture donne à lire le récit de l'expérience, les effets de l'atelier sur les acteurs, l'analyse du dispositif d'action, les limites et perspectives...

Quelques démarches en alpha

Festival d'écritures [dossier], *Journal de l'alpha* ; n°102, décembre 1997-janvier 1998, 32 p.

Lors d'une rencontre organisée par Lire et Ecrire le 31 mai 1997 à Saint-Hubert, 300 apprenants se sont rencontrés pour présenter leurs productions d'une année de festival d'écritures, textes mais aussi réalisations artistiques autour de l'écriture. Ce numéro du *Journal de l'alpha* rend compte d'une série de démarches pédagogiques et donne à lire quelques-uns des textes produits dans le cadre de ce festival.





MYTTENAERE Chantal, **Les utopies du mercredi** [DVD], Gsara asbl/Éditions des Ateliers de la Banane, 2005, 56 min.

« Ce documentaire raconte avec tendresse et humour l'aventure d'un groupe de dix adultes de cultures et d'âges différents, inscrits à un atelier d'écriture et d'arts plastiques prônant le 'tous capables'. Sans formation artistique préalable, mais accompagnés par une plasticienne et des écrivains, tous relèvent le défi d'écrire et d'illustrer leur premier livre. Tout en suivant l'évolution de chacun au sein de cet atelier ancré en terre de solidarité, le spectateur est amené à entrer dans une démarche collective, à partager un travail créatif exigeant, à ressentir les émotions vécues par tous, à entendre combien un tel projet bouleverse la vie et les rapports au monde. »

(<http://communaute-francaise.lire-et-ecrire.be/images/documents/pdf/pass/1-17.pdf>)

*Cette aventure est également racontée dans la mallette thématique **Entre Mots** (Collectif Alpha, 1001 idées pour enrichir sa pratique en alphabétisation, 2005) à consulter sur www.collectif-alpha.be/rubrique57.html*

> Lire aussi l'interview de Karyne WATTIAUX et Mariska FORREST, in *Journal de l'alpha* ; n°144, décembre 2004-janvier 2005, pp. 26-30.

MICHEL Patrick, **Je vous écris de mon quartier : Quand apprenants en alphabétisation et habitants d'un quartier dialoguent à l'aide de cartes postales**, Les Éditions du Collectif Alpha, (Les cahiers du Collectif Alpha ; n°1), 2008, 36 p.

Cette publication retrace la vie d'un projet qui avait également pour caractéristique d'associer les arts plastiques et l'écriture tout au long de ses différentes étapes. Dans sa première partie, le cahier présente les clés qui ont permis la réussite du projet : Comment un tel projet a-t-il vu le jour ? Comment s'est-il réalisé malgré les aléas du temps, de la vie d'une équipe ? Etc. La deuxième partie, rédigée sous forme de démarches pédagogiques, est consacrée à la description des différentes activités conçues pour susciter créativité et expression, tant chez les apprenants du Collectif Alpha que chez les habitants du quartier.

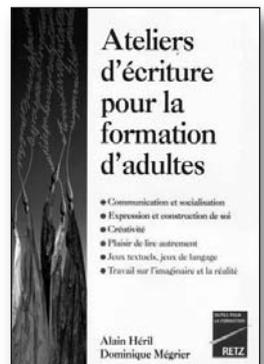


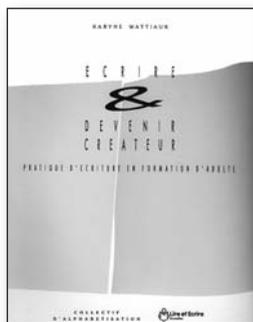
Outils pratiques

Écrire et faire écrire

HÉRIL Alain, MÉGRIER Dominique, **Ateliers d'écriture pour la formation d'adultes**, RETZ, (Outils pour la formation), 2000, 127 p.

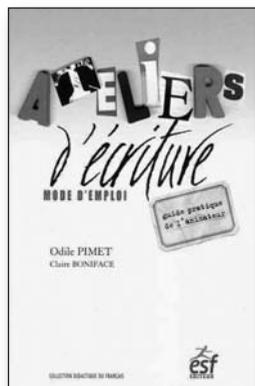
80 fiches d'animations explorent le champ de l'imaginaire (fiction, hasard) et celui de la réalité (autobiographie, description). Les ateliers proposés ont été réalisés dans deux contextes spécifiques : en entreprise et en psychiatrie.





WATTIAUX Karyne, **Écrire & devenir créateur : Pratique d'écriture en formation d'adulte**, Collectif Alpha/Lire et Ecrire Bruxelles, 1992, 128 p.

Après une introduction où l'auteure raconte le voyage qui l'a menée jusqu'aux ateliers d'écriture et décrit les moments forts et les outils d'un atelier, six démarches expérimentées avec des adultes analphabètes et illettrés sont ensuite proposées. Un livre clé sur l'organisation et la philosophie des ateliers d'écriture, rédigé par une des pionnières de la pratique des ateliers d'écriture en alpha.



BONIFACE Claire, PIMET Odile, **Les ateliers d'écriture**, RETZ, Pédagogie, 1992, 239 p.

PIMET Odile, BONIFACE Claire, **Atelier d'écriture : Mode d'emploi. Guide pratique de l'animateur**, ESF, (Didactique du français), 1999, 231 p.

Deux ouvrages très pratiques à destination des animateurs d'ateliers d'écriture dans un contexte scolaire ou non scolaire. Les propositions d'écriture s'appuient pour la plupart sur des extraits de textes littéraires, connus ou moins connus, qu'on prendra plaisir à lire. On y trouvera également la description des principaux courants d'ateliers d'écriture.

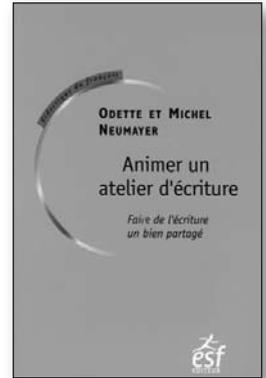
NEUMAYER Odette et Michel, **Animer un atelier d'écriture : Faire de l'écriture un bien partagé**, ESF, (Didactique du français), 2003, 222 p.

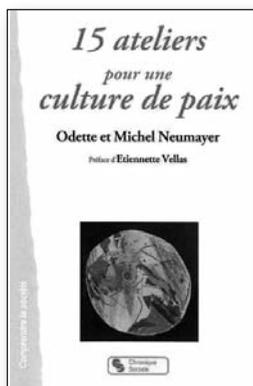
Quinze ateliers d'écriture placés sous le signe du 'tous capables d'écrire'. Sont abordées également les questions que se pose ou devrait se poser tout animateur d'atelier d'écriture : Comment dépasser l'angoisse de la page blanche ? Comment écrire pour lire mieux ? pour apprendre à conceptualiser ? pour témoigner ? Comment intégrer les nouvelles technologies de l'information ? Tout cela en dialogue avec des œuvres de Kafka, Proust, Queneau, Simenon et Michaux.

> Lire également le retour de lecture de Karyne WATTIAUX, in *Journal de l'alpha* ; n°135, juin-juillet 2003, pp. 18-19.

KAVIAN Eva, **Écrire et faire écrire : Manuel pratique d'écriture**, De Boeck, (Entre guillemets), 2009, 144 p.

Dans la première partie, l'auteure développe sa méthodologie et ses outils d'atelier d'écriture. Dans la seconde partie, elle produit des propositions d'écriture commentées, claires et concises permettant la création de personnages, la construction d'un texte, le travail de l'imaginaire, l'écriture mosaïque...





NEUMAYER Odette et Michel, **15 ateliers pour une culture de paix**, Chronique Sociale, (Comprendre la société), 2010, 240 p.

Faire naître l'espoir en chacun (enfant, adulte, parent, éducateur, enseignant, citoyen), susciter le désir d'entreprendre pour que vivre ensemble sur une même terre soit possible, tel est l'enjeu des pratiques décrites dans cet ouvrage. Quatre entrées sont proposées : prendre l'option d'autrui ; transformer les pratiques d'enseignement afin de mettre les valeurs au cœur de la transmission des savoirs ; penser les filiations et l'intergénérationnel ; développer des programmes d'action innovants. Pour chacun de ces domaines, les auteurs s'attachent à décrire en détail des ateliers de formation et d'animation qui s'inspirent des postulats de l'Éducation nouvelle.

> Présentation plus longue dans le *Journal de l'alpha* ; n°179, juin 2011, pp. 86-87.

> Voir aussi l'article d'Odette et Michel NEUMAYER, **Le choix de produire ensemble**, et leur atelier « **Les mots gardent la mémoire** », pp. 10-19 de ce numéro.

KOSTRZEWA Fabienne, **Ateliers d'écriture : 26 lettres en quête d'auteurs**, De Boeck & Larcier, (Sciences Humaines), 2008, 164 p.

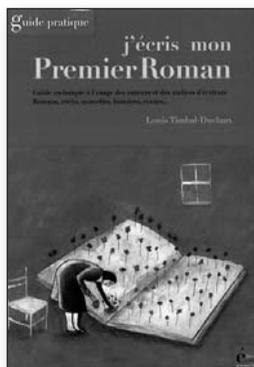
Un guide pour explorer la démarche de l'atelier d'écriture. Il conjugue théorie et pratique, réflexions sur la didactique de l'écrit et exemples d'ateliers d'écriture.

Les petits carnets d'écriture [collection],
Scéren/Gallimard

L'objectif de cette collection est de réconcilier avec l'écriture tous ceux qui éprouvent des difficultés devant une feuille blanche : élèves et étudiants jeunes ou adultes (FLE, mais aussi adultes tenus trop longtemps éloignés de l'écrit). Chaque ouvrage est conçu de façon progressive et croise l'écriture et une expression artistique : cinéma, théâtre, musique, architecture, etc. :

- SPIESS Françoise, **Embarquement immédiat : Se lancer dans l'écriture**, 2004, 80 p.
- SPIESS Françoise, VINCENT Jean-Luc, **Mon nom est Anna : Écrire avec le théâtre**, 2004, 80 p.
- VIDAL Jean-Louis, **La chambre de Vincent**, 2004, 80 p.
- HUET Anne, **On tourne ! : Écrire avec le cinéma**, 2005, 80 p.
- MANSA Joël, **De lune à l'autre : Écrire avec l'imaginaire**, 2005, 80 p.
- VALLÉE Bruno, **Des mots en stéréo : Écrire avec la musique**, 2005, 80 p.
- SPIESS Françoise, **Chantier ouvert au public**, 2005, 80 p.





TIMBAL-DUCLAUX Louis, **J'écris mon premier roman : Guide technique à l'usage des auteurs et des ateliers d'écriture. Romans, récits, nouvelles, histoires, contes...**, Écrire aujourd'hui, (Guide pratique), 2009 (4^e édition), 156 p.

Ce livre présente une méthodologie et donne des conseils pour écrire un roman (une histoire, une nouvelle, un conte...), choisir un style, présenter un récit. Il propose des thèmes, des méthodes pour les descriptions, des fiches pour créer des personnages et concevoir un décor, etc. Tout ce qu'il faut pour organiser ses idées et améliorer son travail d'écriture, que l'écriture soit individuelle ou collective.

Ouvrir l'imaginaire...

... avec des jeux de langage



DUCHESNE Alain, LEGUAY Thierry, **L'Obsolète : Dictionnaire des mots perdus**, Larousse, (Le souffle des mots), 1988, 286 p.

DUCHESNE Alain, LEGUAY Thierry, **La surprise : Dictionnaire des sens cachés**, Larousse, (Le souffle des mots), 1990, 285 p.

L'Obsolète est un dictionnaire des mots qui ne sont plus utilisés dans le langage français courant et bien souvent absents des dictionnaires actuels.

La surprise compile les sens perdus ou cachés de mots connus de tous. Les notices des illustrations, reprises d'anciens dictionnaires, font surgir le détail saugrenu, l'anecdote, la description subjective qu'évitent les dictionnaires actuels.

DUCHESNE Alain, LEGUAY Thierry,
Petite Fabrique de littérature, Magnard, 1990, 317 p.

DUCHESNE Alain, LEGUAY Thierry,
Lettres en folie : Dictionnaire de jeux avec les mots (Tome 2), 1990, 288 p.

DUCHESNE Alain, LEGUAY Thierry,
Les petits papiers : Écrire des textes courts
 (Tome 3), 1991, 288 p.

Petite fabrique de littérature est un recueil de textes littéraires ou non et de documents iconographiques illustrant « *des opérations de langage, des attitudes, gestes ou tentations qui participent à l'écriture* ». L'ouvrage est un catalogue raisonné de 'règles d'écriture' destiné à ceux qui souhaitent lire pour écrire.

Suite logique de ce premier volume, *Lettres en folie* investit tous les domaines du jeu verbal : jeux de mots, de lettres et d'esprit, jeux de langage, curiosités, excentricités linguistiques, etc. Plus d'une centaine de joyeuses impertinences en forme d'abécédaire.

De la phrase aux minimes (petits poèmes) en passant par les haïkus, *Les petits papiers* célèbre les formes les plus brèves de la littérature.

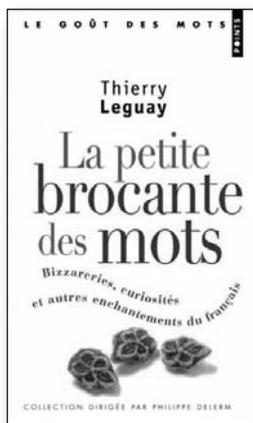




HADDAD Hubert, **Le nouveau magasin d'écriture 1**, Zulma, 2006, 938 p.

HADDAD Hubert, **Le nouveau magasin d'écriture 2**, Zulma, 2007, 686 p.

De l'art de la nouvelle et du conte à celui du roman, du sonnet baroque à la poésie contemporaine, du haïku au genre épistolaire, des cadavres exquis surréalistes aux expérimentations oulipiennes, entre Arthur Rimbaud, Marcel Proust, Emily Brontë, Franz Kafka, Jorge Luis Borges, René Daumal, André Hardellet, Karl Kraus et cent autres, cet objet littéraire non identifié débride joyeusement l'imaginaire autant qu'il explore les arcanes de la création littéraire. Ou comment trouver un sujet, circonvenir une panne d'inspiration, investir de façon ludique la poésie, le théâtre ou le mot d'esprit, s'adonner aux délices de l'analogie et de la métaphore...



LEGUAY Thierry, **La petite brocante des mots : Bizareries, curiosités et autres enchantements du français**, Points, (Le gout des mots ; P2427), 2010, 198 p.

Édition revue et corrigée de l'ouvrage *Les poules du couvent couvent*. Soit un dictionnaire ludique recensant les curiosités du français : des ambiguïtés (homophonies, homographies, polysémies,...), des mots oubliés, des mots ou expressions régionales, des mots qui n'existent que soudés à d'autres, des pluriels bizarres, des mots à la musicalité particulière, etc.

LANDROIT Henry, **50 jeux de langue pour l'école**, Ministère de la Communauté française, 1997, 63 p.

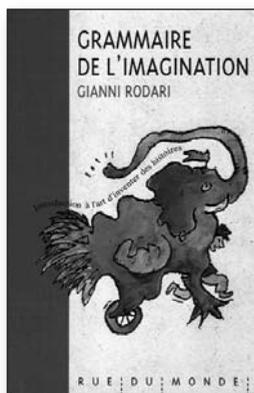
Une collection de jeux classiques – moins connus que les charades, les rébus et autres mots croisés – pour introduire le jeu dans son rapport à la langue. Par exemple : créer un autre mot (ou une autre phrase) à partir des lettres d'un mot ou d'une phrase (anagramme) ; s'obliger à écrire une phrase, un petit texte en n'utilisant pas certaines lettres (lipogramme) ; mais aussi cadavres exquis, mots-valises, caviardages... et bien d'autres jeux de langage.

En 2004, la brochure a été rééditée, augmentée de 50 nouveaux jeux, sous le titre 100 jeux de langue à l'école et ailleurs. Cette version est accessible en ligne sur le site d'Henry LANDROIT : <http://users.skynet.be/Landroit/indexj.html>



QUENEAU Raymond, LE LIONNAIS François, **Cent-mille milliards de poèmes**, Gallimard, 2009 (1961 pour la 1^{re} édition), 14 p.

Les auteurs ont conçu cet ouvrage d'une manière oulipienne. Chaque page est découpée en dix bandes indépendantes, chaque bande porte un unique vers. Sur chaque page, on choisit un vers, il y a donc dix choix possibles. Le premier choix fait, on passe à la page suivante. Dix autres vers sont disponibles pour former le second vers du poème. Le processus se poursuivant, un petit calcul de dénombrement montre que l'on peut former 1014 poèmes distincts. Maintenant, à vous de jouer ! À propos, les bandelettes de lecture, ça vous rappelle quelque chose ?



RODARI Gianni, **Grammaire de l'imagination : Introduction à l'art de raconter des histoires**, Rue du Monde, 1997 (1979 pour la 1^{ère} édition), 222 p.

Recueil de procédés pour inventer des histoires, des contes et des jeux d'imagination et de réflexion sur la nature et le rôle pédagogique de l'imagination. Un classique indémodable.

Oulipo (collectif), **Atlas de littérature potentielle**, Gallimard, (Folio Essais ; 109), 1988 (1981 pour la 1^{ère} édition), 432 p.

Recueil des travaux de l'*Ouvroir de Littérature Potentielle* (mouvement littéraire qui se propose de redécouvrir les vertus des règles et des contraintes formelles) et exposé des méthodes avec définitions, exemples et exercices.

... avec des objets



GOLDBERG Arlette, TISSERON Serge, **Réaliser une boîte souvenirs : Les objets supports de mémoire**, Chronique sociale, (Savoir Communiquer), 2008, 62 p. + livret couleur de 32 p.

Mettre en boîte ses souvenirs pour se réapproprier son histoire... Initialement utilisée en maison de retraite avec des personnes souffrant de déficit de mémoire, cette animation peut être transposée dans un groupe alpha et alimenter récits de vie ou ateliers d'écriture.

M. Xabi, THIÉBAUT Olivier, **Tiroirs secrets**, Sarbacane, 2008, 38 p.

Dans leurs *Tiroirs secrets*, Xabi M. et Olivier Thiébaud ont enfermé les trésors de quinze personnages (un mendiant, un mauvais élève, un boucher,...). Dans cet album grand format, l'existence « *se dessine au gré des souvenirs qui ont écumé la vie de ces gens inconnus ; on retrouve un peu de soi derrière un vieux chiffon, une pelote de laine ou un caillou qu'on aurait déjà dû jeter il y a quelques années...* ».

(<http://livres.krinein.com/tiroirs-secrets-8452.html>)



... et en théorie

Savoirs et imaginaire, GFEN Sud-Est, 1987, 40 p.

Une petite étude sur la part de l'inconscient dans la création littéraire avec de nombreux exemples issus d'ateliers d'écriture.

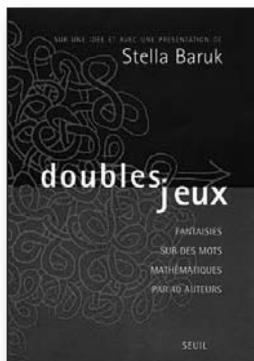
Écriture et créativité [dossier], CRESEF, *Pratiques* ; n°89, 1996, 128 p.

L'enjeu de ce numéro de la revue *Pratiques* est de reprendre les questions ayant trait à l'imaginaire et à la créativité du point de vue de l'écriture, de faire le point sur l'état des réflexions théoriques, de baliser des pistes de travail, en essayant de penser le mieux possible ces dimensions qui traversent – qu'on le veuille ou non – toute pratique scripturale.

Mathématique et écriture

COSEM Michel, **Poémathique : Imaginaire et mathématique**, GFEN, (Encres Vives), *Cahiers de poèmes. Recherche et création* ; n°49, 1986, 38 p.

Un ensemble de textes et des propositions d'atelier d'écriture sur le thème des maths.



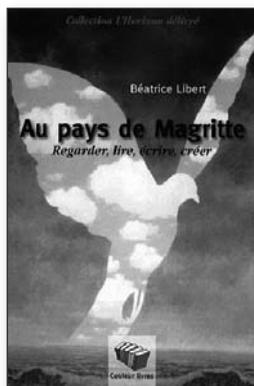
BARUK Stella, **Doubles jeux : Fantaisie sur des mots mathématiques par 40 auteurs**, Seuil, 2000, 250 p.

Exercice proposé par Stella Baruk à des écrivains : choisir un mot de la langue mathématique et en livrer une définition personnelle en s'autorisant toutes les libertés. Langue maternelle ou littéraire et langue de savoir sont-elles amies ou ennemies ? C'est la question qui, en définitive, est posée dans cet ouvrage et à laquelle chacun des auteurs a apporté sa réponse.

Art et écriture

LIBERT Béatrice, **Au pays de Magritte : Regarder, lire, écrire, créer**, Couleur Livres, (L'Horizon délivré), 2009, 116 p.

Création et partage sont les maîtres mots de cet ouvrage. Mêlant poésie, littérature et histoire de l'art, il présente sept séquences didactiques autour de l'univers de Magritte et constitue une introduction surprenante au surréalisme. Les activités proposées sont variées : poèmes, textes écrits en atelier...



NEUMAYER Odette et Michel, **Pratiquer le dialogue arts plastiques-écriture : Quinze ateliers de création pour l'Éducation Nouvelle**, Chronique sociale, (Savoir communiquer), 2005, 254 p.

Dans cet ouvrage écriture et arts plastiques se mêlent, s'interpellent, se complètent. Les auteurs y décrivent une quinzaine d'ateliers de création croisés, insistant non seulement sur le détail de leur déroulement mais encore sur les partis pris philosophiques et pédagogiques qui les sous-tendent. Ils montrent comment, au carrefour de deux domaines de création trop souvent abordés de manière séparée, des savoirs et des pouvoirs nouveaux se construisent, facteurs d'émancipation.

> Voir aussi la présentation dans le *Journal de l'alpha* ; n°149, octobre-novembre 2005, pp. 53.

TÉXÈDRE Coco, **Arts visuels & jeux d'écriture**, Scérén/CRDP Poitou-Charentes, (Recueillir, proposer et susciter des activités artistiques), 2004, 66 p.

Cet ouvrage présente des activités pouvant faciliter le passage à l'écrit. On y trouvera une pépinière d'idées et d'activités : écriture lisible ou cachée, sur des papiers de diverses formes et couleurs, sur les pages rebelles de livres surprenants (livre en rouleau, livre dans l'œuf, livres dans un jardin...).





Art et écriture [dossier], *Journal de l'alpha* ; n°98, mai-juin 1997, 36 p.

Des écrivains participent à des ateliers d'écriture dans des groupes d'alphabétisation. Eux qui se sont engagés totalement dans la langue, qui l'ont travaillée, torturée, l'ont nourrie de leur imaginaire viennent à la rencontre des exclus de l'écrit. Par leur participation aux ateliers d'écriture, ils socialisent ce qui était auparavant un travail solitaire, ils participent à une démarche collective autour de l'écriture... Récits de pratiques.

> Voir aussi : Veronika MABARDI,
Les mots appartiennent à tout le monde,
pp. 31-38 de ce numéro.



DUVAL Catherine, FOURCAUT Laurent,
LE HOT Pilote, **20 ateliers de slam poésie :
De l'écriture poétique à la performance**, RETZ,
(Pédagogie Pratique), 2008, 224 p.

Le slam poésie s'appuie sur la volonté de rendre la création poétique et son expression accessibles au plus grand nombre, y compris aux personnes en difficulté d'apprentissage. Cet ouvrage propose un groupement de textes sur le thème du voyage, permettant, dans un premier temps, de faire découvrir les principales règles de versification et de prosodie. Suivent vingt ateliers d'écriture poétique tournés vers la performance orale et scénique : familiarisation avec divers types de poèmes (haïkus, fables, calligrammes...), avec des procédés d'écriture variés (anaphores, inventaires, mots-valises...), avec différents thèmes (poèmes géographiques, poèmes surréalistes, poèmes impressionnistes...), etc.

NORMAND Isabelle, ADODO Marie Ketline,
**Le planteur de virgules : Guide pratique
pour l'atelier d'écriture poétique**,
Le Castor Astral, 2006, 142 p.

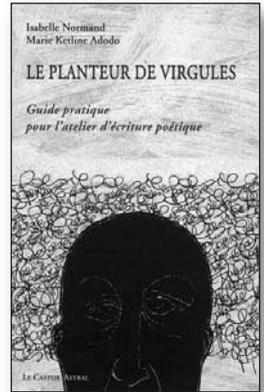
Ce guide est le fruit d'une expérience menée au Togo par une animatrice d'ateliers d'écriture, croisant la poésie et la tradition orale pour stimuler l'apprentissage du français et développer par l'imaginaire la maîtrise de la réalité.

VOITURIER Michel, **Allez les vers ! :**
Une pédagogie ludique vers l'écriture poétique,
Labor, (Le français modes d'emploi), 1993, 140 p.

Ce livre, né d'une pratique de chantiers d'écriture en milieu scolaire, incite chacun à s'exprimer par la poésie grâce à des jeux créatifs. Il permet de percevoir, à travers sa propre écriture, le fonctionnement des principales esthétiques de la poésie.

DENIS Rolande, PRZYKLEK Jean, **Écrire des
haïkus avec la lumière**, in *Journal de l'alpha* ;
n°114, décembre 1999-janvier 2000, pp. 12-15.

Article rendant compte d'un atelier de photo-écriture utilisant le haïku comme mètre-étalon pour la phase d'écriture et mettant en éveil quatre de nos cinq sens : voir, entendre, toucher et sentir.



> Des ouvrages sur **Théâtre et écriture** sont par ailleurs recensés dans le n°171 (novembre 2009) du *Journal de l'alpha* et d'autres sur **BD et écriture** dans le n°179 (juin 2011). Un numéro **Récits de vie** a également été publié (n°166, novembre 2008).

Myriam DEKEYSER

Centre de documentation du Collectif Alpha

*Les ouvrages et outils pédagogiques présentés dans cette sélection sont disponibles en prêt au Centre de documentation du Collectif Alpha :
rue de Rome 12 – 1060 Bruxelles
tél : 02 533 09 25 – courriel : cdoc@collectif-alpha.be*

*Site (avec catalogue en ligne) :
www.collectif-alpha.be/rubrique10.html*

Les revues sont à consulter sur place.

Dernières parutions



Journal de l'alpha n°180 Septembre - octobre 2011

Quels sont les effets de l'alphabétisation auprès des apprenants ? Y a-t-il des résultats et quels sont-ils ? Comment les analyser ? C'est à ces questions que les recherches présentées dans ce numéro du Journal de l'alpha apportent des réponses. Une réflexion sur l'évaluation complète le dossier.



Journal de l'alpha n°181 Novembre - décembre 2011

Le cinéma pour mieux appréhender le monde et analyser certains enjeux de société ? Pour s'aventurer dans le monde de la culture ? Mais quelle culture ? Et quels films choisir ? Les articles de ce numéro développent de multiples manières de construire les circonstances qui permettront au cinéma d'être réellement au cœur de démarches d'éducation populaire.



Journal de l'alpha n°182 Janvier - février 2012

Comment approcher les TIC en alpha ? Comme outil culturel d'accès à l'information, de valorisation des écrits d'apprenants ? Comme exercice dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture ? Comme outil de communication ? Comme ... ? Et comment articuler le travail sur ordinateur et sur papier ? Comment finalement intégrer les TIC dans un projet émancipateur ?



LIRE ET ECRIRE COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

rue Charles VI, 12 - 1210 Bruxelles – tél : 02 502 72 01 - fax : 02 502 85 56
courriel : lire-et-ecrire@lire-et-ecrire.be - site : www.lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE BRUXELLES

rue de la Borne, 14 (3^e étage) - 1080 Bruxelles – tél : 02 412 56 10 - fax : 02 412 56 11
courriel : info.bruxelles@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE EN WALLONIE

rue St-Nicolas, 2 - 5000 Namur – tél : 081 24 25 00 - fax : 081 24 25 08
courriel : coordination.wallonne@lire-et-ecrire.be

LES RÉGIONALES WALLONNES

LIRE ET ECRIRE BRABANT WALLON

boulevard des Archers, 21 - 1400 Nivelles – tél : 067 84 09 46 - fax : 067 84 42 52
courriel : brabant.wallon@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE CENTRE-MONS-BORINAGE

place communale, 2a - 7100 La Louvière – tél : 064 31 18 80 - fax : 064 31 18 99
courriel : centre.mons.borinage@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE CHARLEROI - SUD HAINAUT

rue de Marcinelle, 42 - 6000 Charleroi – tél : 071 30 36 19 - fax : 071 31 28 11
courriel : charleroi.sud.hainaut@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE HAINAUT OCCIDENTAL

quai Sakharov, 31 - 7500 Tournai – tél : 069 22 30 09 - fax : 069 64 69 29
courriel : hainaut.occidental@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE LIÈGE-HUY-WAREMME

rue Wiertz, 37b - 4000 Liège – tél : 04 226 91 86 - fax : 04 226 67 27
courriel : liege.huy.waremme@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE LUXEMBOURG

rue du Village, 1 - 6800 Libramont – tél : 061 41 44 92 - fax : 061 41 41 47
courriel : luxembourg@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE NAMUR

rue Relis Namurwès, 1 - 5000 Namur – tél : 081 74 10 04 - fax : 081 74 67 49
courriel : namur@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ECRIRE VERVIERS

bd de Gérardchamps, 4 - 4800 Verviers – tél : 087 35 05 85 - fax : 087 31 08 80
courriel : verviers@lire-et-ecrire.be



Le Journal de l'alpha est publié avec le soutien
de la Fédération Wallonie-Bruxelles et du Fonds social européen.

Un atelier d'écriture, c'est d'abord un lieu dans lequel se tisse du lien social. C'est le fait de produire ensemble qui permet la relation, produire ensemble sans réduire l'écrit à des codes et à des normes. Un atelier, c'est aussi un lieu où l'on participe à la culture de l'écrit, où l'on questionne ses rapports à l'écrit, où l'on restaure ses capacités à dire, agir, raconter,... Un lieu qui permet de passer le mur social et imaginaire qui laisse en dehors du monde des écrivains, où l'on recouvre le droit d'avoir une pensée, un savoir, un pouvoir sur soi-même et sur sa vie. Écrire ensemble, non pour apprendre mais pour penser ensemble.

Les auteurs de ce numéro du *Journal de l'alpha* partagent leurs pratiques d'atelier d'écriture et leur conviction qu'atelier d'écriture et alphabétisation sont indissociables.

www.lire-et-ecrire.be



9 782930 654089

10,00 €